BIBLIOTECA NACIONAL
201
51 C
17

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ANDRÉ	1	vol.
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE	2	—
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT	2	—
CONSUELO	3	—
LA DERNIÈRE ALDINI	1	—
FRANÇOIS LE CHAMPI	1	—
HISTOIRE DE MA VIE	10	—
L'HOMME DE NEIGE	3	—
HORACE	1	—
JACQUES	1	—
JEANNE	1	—
LELIA. — METELLA. — MELCHIOR. — CORA	2	—
LETTRES D'UN VOYAGEUR	1	—
LUCREZIA FLORIANI. — LAVINIA	1	—
LA MARE AU DIABLE	1	—
MAUPRAT	1	—
LE MEUNIER D'ANGIBAULT	1	—
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE	2	—
LA PETITE FADETTE	1	—
LE PICCININO	2	—
LE SECRÉTAIRE INTIME	1	—
SIMON	1	—
TEVERINO. — LÉONE LÉONI	1	—
VALENTINE	1	—

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LE

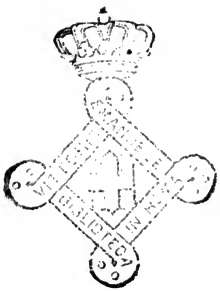
COMPAGNON
DU TOUR DE FRANCE

PAR

GEORGE SAND

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

Digitized by Google

LE COMPAGNON
DU TOUR DE FRANCE

CHAPITRE XXI.

Pierre fit de vains efforts pour arracher le Corinthien de la danse. — Laisse-moi épuiser cette folie, lui répondait le jeune homme. Je t'assure que je suis encore maître de moi-même. D'ailleurs c'est la dernière fois que je braverai ce danger. Mais regarde; la voilà seule au milieu de tous ces villageois, dont quelques-uns sont avinés. Cette petite Julie n'est pas un porte-respect pour elle; et si c'était pour moi, comme tu le penses, qu'elle est venue se risquer dans cette foule un peu brutale, ne serait-ce pas mon devoir de veiller sur elle et de la protéger? Va, Pierre, une femme est toujours une femme, et l'appui d'un homme, quel qu'il soit, lui est toujours nécessaire.

L'Ami-du-trait fut forcé d'abandonner le Corinthien à lui-même. Il se sentait devenir de plus en plus triste en assistant au spectacle de ce bonheur plein de périls et d'ivresse qui réveillait douloureusement en lui sa souffrance cachée. Il se demandait alors s'il avait bien le droit de blâmer une faiblesse à laquelle, dans le secret de ses pensées, il s'était vu près de succomber, et dont il n'eût pu sans mentir se dire radicalement guéri. Il s'enfonça dans le parc, dévoré d'une étrange inquiétude.

Il marchait depuis quelque temps au hasard, lorsqu'il se trouva, au détour d'une allée, non loin de deux personnes qui marchaient devant lui. Il reconnut la robe sombre et la voix assez particulière de mademoiselle de

Villepreux. C'était un timbre élégant et pur, mais ordinairement dénué d'inflexions et peu vibrant. Cet organe était en harmonie avec toute l'apparence de sa personne. Mais quel était donc l'homme qui lui donnait le bras? Il portait un de ces manteaux qu'on appelait alors *quiroga*, et un chapeau dit *à la Morillo*. Sa démarche assurée montrait, aussi bien que son costume, que ce n'était pas le comte de Villepreux. Ce n'était pas non plus le jeune Raoul : Pierre venait de le voir passer, en veste et en casquette, avec un fusil pour tuer des lapins à l'affût. Ce pouvait être un parent nouvellement arrivé au château. Pierre continua de marcher derrière eux à distance. L'obscurité des allées l'empêchait de les bien voir ; mais, lorsqu'ils traversaient une clairière, on pouvait distinguer les gestes animés de l'homme au quiroga. Il parlait avec feu, et quelques notes d'une voix retentissante, qui ne semblait pas inconnue à Pierre Huguenin, arrivaient de temps en temps jusqu'à lui.

Intrigué, tourmenté, Pierre ne put résister au désir de doubler le pas pour les entendre de plus près. Mais, comme il traversait un endroit sombre, il s'aperçut, à la voix, que les promeneurs revenaient sur leurs pas et se rapprochaient de lui de plus en plus. Il ne crut pas devoir les éviter, et bientôt, en recueillant ses souvenirs, il reconnut la voix, l'allure et le ton bref et saccadé de M. Achille Lefort, l'enrôleur patriotique.

Comme Achille passait tout auprès de Pierre, il prononça ces paroles avec un accent fort animé :

— Non, certes, je ne renoncerai pas à l'espérance, et je suis certain que M. le comte...

Il s'interrompit en apercevant Pierre Huguenin qui marchait dans la contre-allée.

Mademoiselle de Villepreux pencha le corps en avant, en baissant un peu la tête, dans l'attitude qu'on prend

quand on cherche à reconnaître quelqu'un dans l'obscurité :

— Tenez, dit-elle en s'arrêtant, voici précisément la personne que vous désiriez de rencontrer. Je vous laisse ensemble.

Elle dégagea son bras, rendit à Pierre son salut silencieux, et voulut s'éloigner.

— Malgré tout le plaisir que j'éprouve à rencontrer maître Pierre, dit le commis-voyageur en se disposant à la suivre, je ne puis me résoudre à vous laisser retourner seule au château.

— Vous oubliez que je suis une campagnarde, répondit-elle, et que je suis habituée à me passer de chevalier. Je vais rejoindre mon père, qui doit avoir fini sa sieste. Au revoir.

Puis elle passa comme à dessein du côté opposé à Pierre, et fit quelques pas en courant; mais bientôt, réprimant cet accès d'une vivacité qui ne lui était pas naturelle, elle s'éloigna d'un pas léger, mais égal et mesuré.

Pierre, tout bouleversé de cette double rencontre, suivait de l'ouïe le petit bruit du sable qu'elle faisait crier sous son pied, et n'entendait pas le préambule par lequel Achille Lefort venait d'entrer en matière. Quand il sortit de cette préoccupation, il reconnut que le bon jeune homme lui disait les choses les plus obligeantes du monde, et il se reprocha d'y répondre avec tant de froideur. Mais, malgré lui, en le voyant tomber encore une fois du ciel, et se présenter à ses regards au milieu d'un tête-à-tête animé avec Yseult, il se sentait pour lui moins de sympathie que jamais.

— Eh bien ! mon brave, lui disait Achille, est-ce que vous avez déjà oublié notre joyeuse rencontre au Berceau de la Sagesse? C'est un bien digne homme que le père Vaudois ! plein d'intelligence, de patriotisme et de cou-

rage! Donnez-moi donc des nouvelles du vieux jacobin de serrurier qui a tant scandalisé votre ancien élève le capitaine! et de votre Dignitaire, pour lequel j'ai autant d'estime et de respect que si j'étais son fils! Parlez-moi de tous nos amis! Je ne vous demande rien sur le Corinthien: on vient de m'en parler au château avec tant d'éloges, que je ne serais pas étonné de lui voir faire incessamment une brillante fortune. Toute la famille de Villepreux en a la tête tournée. On m'a déjà montré ses sculptures, et j'en suis plus charmé que surpris. J'avais bien pressenti, en le voyant, le grand artiste, l'homme de génie.

— Vous avez, répondit Pierre, un excès de bienveillance qu'on prendrait pour de l'ironie, si l'on ne se disait pas qu'on n'en vaut pas la peine. Faites un peu trêve à tous ces compliments, et dites-moi tout de suite si je puis vous être bon, dans ce pays-ci, à quelque chose qui vous concerne personnellement. Je ne pense pas que vous ayez interrompu la promenade que vous faisiez tout à l'heure pour parler avec moi de choses oiseuses; et quant à la politique, vous savez que je n'y comprends rien.

— Vous maniez la plaisanterie à merveille, maître Pierre, et si j'étais un enfant je me laisserais déconcerter. Mais je suis habitué à lire dans les consciences; je suis une espèce de confesseur, et je puis dire que j'en ai confessé de plus méfiants que vous. Vous prétendez ne rien comprendre à la politique? Certes, si vous jugez celle qui se fait aujourd'hui par les étranges divagations que nous avons entendues dernièrement à notre souper chez le Vaudois, vous devez avoir pitié de nous tous. Mais j'espère pourtant que vous ne me confondez pas tout à fait avec les autres.

— Les autres sont vos amis, vos associés, je dirais *vos complices*, si j'étais royaliste. Comment pouvez-vous en faire aussi bon marché avec moi que vous ne connaissez pas?

— Je vous connais beaucoup, au contraire. Je n'ai pas cherché à me lier avec vous sans avoir étudié votre caractère, vos sentiments, et sans m'être fait raconter avec le plus grand détail la conduite que vous avez tenue à Blois avec vos frères les Gavots. Je sais que, dans vos assemblées, vous avez été grand orateur, grand philosophe, grand politique même; et je pourrais vous redire, en partie, les discours que vous leur avez tenus pour les détourner du concours. Eh bien! maître Pierre, il vous est arrivé là ce qui pourrait bien m'arriver à moi-même, si j'étais, comme vous le supposez, associé à quelque *Devoir* politique. Vous vous êtes trouvé seul de votre avis, seul avec votre bon sens et vos bonnes intentions, au milieu de gens estimables d'ailleurs et dignes de toute votre amitié, mais pleins d'erreurs, de préjugés et de passions contraires. Voilà ma réponse à ce que vous me disiez tout à l'heure à propos de mes prétendus complices.

— Écoutez, monsieur, dit Pierre après avoir gardé le silence un instant, ce que vous dites là peut être vrai. Mais si vous voulez que je cause avec vous, vous me parlerez sans réserve. Vous ne me supposez pas assez simple pour avoir regardé vos avances comme une affaire de pure sympathie de vous à moi. Les éloges ne m'ont jamais tourné la tête. Je ne vous demande pas le nom de vos associés; je pense que, comme nous dans nos sociétés, vous devez être lié aux vôtres par de certaines promesses. Je veux croire que les personnes avec lesquelles vous m'avez mis en rapport sont étrangères à tout complot. Mais je veux que vous me disiez à quoi vous travaillez, vous, personnellement... Car, ou vous me prenez pour un niais qui se laissera conduire les yeux bandés (et, en ce cas, je dois vous dire que vous vous trompez), ou vous me savez incapable de faire le métier infâme de délateur, et dans ce cas vous ne devez pas me parler par

énigmes. Je n'aurais pas le temps d'en chercher le mot.

— Soit, mon brave ! je parlerai aussi clairement que vous voudrez. Je ne vous demande pas si vous êtes à l'abri d'un moment d'oubli et de légèreté qui pourrait compromettre ma liberté et ma vie ; j'en suis persuadé d'avance, vous sachant l'homme le plus sérieux et le plus délicat peut-être qui existe. D'ailleurs, là où je ne risque que ma tête, je ne suis pas habitué à négliger mon devoir par prudence. Que voulez-vous savoir ?

— Votre opinion véritable, monsieur, vos principes, votre foi politique. Je ne vous demande pas compte des actes par lesquels vous servez votre cause, je sais que vous ne pouvez pas les révéler ; mais je veux savoir votre but : sans cela, vous ne me remuerez pas plus qu'une montagne.

— La foi transporte les montagnes, mon digne camarade. Je suis donc sûr de vous remuer, car ma foi est la vôtre : je suis républicain.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Étrange question ! ce que vous entendez vous-même.

— Mais qu'est-ce que j'entends, moi ? le savez-vous ?

— Je le présume, et d'ailleurs vous allez me le dire.

— Non pas ; j'attendrai que vous me disiez votre plan de république, car il est certain pour moi que vous en avez un. Sans cela vous ne vous seriez pas mis à l'œuvre ; tandis que moi, qui ne suis occupé du matin au soir qu'à scier des planches et à les raboter, il est possible que je n'aie jamais songé à refaire la société.

— Vous m'interrogez d'une manière un peu insidieuse, mon bon ami, faites-y attention. Si nous sommes d'accord au fond, nous pouvons nous entendre en nous révélant l'un à l'autre. Si nous ne le sommes pas, vous conservez le droit de me contrecarrer dans mes projets, tandis que je n'ai aucune prise sur les vôtres.

— Il est vrai, puisque, moi, je n'ai pas de projets. Que faire donc? Si je vous dis mes idées et que vous vouliez vous servir de moi, vous serez libre de me répondre que ce sont justement les vôtres.

— Je vous dirai ce que vous me disiez d'abord : ou vous avez confiance en moi, ou...

— Mais pourquoi donc aurais-je confiance en vous? Vous ai-je cherché? Est-ce que je songeais à vous quand vous m'avez accosté sur le bord de la Loire? Est-ce que je cherchais la république tout à l'heure, quand vous m'avez arrêté dans cette allée? Est-ce que j'insiste, dans ce moment-ci, pour être initié à vos secrets? Voulez-vous de moi, ou n'en voulez-vous pas? Parlez ou taisez-vous.

— Vous avez une logique impitoyable, et je vois que j'ai affaire à forte partie. Eh bien! je parlerai; car, sans cela, le débat deviendrait comique, et, pour le terminer selon nos prétentions mutuelles, il faudrait nous mettre à parler tous les deux à la fois, ce qui ne serait pas le moyen de s'entendre. Je commence : Nous avons prononcé le mot de république; et d'abord nous voici arrêtés. Qu'est-ce que la république? est-ce celle de Platon? est-ce celle de Jésus-Christ? est-ce celle de l'ancienne Rome ou de l'ancienne Sparte? est-ce celle des Treize-Cantons? est-ce celle des États-Unis? enfin, est-ce celle de la Révolution française, dans laquelle on peut compter quinze à vingt formes de république tour à tour essayées, dépassées et culbutées?...

Ici Achille Lefort s'arrêta pour respirer. Le bon jeune homme était un peu embarrassé de la définition qu'il fallait donner, et il espérait étourdir son adversaire à force d'érudition. Mais Pierre le suivait fort bien, et rien de ce qu'il entendait ne lui était étranger.

— Ce n'est, à coup sûr, aucune de ces formes que vous avez adoptée, répliqua-t-il. Vous avez trop de jugement

pour ne pas savoir que la république de Platon, tout aussi bien que celles de Rome et de Sparte, est impossible sans les ilotes; que celle des Treize-Cantons est impossible sans les montagnes; celle des États-Unis sans l'esclavage des noirs, et que toutes celles de notre Révolution sont impossibles sans les geôliers et les bourreaux. Reste donc celle de Jésus-Christ, sur laquelle je ne serais pas fâché d'avoir votre opinion.

— Ce serait peut-être la plus populaire si on comprenait bien l'Évangile, répondit Lefort; mais celle-là aussi est impossible sans les prêtres. Ainsi toutes ont pour nous un empêchement majeur, et il faut en trouver une nouvelle.

— Nous y voilà, dit Pierre en s'asseyant sur le revers d'un fossé et en se croisant les bras. Et il se disait en lui-même : C'est ici que je vais savoir si cet homme est un sage ou un sot.

Achille Lefort n'était ni l'un ni l'autre. Il était l'homme de son temps, un des mille jeunes gens braves, entreprenants, dévoués, mais ignorants et téméraires, que la France voyait pulluler alors dans ses flancs en travail. Dominée par une seule grande idée patriotique, celle de chasser les Bourbons et de ramener les institutions à un libéralisme plus sincère, cette courageuse jeunesse allait à l'aventure, ne se souciant pas de formuler des théories immédiatement applicables, ne voyant partout que le fait, qu'elle décorait dans ce temps-là du nom de principe (ne sachant vraiment pas ce que c'est qu'un principe), et obéissant néanmoins à la loi du progrès qui entraînait tous ses membres pêle-mêle, chacun avec son petit bagage de philosophie scolaire et de passion politique : Voltaire, Adam Smith, Bentham; la Constituante, la Convention, la Charte; Brissot, La Fayette, le duc d'Orléans, et *tutti quanti*. Ces jeunes gens avaient été amenés, pour faire nombre, à l'idée d'initier à leurs sociétés secrètes les mé-

contents du parti impérial, phalange héroïque de cœur et bornée d'esprit, qui fit un peu le rôle de Bertrand dans la fable des marrons, et qui s'en venge aujourd'hui en dirigeant les canons et les fusils de l'Ordre répressif contre la république émeutière. Il y avait donc en ce temps-là un échange inévitable de petites ruses, de promesses fallacieuses et de transactions tant soit peu jésuitiques entre les conspirateurs des diverses opinions et des diverses nuances. Le tout se faisait à bonne intention, et s'il est permis de plaisanter aujourd'hui sur ces épisodes, il ne faut pas oublier d'en tenir compte à la finesse railleuse et à la témérité enjouée de l'esprit français [1].

Achille Lefort, mis au pied du mur par l'esprit ferme, par la conscience vierge et par l'ardente soif de vérité qui poussaient l'homme du peuple à savoir le mot de l'avenir, se tira d'affaire le plus adroitement qu'il put, et malgré le bon sens implacable de Pierre Huguenin, qui ne manquait pas non plus de finesse, il réussit à se dégager de sa férule sans trop de dommage ni de honte. Tout en feignant de s'interroger lui-même consciencieusement (et, l'occasion étant bonne, Achille Lefort joua ce jeu au sérieux), il

1. Toute période historique a deux faces : l'une assez pauvre, assez ridicule, ou assez malheureuse, qui est tournée vers le calendrier du temps; l'autre grande, efficace et sérieuse, qui regarde celui de l'éternité. Nous ne saurions mieux développer cette pensée appliquée aux événements dont il est ici question, qu'en citant un passage de M. Jean Raynaud sur le Carbonarisme. Si quelqu'un nous accusait de ne pas traiter avec assez de respect des tentatives qui eurent leurs périodes tragiques et leurs martyrs couronnés, nous invoquerions ce beau texte comme l'expression de nos sympathies et de notre jugement définitif : « Hélas! ces « complots nous ont coûté du sang, et du plus pur ! il a fallu que des « cœurs généreux fussent condamnés prématurément à l'exil du tombeau, « et que de nobles têtes, livrées en holocauste, s'inclinassent douloureu- « sement sous la main pesante du bourreau... Leur sacrifice n'a pas été « inutile pour le monde; et la postérité, dans sa commémoration des « morts, conservera leurs noms. Non, votre sang, ô infortunés patriotes,

amena insensiblement Pierre à lui dire ses répugnances, ses sympathies, ses vœux, et à mettre au jour tout un monde de questions que l'ouvrier s'était faites à lui-même, et qui étaient restées sans réponses, mais qui n'en étaient pas moins de grandes questions, seules dignes d'un grand cœur qui désire et d'un grand esprit qui cherche. Ces éclairs qui jaillissaient de son âme jetèrent leur lumière sur celle du jeune Carbonaro. Ce brave enfant, plein de défauts, de suffisance, de mauvais goût et de présomption, n'en était pas moins une des consciences les plus pures qu'il fût possible de rencontrer. Son cerveau, plein d'enthousiasme et avide d'émotions, s'embrasa au contact de cet homme obscur qui lui soulevait plus de problèmes fondamentaux en une heure qu'il n'en avait rencontré sur son chemin depuis qu'il était au monde. Il comprit qu'il y avait là quelque chose de grand; et son charlatanisme d'amitié pour l'adepte qu'il voulait conquérir se changea en une affection véritable, en une confiance sans bornes.

De son côté, Pierre vit bien que, si ce n'était pas là le philosophe qui pouvait résoudre ses questions, c'était du moins une bonne et généreuse nature. Il vit aussi ses travers, et osa les lui dire. Achille n'osa s'en fâcher. Il

« n'a point été versé en vain; car il a inspiré à tous les amis des hommes « le désir de mourir avec la même grandeur et pour la même cause que « vous; il a élevé témoignage contre les monarchies, au jour où les mo- « narchies étaient puissantes, et où ceux qui étaient censés représenter « la France s'inclinaient devant elles; il a marqué dans nos annales d'un « signe ineffaçable la révolution reparaissant au sein du peuple au même « instant que le sceptre aux mains des monarques; il est allé, comme un « tribut de notre âge, se mêler à ces rivières sacrées faites du sang de « nos pères, et qui, sous la première république, ont mouillé notre fron- « tière nationale d'une ceinture infranchissable; et s'il y a eu dans le « Carbonarisme quelque gloire, ô Borie, Raoulx, Goubin, Pommier, Val- « lée, Caron, Berton, Caffé, Saugé, Jaglin, cette gloire se concentre tout « entière sur vous, qui seuls avez paru à la lumière du ciel, et pour « tomber sous le couperet des rois. »

plia sous la supériorité de l'artisan, sans toutefois y consentir intérieurement ; son amour-propre le lui défendait : et tout en lui déclarant qu'il le regardait comme son maître, tout en le reconnaissant pour tel dans sa conscience sur certains points, il cherchait encore les moyens de l'éblouir par ses démonstrations de force morale et son étalage de vertu civique.

Leur entretien se prolongea si tard, que les violons étaient partis, que le village était couché, que les lumières du château avaient successivement disparu, et que deux heures du matin sonnaient à la grande horloge lorsqu'ils songèrent à se séparer. Ils se promirent de se revoir le lendemain. Achille prit le chemin du château, et Pierre le conduisit jusqu'à la porte d'une tour dans laquelle son appartement était préparé. C'est alors seulement qu'il osa lui demander sous quel titre et sur quel pied il était dans la famille de Villepreux.

—Il y a longtemps que je connais les Villepreux, répondit Achille avec ce ton de familiarité qui lui était propre ; je suis lié avec le vieux honhomme.

— Et votre connaissance s'est faite comme entre un homme qui achète des vins et un homme qui en vend? Vous vendez donc réellement des vins?

—Sans doute ! quels seraient donc mon passe-port pour entrer partout, et ma garantie pour voyager sans mettre la police à mes trousses? Je vends des vins, et de toutes qualités. Avec le Xérès et le Malvoisie, je pénètre dans les châteaux ; avec l'eau-de-vie et le rhum, dans les cafés, et jusque dans les cabarets de village. Comment ai-je fait la connaissance du Vaudois?

— Je ne vous demande pas cela. Y a-t-il longtemps que vous venez dans ce château?

—Cinq ou six ans ; c'est moi qui ai monté la cave.

— Et à Paris, vous avez conservé des relations avec la famille de Villepreux?

— Certainement. Est-ce que cela ne vous paraît pas naturel?

— Oh! mon Dieu, si, répondit Pierre avec un peu d'ironie; il n'est pas nécessaire d'inventer autre chose.

— Comment, inventer? que voulez-vous dire? Supposeriez-vous que je fusse en rapport politique avec le vieux seigneur? Ce serait une chose bien invraisemblable, et d'ailleurs vous ne voudriez pas m'interroger sur un point où il ne s'agirait pas de moi seul.

— Je n'y songeais seulement pas. Vous voyant très à l'aise avec la demoiselle du château...

— Eh bien, eh bien, achevez! que supposiez-vous? Elle a de l'esprit, la petite Yseult, n'est-ce pas? Elle m'a dit qu'elle avait causé avec vous, et je ne sais pas tout le bien qu'elle ne m'a pas dit de vous en trois mots brefs et nets, selon sa coutume. Drôle de fille! la trouvez-vous jolie?

Cette manière de définir et d'analyser la personne à laquelle Pierre n'osait songer sans trembler, lui fit une telle révolution qu'il fut quelques instants sans pouvoir répondre. Enfin, comme Achille insistait singulièrement, il répondit qu'il ne l'avait pas regardée.

— Eh bien, regardez-la, reprit Achille, et je vous dirai ensuite quelque chose. — Eh bien, dites-le-moi tout de suite, afin que je me souvienne de la regarder, répondit Pierre dont la curiosité était vivement et péniblement excitée, mais qui n'en voulait rien laisser paraître.

Achille lui prit le bras, et, s'éloignant du château, il l'emmena à quelque distance d'un air de mystère enjoué qui fit souffrir mille tortures à Pierre Huguenin. Quand ils se furent convenablement éloignés : — Vous n'avez

rien entendu dire à propos d'elle? dit Achille à voix basse.

— Rien du tout, répondit Pierre; et comme il craignait que l'autre ne voulût pas continuer son bavardage, il ajouta aussitôt pour le remettre en train : Ah! si fait; j'ai ouï dire qu'elle avait une grande passion dans le cœur pour un jeune homme qu'on ne veut pas lui donner en mariage. — Ah bah! vraiment? s'écria Achille. Je n'avais jamais entendu parler de cela; il serait possible... pourquoi non? Mais je n'en savais rien. — Que vouliez-vous donc m'apprendre? — Une chose très-particulière; savez-vous de qui on prétend qu'elle est fille? — Je ne sais. — De l'empereur Napoléon, ni plus ni moins. — Comment cela se pourrait-il? — Très-naturellement. Son père, le fils du vieux comte, avait épousé une jeune dame attachée aux atours de l'impératrice Joséphine; si bien que le premier enfant de ce mariage, s'il faut en croire la chronique, serait né un peu plus tôt que de raison, et aurait dans les lignes de son profil une ressemblance adoucie avec l'aigle corse. Que vous en semble?

— Rien; je n'ai jamais remarqué cela. Cependant la hauteur de son caractère me fait croire qu'elle peut bien avoir du sang de quelque despote dans les veines.

— Est-elle dédaigneuse, ou moqueuse?

— Je vous le demande : vous la connaissez beaucoup, et moi pas le moins du monde. Dans ma position vis-à-vis d'elle, je ne puis...

— Mais passe-t-elle ici pour dédaigneuse?

— Assez.

— Et vous, que vous semble-t-elle?

— Étrange.

— Oui, étrange, n'est-ce pas? d'un sérieux fantasque, d'un bon sens énigmatique; froide, orgueilleuse; une vraie nature de princesse?

— Vous l'avez beaucoup étudiée!...

— Moi ! je me suis pas donné cette peine. Voyez-vous, mon cher, je n'ai pas le temps de me morfondre auprès d'une femme. La vie que je mène me force à ne jamais accorder grande attention à celles qui ne font pas quelque chose pour m'attirer. La fille de Napoléon ne vaut pas pour moi une pipe de tabac, si, au lieu de me plaire, elle cherche à m'éblouir. Il y a ici une petite personne qui me tournerait la tête si je me laissais aller. C'est la délicieuse marquise. Mais, du diable ! je serais forcé de la planter là au bout de huit jours. Il vaut mieux la laisser tranquille, n'est-ce pas? Vous, qui êtes vertueux...

— Vous, vous êtes fat, dit Pierre d'un ton ferme, dont la franchise fit éclater de rire le commis voyageur.

Ce genre de conversation frivole n'était pas du goût de l'artisan grave et passionné. Il souhaita définitivement le bonsoir à son nouvel ami, et reprit à travers le parc le chemin du village.

Mais il lui fut impossible d'effectuer sa sortie. Le parc était clos de tous les côtés. Il n'était pas absolument difficile de passer par-dessus le mur; mais Pierre se sentait pris d'une telle nonchalance d'esprit, qu'il lui était à peu près indifférent de passer la nuit dans le parc ou dans son lit. Il avait là, en cas d'orage (le temps menaçait), la ressource d'aller se mettre à l'abri dans l'atelier, dont il avait toujours une clef sur lui. Se sentant porté, par cette langueur inaccoutumée, à la rêverie plus qu'au sommeil, il s'enfonça dans le plus épais du bois, et continua d'errer lentement, tantôt s'asseyant sur la mousse pour céder à la lassitude de ses jambes, tantôt reprenant sa marche pour obéir à l'inquiétude de son esprit.

CHAPITRE XXII.

D'abord sa rêverie fut vague et mélancolique. La dernière impression sous laquelle il était resté en quittant Achille Lefort, c'était cette découverte ou cette fable de la bâtardise illustre de mademoiselle de Villepreux. Pierre ne pouvait se défendre de repasser dans sa tête tous les romans qu'il avait lus, et il n'en trouvait aucun aussi étrange que celui qu'il avait fait dans le secret de son cœur, lui épris et presque jaloux de la fille de César. Singulière destinée pour elle, se disait-il, si elle est et si elle se sent quelque peu taillée dans le flanc du colosse, de se trouver placée entre un artisan qui ose l'admirer et un commis voyageur qui se permet de la dédaigner! Combien son orgueil serait en souffrance, si ce qui se passe autour d'elle pouvait lui être révélé!

Et pourtant les paroles qu'il avait entendu sortir de la bouche d'Achille, au moment où son entretien avec mademoiselle de Villepreux avait été rompu, revenaient lui donner de l'inquiétude. Peut-être est-il plus fin qu'il ne semble? se disait-il; peut-être est-ce lui qu'elle aime en secret et contre le vœu de ses parents? peut-être feint-il de ne pas se soucier d'elle, pour cacher son bonheur? Et tout aussitôt Pierre trouvait mille bonnes raisons pour se persuader qu'il en était ainsi. Mais de quel droit cherchait-il à pénétrer un secret qui pouvait être sérieux et digne de respect? « Si elle aimait, se disait-il, un homme sans naissance et sans fortune comme il déclare l'être, ne serait-ce pas une chose bien délicate et bien romanesque que ce semblant de fierté, cette réserve avec tout le monde, cet air d'indifférence pour tout ce qui n'est pas lui? Enfin ce qui paraît étrange en elle ne deviendrait-il

pas poétique et touchant? Ne lui pardonnerais-je pas le mal qu'elle m'a fait, sans le vouloir, sans le savoir peut-être? » Et, tout en s'efforçant de s'intéresser au bonheur présumé d'Achille Lefort, Pierre se sentait malade et désespéré. Ce fut durant cette nuit d'insomnie et de tourment qu'il s'avoua à la fin qu'il aimait passionnément, et qu'il eut pleinement conscience de sa folie.

Cependant l'effroi qu'il ressentit de cette découverte se dissipa bientôt. Comme il arrive dans les grandes crises où la vue lucide du danger ranime les forces et réveille la prudence, il sentit peu à peu revenir en lui la volonté et la puissance de lutter contre la chimère de son imagination. Il résolut d'écarter ce vain fantôme et de tourner sa pensée vers les sujets plus sérieux dont l'avait entretenu Achille pendant toute la soirée.

Il réussit à s'absorber dans ces réflexions nouvelles; mais il ne fit en cela que changer de souffrance. Il y avait un tel vague dans la cervelle du Carbonaro, qu'il n'avait laissé dans celle de son néophyte qu'incohérence et confusion. La contention d'esprit avec laquelle Pierre essayait de débrouiller quelque chose dans le chaos de théories qu'Achille avait mêlées devant lui comme un jeu de cartes, lui donna une sorte de fièvre. Ses idées s'obscurcirent; le malaise que semble éprouver la nature à l'approche du jour passa en lui; et il se jeta tout de son long sur la mousse, oppressé, accablé, et recevant, comme un choc dans tout son être, les douleurs exquises et profondes de René et de Childe-Harold, auxquelles la loi des âges venait l'initier, lui simple manœuvre, sans plus de réserve que si la société l'eût formé pour les souffrances de l'esprit, au lieu de le destiner exclusivement à celles du corps.

Lorsque le jour parut et qu'une faible blancheur se répandit sur les objets, il se sentit, sinon soulagé, du moins

plus doucement ému. L'orage était passé ; l'atmosphère sèche et lourde s'humectait de la fraîcheur du matin, et les brises de l'aube semblaient balayer les soucis de la nuit. Les natures formées dans le robuste milieu populaire vivent beaucoup par les sens, et cette puissance est un perfectionnement de l'être quand elle est jointe à celle de l'intelligence. L'absence de clarté depuis une assez longue suite d'heures avait beaucoup contribué à la tristesse de Pierre. Lorsque la lumière se répandit sur la nature, il se sentit renaître, et admira, dans une sorte de transport d'artiste, ce beau parc, ces arbres immenses de feuillage et de fraîcheur, cette herbe unie et verte au milieu de l'été comme aux premiers jours du printemps, ces sentiers sans cailloux et sans épines, toute cette nature soignée, luxueuse et parée des jardins modernes.

Mais son admiration le ramena peu à peu au problème qui l'avait obsédé toute la nuit.

Il avait lu, dans les philosophes et dans les poëtes du siècle dernier, que *la cabane du laboureur*, la prairie *émaillée de fleurs*, et le champ semé de glaneuses, étaient plus beaux que les parterres, les allées droites, les buissons taillés, les gazons peignés et les bassins ornés de statues qui entourent *le palais des grands;* et il s'était laissé aller à le croire, car cette idée lui plaisait alors. Mais, forcé de parcourir la France, à pied et en toute saison, il avait reconnu que cette *nature* tant vantée au dix-huitième siècle n'était réellement nulle part, sur un sol divisé à l'infini et indignement torturé par les besoins individuels. Si, du haut d'une colline, il avait contemplé avec ravissement une certaine étendue de pays, c'est que, dans l'éloignement, cette division s'efface et se confond à la vue ; les masses reprennent leur apparence de grandeur et d'harmonie ; les belles formes primitives du terrain, la riche couleur de la végétation que l'homme

ne peut détruire, dominent et dissimulent à distance la mutilation misérable qu'elles ont subie. Mais en approchant de ces détails, en pénétrant dans ces perspectives, notre voyageur avait toujours éprouvé un désenchantement complet. Ce qui, de loin, avait l'aspect d'une forêt vierge, n'était plus de près qu'une suite d'arbres alignés maladroitement sur les marges disgracieuses des enclos. Ces arbres eux-mêmes étaient privés de leurs plus belles branches, et n'avaient plus de forme. Les pittoresques chaumières étaient sales, entourées d'eau croupie, privées d'abris naturels contre le vent ou le soleil. Nulle chose n'était à sa place. La maison du riche détruisait la simplicité de la campagne; la cabane du pauvre ôtait au château tout caractère d'isolement et de grandeur. La plus belle prairie, faute d'un filet d'eau qu'on n'avait pas le droit ou le moyen d'emprunter au ruisseau voisin, manquait souvent d'herbe et de fraîcheur. Point d'harmonie, point de goût, et surtout point de fertilité réelle. Partout la terre, livrée à l'ignorance et à la cupidité, s'épuisant sans donner l'abondance, ou bien abandonnée à l'impuissance du pauvre, se flétrissant dans une aridité séculaire. Et pour le voyageur, pas un sentier qu'il ne fallût chercher et conquérir en quelque sorte par la mémoire ou par l'agilité du corps; car tout est clos, tout est défendu, tout se hérisse d'épines et s'entoure de fossés et de palissades. Le moindre coin de terre est une forteresse, et la loi constitue un délit à chaque pas hasardé par un homme sur la propriété jalouse et farouche d'un autre homme. Voilà donc la nature, comme nous l'avons faite, pensait Pierre Huguenin lorsqu'il parcourait ces déserts créés par l'humanité. Dieu peut-il reconnaître là son ouvrage? Est-ce là le beau paradis terrestre qu'il nous avait confié pour l'embellir et l'étendre, d'horizon en horizon, sur toute la face du globe?

Parfois il avait traversé des montagnes, côtoyé des torrents, erré dans des bois épais. Là seulement où la nature se conserve rebelle à l'envahissement de l'homme en résistant à la culture, elle a gardé sa force et sa beauté. D'où vient donc, se disait-il, que la main de l'homme est maudite, et que là seulement où elle ne règne pas, la terre retrouve son luxe et revêt sa grandeur? Le travail est-il donc contraire aux lois divines, ou bien la loi est-elle de travailler dans la tristesse, de ne savoir créer que la laideur et la pauvreté, de dessécher au lieu de produire, de détruire au lieu d'édifier? Est-ce donc bien vraiment ici la vallée des larmes dont parlent les chrétiens, et n'y sommes-nous jetés que pour expier des crimes antérieurs à cette vie funeste?

Pierre Huguenin s'était souvent perdu dans ces amères pensées, et il n'avait pu y trouver une solution. Car si la grande propriété est meilleure conservatrice de la nature, si elle opère avec plus de largeur et de science l'œuvre du travail humain, elle n'en est pas moins une monstrueuse atteinte au droit impérissable de l'humanité. Elle dispose, au profit de quelques-uns, du domaine de tous; elle dévore insolemment la vie du faible et du déshérité qui crie vainement vengeance vers le ciel.

Et cependant, se disait-il, plus on partage, plus la terre périt; plus on assure l'existence de chacun de ses membres, plus le corps de l'humanité languit et souffre. On a rasé des châteaux, on a semé le blé dans les parcs seigneuriaux; chacun a tiré à soi un lambeau de la dépouille, et s'est cru sauvé. Mais de dessous chaque pierre est sorti un essaim de pauvres affamés, et la terre se trouve maintenant trop petite. Les riches se ruinent et disparaissent en vain. Plus on brise le pain, plus de mains s'étendent pour le recevoir, et le miracle de Jésus ne s'opère plus, personne n'est rassasié; la terre se dessèche, et l'homme

avec la terre. L'industrie déploie en vain des forces miraculeuses; elle suscite des besoins qu'elle ne peut satisfaire, elle prodigue des jouissances auxquelles la famille humaine ne participe qu'en s'imposant, sur d'autres points, des privations jusqu'alors inconnues. On crée partout le travail, et partout la misère augmente. Il semble qu'on soit en droit de regretter la féodalité, qui nourrissait l'esclave sans l'épuiser, et qui, le sauvant des tourments d'une vaine espérance, le mettait du moins à l'abri du désespoir et du suicide.

Ces réflexions contradictoires, ces incertitudes douloureuses lui revinrent à mesure qu'il voyait les beautés du parc seigneurial de Villepreux se révéler à la clarté du matin. Malgré lui il comparait le soin et l'intelligence qui avaient réglé l'ordonnance de cette nature à l'effet de l'éducation sur le caractère et l'esprit de l'homme. En retranchant les branches inutiles de ces arbres, on leur avait donné la grâce, la santé et la taille majestueuse que le climat leur apporte sous des latitudes plus efficaces que la nôtre. En coupant souvent et en arrosant sans cesse ces gazons, on leur avait donné l'admirable fraîcheur qu'ils reçoivent de la chute des eaux abondantes au versant des montagnes. On avait acclimaté là des fleurs et des fruits de diverses régions en leur ménageant à point l'air, l'ombre ou la lumière. C'était une nature factice, mais étudiée avec art pour ressembler à la nature libre sans perdre les conditions de bien-être, de protection, d'ordre et de charme qu'elle doit avoir pour servir de milieu et d'abri à l'humanité civilisée. On y retrouvait toute la beauté de l'œuvre de Dieu, et on y sentait la main de l'homme, dominatrice avec amour, conservatrice avec discernement. Pierre convint avec lui-même que, dans nos climats, rien ne ressemble plus à la véritable création divine, à la Nature, en un mot, telle que l'ont définie les

philosophes qui ont pris pour drapeau ce mot de Nature, qu'un jardin entendu de cette manière; tandis que rien ne s'en éloigne autant que la culture nécessitée par la division territoriale et le morcellement de la petite propriété. Dans des clairières assez vastes et sans cesse remuées, on avait semé des grains dont la vigueur et l'abondance étaient décuplées par la richesse de la culture. Le gibier, protégé par la sage prévoyance du maître, était assez abondant pour alimenter sa table sans compromettre les produits du sol. C'était donc bien là l'idéalisation et non pas la mutilation de la nature. C'était la production bien comprise, bien répartie et suffisamment aidée. C'était l'*utile dulci* de la vie patricienne, qui devrait être la vie normale de tous les hommes policés.

Il fallait donc bien le reconnaître, c'était là la demeure et la propriété d'une famille qui y vivait simplement, noblement et d'une manière tout à fait conforme aux lois providentielles. Et cependant aucun pauvre ne pouvait, ne devait voir cela sans haine et sans envie; et si la loi de la force n'eût protégé le riche, il n'est aucun pauvre qui n'eût trouvé et qui n'eût senti que la violation de cet asile et le pillage de cette propriété étaient des actes légitimes. Comment donc accorder ces deux principes : le droit de l'homme heureux à la conservation de son bonheur, le droit de l'homme misérable à la fin de sa misère?

Tous deux semblent également les enfants de Dieu, ses représentants sur la terre, les mandataires qu'il a investis de la propriété et de la culture universelles. Ce riche vieillard qui repose sa tête blanche et qui élève ses enfants à l'ombre des arbres qu'il a plantés, ne sera-ce point un crime que de l'arracher de son domaine pour le jeter nu et mendiant sur la voie publique? Et pourtant, ce mendiant, vieux aussi, père de famille aussi, qui tend la main à la porte du seigneur, n'est-ce pas un crime aussi de le

BIBLIOTECA NAZIONALE VE ROMA

laisser périr de froid, de faim et de douleur, sur la voie publique?

Dira-t-on que ce riche a joui bien assez longtemps de la fortune, et que c'est au tour du pauvre de le remplacer au banquet de la vie? Cette jouissance tardive effacera-t-elle chez le pauvre la trace des longues privations qu'il a subies? pourra-t-elle acquitter envers lui la dette du passé, compenser les maux qu'il a soufferts, et réparer les désordres que le malheur a portés dans son intelligence?

Dira-t-on que ce pauvre a bien assez supporté la souffrance, et que c'est au tour du riche à lui céder la place au banquet de la vie? De ce que le riche a joui des dons de Dieu jusqu'à ce jour, s'ensuit-il qu'il doive en être violemment arraché pour retomber dans la misère? Ce besoin de jouissance, que l'Eternel a mis dans le cœur de l'homme comme un droit et sans doute comme un devoir, constitue-t-il un crime dont il faille le punir et que d'autres hommes aient le droit de lui faire expier?

D'ailleurs, si le pauvre a droit au bonheur, ce riche que vous aurez fait pauvre aura le droit aussitôt de réclamer sa part de bonheur, et le droit du nouveau riche sera fondé, comme celui de son prédécesseur, sur le vouloir et sur la force. Il faudra donc étouffer la plainte et la révolte de ce pauvre nouveau par la guerre, et la seule fin possible de cette guerre sera l'extermination du riche dépossédé. Acceptez cette sauvage solution : la terre n'est encore balayée que d'une petite minorité, elle demeure encore surchargée d'une multitude de besoins individuels qu'elle ne peut satisfaire aux mêmes conditions qui lui ont été imposées jusqu'à ce jour. Ceux que le pillage aura enrichis, et ce sera encore une minorité, entendront gémir ou blasphémer à leurs portes ceux qui n'auront rien recueilli dans la conquête, et ceux-là seront encore les plus

nombreux. Vous les maintiendrez par la force pendant quelque temps; mais ils multiplieront comme les grains de blé, ils grossiront comme les flots de la mer, et chaque génération changera donc de maîtres sans voir fermer l'abîme béant, incommensurable, d'où sortira sans cesse la voix de l'humanité souffrante, un long cri de désespoir, de malédiction, d'injure et de menace! Faut-il donc s'abandonner sur cette pente fatale, où les châtiments succéderont aux châtiments, les désastres aux désastres, les victimes aux victimes? Ou bien faut-il laisser les choses comme elles sont, perpétuer l'iniquité du droit exclusif, du partage inégal, placer une caste privilégiée sur des trônes inamovibles, et condamner les nations à la misère, ou à l'échafaud et au bagne?

Retournons donc au partage qu'avaient rêvé nos pères. La terre a été divisée par eux; divisons-la plus encore; nos enfants la diviseront jusqu'à l'infini, car ils multiplieront encore, et chaque génération exigera un nouveau partage qui réduira toujours plus l'étroit domaine des ancêtres et l'héritage des descendants. Avec le temps, chaque homme arrivera donc à posséder un grain de sable, à moins que la famine et toutes les causes de destruction qu'engendre la barbarie ne viennent décimer à propos, dans chaque siècle, la population. Et, comme la barbarie est le résultat inévitable du partage et de l'individualisme absolu, l'avenir de l'humanité repose sur la peste, la guerre, les cataclysmes, tous les fléaux qui tendront à ramener l'enfance du monde, la rareté de l'espèce humaine, l'empire farouche de la nature, la dissémination et l'abrutissement de la vie sauvage. Plus d'un cerveau du dix-neuvième siècle, non réputé féroce ou aliéné, est arrivé à cette conclusion absurde et antihumaine, faute d'en trouver une meilleure, soit en partant du point de vue socialiste, soit en partant du point de vue individualiste.

Au milieu de toutes ces hypothèses, le brave Pierre, ne pouvant en contempler aucune sans effroi et sans horreur, fut pris d'un accès de désespoir. Il oublia l'heure qui marchait et le soleil qui, en montant sur l'horizon, lui mesurait sa tâche de travail. Il tomba le visage contre terre, et se tordit les mains en versant des torrents de larmes.

Il était là depuis longtemps lorsqu'en relevant la tête pour regarder le ciel avec angoisse il vit devant lui une apparition qu'il prit, dans son délire, pour le génie de la terre. C'était une figure aérienne, dont les pieds légers couchaient à peine le gazon, et dont les bras étaient chargés d'une gerbe des plus belles fleurs. Il se releva brusquement, et Yseult, car c'était elle qui faisait paisiblement sa poétique récolte du matin, laissa tomber sa corbeille, et se trouva devant lui, pâle, stupéfaite et tout entourée de fleurs qui jonchaient le gazon à ses pieds. En reprenant sa raison et en reconnaissant celle qui lui avait fait tant de mal, Pierre voulut fuir; mais Yseult posa sur sa main une main froide comme le matin, et lui dit d'une voix émue :

— Vous êtes bien malade, ou vous avez un grand chagrin, monsieur. Dites-moi le malheur qui vous est arrivé, ou venez le confier à mon père; il tâchera de le réparer. Il vous donnera de bons conseils, et son amitié pourra peut-être vous faire du bien.

— Votre amitié, madame! s'écria Pierre encore égaré et d'un ton amer; est-ce qu'il y a de l'amitié possible entre vous et moi?

— Je ne vous parle pas de moi, monsieur, répondit mademoiselle de Villepreux avec tristesse; je n'ai pas le droit de vous offrir mon intérêt. Je sais bien que vous ne l'accepteriez pas.

— Mais à qui donc ai-je dit que j'étais malheureux?

s'écria Pierre avec une sorte d'égarement que dissipaient peu à peu la confusion et la fierté. Est-ce que je suis malheureux, moi?

— Votre figure est encore couverte de larmes, et c'est le bruit de vos sanglots qui m'a attirée auprès de vous.

— Vous êtes bonne, mademoiselle, très-bonne, en vérité! mais il y a un monde entre nous. Monsieur votre père, que je respecte de toute mon âme, ne me comprendrait pas davantage. Si j'avais fait des dettes, il pourrait les payer; si je manquais de pain ou d'ouvrage, il saurait me procurer l'un et l'autre; si j'étais malade ou blessé, je sais que vos nobles mains ne dédaigneraient pas de me porter secours. Mais si j'avais perdu mon père, le vôtre ne pourrait pas m'en tenir lieu...

— O mon Dieu! s'écria Yseult avec une effusion dont Pierre ne l'aurait jamais crue capable, le père Huguenin est-il mort? O pauvre, pauvre fils, que je vous plains!

— Non, ma chère demoiselle, répondit Pierre avec simplicité et douceur; mon père se porte bien, grâce au bon Dieu. Je voulais dire seulement que si j'avais perdu un ami, un frère, ce n'est pas votre digne père qui pourrait le remplacer.

— Eh bien, vous vous trompez, maître Pierre. Mon père pourrait devenir votre meilleur ami. Vous ne nous connaissez pas; vous ne savez pas que mon père est sans préjugés, et que, là où il rencontre le mérite, l'élévation des sentiments et des idées, il reconnaît son égal. Je voudrais que vous l'entendissiez parler de vous et de votre ami le sculpteur: vous n'auriez plus cette méfiance et cette aversion pour notre classe que je devine maintenant en vous, et qui m'afflige plus que vous ne pouvez le croire.

Pierre aurait eu bien des choses à répondre dans une

autre circonstance ; mais cette rencontre émouvante et ces marques d'intérêt dans un moment où son cœur se brisait de douleur étaient une diversion qu'il n'avait pas la force de repousser, un baume dont il sentait malgré lui la douceur pénétrer dans son âme. Affaibli par ses larmes, et presque effrayé de la bonté d'Yseult, il s'appuya contre un arbre, chancelant et accablé. Elle se tenait toujours debout devant lui ; prête à s'éloigner sitôt qu'elle le verrait calme, mais ne pouvant se résoudre à le quitter sur une parole amère. Et, comme elle le vit les yeux baissés, la poitrine oppressée encore, dans l'attitude d'un homme brisé de fatigue qui n'a pas le courage de reprendre son fardeau et de marcher, elle ajouta à ce qu'elle avait dit :

— Je vois bien que vous êtes très-malheureux, et on dirait presque humilié de ma sympathie. C'est peut-être ma faute, et je crains d'avoir mérité ce qui m'arrive.

Pierre, étonné de ces paroles, leva les yeux, et la vit pâlir et rougir tour à tour, en proie à une lutte intérieure très-vive où son orgueil faisait résistance. Néanmoins il y avait tant de noblesse et de courage dans l'expression de son repentir, que Pierre sentit s'évanouir tout son ressentiment ; mais il voulut être sincère.

— Je vous comprends, mademoiselle, dit-il avec cette assurance que lui rendait toujours le sentiment de sa dignité. Il est bien vrai que vous avez inutilement blessé une âme déjà souffrante. Je n'avais pas besoin d'être rappelé au respect que je vous dois, et votre réponse à madame des Frenays ne m'a pas persuadé que je ne fusse pas une créature humaine. Non, non ! l'artisan et le bois façonné qui sort de ses mains ne sont pas absolument la même chose. Vous n'étiez pas *seule* l'autre jour, car vous étiez avec un être qui comprenait votre bonté affable et qui se prosternait devant elle. Mais je vous jure que ce

souvenir pénible n'entrait pour rien dans l'accès de chagrin et de folie que vous venez de surprendre.

— Et maintenant, dit Yseult, voudrez-vous me pardonner une faute que rien ne peut justifier?

Pierre, vaincu par tant d'humilité, la regarda encore. Elle était devant lui les mains jointes, la tête inclinée, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Il se leva, saisi d'un généreux transport. — Oh! que Dieu vous aime et bénisse, comme je vous estime et vous absous! s'écria-t-il en élevant les mains au-dessus de la tête penchée de la jeune fille... Mais c'est trop, trop de choses à la fois! ajouta-t-il en tombant sur ses genoux et en fermant les yeux.

En effet trop d'émotions l'avaient brisé. Yseult ne pouvait pressentir le fanatisme de vertu et l'exaltation d'amour qui fermentaient ensemble dans cette âme enthousiaste. Elle fit un cri en le voyant devenir pâle comme les lis de sa corbeille, et tomber à ses pieds, suffoqué, ivre de joie et de terreur, évanoui d'abord, et puis bientôt en proie à une crise nerveuse qui lui arracha des cris étouffés et de nouveaux torrents de larmes.

Quand il revint à lui-même, il vit à quelques pas de lui mademoiselle de Villepreux plus pâle encore que lui, effrayée et consternée à la fois, prête à courir pour appeler du secours, mais enchaînée à sa place, sans doute par l'espoir d'être plus directement utile à cette âme en peine par des consolations morales que par des soins matériels. Honteux de la faiblesse qu'il venait de montrer, Pierre la supplia, dès qu'il put parler, de ne pas s'occuper de lui davantage; mais elle resta et ne répondit pas. Sa figure avait une expression de tristesse profonde, son regard était presque sombre.

— Vous êtes bien malheureux! répéta-t-elle à plusieurs reprises, et je ne puis vous faire aucun bien?

— Non, non! vous ne le pouvez pas, répondit Pierre.

Alors Yseult fit un pas vers lui; et, après quelques instants d'hésitation, tandis qu'il essuyait ses joues inondées de sueur et de larmes :

— Maître Huguenin, lui dit-elle, en votre âme et conscience, pensez-vous ne devoir pas me dire la cause de vos larmes! Si vous répondez que vous ne le devez pas, je ne vous interrogerai plus.

— Je vous jure sur l'honneur que je pleure à présent sans cause réelle, à ce qu'il me semble. Je ne sais vraiment pas pourquoi je me sens terrassé ainsi, et il me serait impossible de vous l'expliquer.

— Mais tout à l'heure, reprit Yseult avec effort, quand je vous ai surpris dans le même état où vous venez de retomber, qu'aviez-vous? Est-ce donc un secret que vous ne puissiez confier!

— Je le pourrais, et vous verriez que ce ne sont pas des pensées indignes de vous occuper aussi.

— Mais ne voudriez-vous pas confier ces pensées à mon père?

— Je pourrais les dire tout haut et devant le monde entier; mais je ne sais pas s'il y aurait dans le monde entier un seul homme qui pût répondre.

— Moi, je crois que cet homme existe, et c'est celui dont je vous parle. C'est le plus juste, le plus éclairé et le meilleur que je connaisse; vous devez trouver naturel que je vous le recommande. Écoutez : dans deux heures il viendra s'asseoir sous ce tilleul que vous voyez là-bas, à l'entrée du parterre. C'est là qu'il vient, tous les jours de beau temps, déjeuner, lire ses journaux, et causer avec moi. Voulez-vous venir causer aussi? Si je vous gêne, je vous laisserai seul avec lui.

— Merci! merci! répondit Pierre. Vous voulez me faire du bien; vous êtes charitable, je le sais. Je sais aussi que

votre père est savant, qu'il est sage et généreux; mais je suis peut-être trop fou et trop malade pour qu'il me délivre l'esprit d'un souci cruel. D'ailleurs j'ai un meilleur conseil; je l'interroge souvent, et j'espère qu'il finira par me répondre. Ce conseil, c'est Dieu!

— Qu'il vous soit donc en aide! répondit Yseult; je le prierai pour vous.

Et elle s'éloigna, après l'avoir salué timidement; mais, en se retirant, elle s'arrêta et se retourna plusieurs fois pour s'assurer qu'il ne retombait pas dans le délire. Pierre, voyant cette sollicitude délicate et franche, se leva pour la rassurer, et reprit le chemin de l'atelier. Mais, dès qu'il eut vu Yseult rentrer dans le château par une autre porte, il revint sur ses pas, et ramassa quelques-unes des fleurs qu'elle avait laissées sur le gazon. Il les cacha dans son sein comme des reliques, et alla se mettre à l'ouvrage. Mais il n'avait pas de force. Outre qu'il était à jeun, n'ayant ni l'envie ni le courage d'aller déjeuner, il était brisé dans tous ses os; et, si l'ivresse d'un irrésistible amour ne fût venue le soutenir, il eût déserté l'atelier.

— Qu'as-tu? lui dit le père Huguenin, qui remarqua l'altération de ses traits et la mollesse de son travail. Tu es malade; il faut aller te reposer.

— Mon père, répondit le pauvre Pierre, je n'ai pas plus de courage aujourd'hui qu'une femme, et je travaille comme un esclave. Laissez-moi dormir un peu sur les copeaux, et je serai peut-être guéri quand vous me réveillerez.

Amaury, le Berrichon et les apprentis lui firent un lit de leurs vestes et de leurs blouses, en lui promettant de regagner le temps à sa place, et il s'endormit au bruit de la scie et du marteau qui lui était trop familier pour interrompre son sommeil.

CHAPITRE XXIII.

Il est des circonstances fort simples qui se trouvent liées, dans le souvenir de chacun de nous, à des crises de la vie intellectuelle, à des transformations de l'être moral; et, quelque assujettie que soit notre existence à la réalité la plus froide, il n'est aucun de nous qui n'ait eu son heure d'extase et de révélation, où son âme s'est retrempée, où son avenir s'est dévoilé comme par miracle. Ce monde intérieur que nous portons en nous est plein de mystères et d'oracles profonds. Nous y lisons plus ou moins vaguement; mais il est toujours une époque, une heure, un instant peut-être, où soit dans la foi en Dieu, soit dans la méditation des choses sociales, soit dans l'amour, une clarté divine traverse comme l'éclair les ténèbres de l'entendement. Chez les natures élevées et contemplatives, cette crise est solennelle, et revient, à toutes les grandes phases de la destinée, poser une limite décisive entre les détresses de la veille et les conquêtes du lendemain. Le métaphysicien et le géomètre, perdus dans la recherche des abstractions, ont eu leurs révélations soudaines et merveilleuses, aussi bien que le fanatique religieux, aussi bien que l'amant et le poëte. Comment l'homme de charité et de dévouement, dont le cœur et le cerveau travaillent à découvrir la vérité, ne serait-il pas aidé dans sa tâche par cet *esprit du Seigneur* qui, bien réellement, plane sur toutes les âmes, traversant de son feu divin la voûte des cachots et des cellules, le toit des ateliers et des mansardes, aussi bien que le dôme des palais et des temples?

Pierre Huguenin s'est souvenu toute sa vie avec une émotion profonde de cette heure de sommeil sur les copeaux de l'atelier. Il ne se passa pourtant rien que de

très-ordinaire autour de lui. Le rabot et les ciseaux se promenèrent victorieusement comme de coutume sur le bois rebelle et plaintif. Les ouvriers mirent en sueur leurs bras nerveux, et la consolante chanson circula, réglant par le rhythme l'action du travail, évoquant la poésie au milieu de la fatigue et de la contention d'esprit. Mais, pendant que ces choses suivaient leur cours naturel, les cieux s'entr'ouvraient sur la tête de l'apôtre prolétaire, et son âme prenait son vol à travers les régions du monde idéal. Il fit un rêve étrange. Il lui sembla qu'il était couché, non sur des copeaux, mais sur des fleurs. Et ces fleurs croissaient, s'entr'ouvraient, devenaient de plus en plus suaves et magnifiques, et montaient en s'épanouissant vers le ciel. Bientôt ce furent des arbres gigantesques qui embaumaient les airs et, s'échelonnant en abîme de verdure, atteignaient les splendeurs de l'empyrée. L'esprit du dormeur, porté par les fleurs, montait comme elles vers le ciel, et s'élevait, heureux et puissant, avec cette végétation sans repos et sans limite. Enfin il parvint à une hauteur d'où il découvrit toute la face d'une terre nouvelle; et cette terre était, comme le chemin qui l'y avait conduit, un océan de verdure, de fruits et de fleurs. Tout ce que Pierre, voyageur sur la terre des hommes, avait rencontré de plus poétique dans les montagnes sublimes et dans les riantes vallées, était rassemblé là, mais avec plus de variété, de richesse et de grandeur. Des eaux abondantes et pures comme le cristal s'épanchaient de toutes les cimes, couraient et s'entrecroisaient en riant sur toutes les pentes et dans toutes les profondeurs. Des constructions d'une architecture élégante, des monuments admirables, décorés des chefs-d'œuvre de tous les arts, s'élevaient de tous les points de ce jardin universel, et des êtres qui semblaient plus beaux et plus purs que la race humaine, tous occupés et tous

joyeux, l'animaient de leurs travaux et de leurs concerts. Pierre parcourut tout ce monde inconnu avec autant de rapidité qu'un oiseau peut le faire; et partout où son esprit se posait, il voyait la fécondité, le bonheur et la paix fleurir sous des formes nouvelles. Alors un être qui voltigeait près de lui depuis longtemps sans qu'il le reconnût, lui dit : Vous voici enfin dans le ciel que vous avez tant désiré de posséder, et vous êtes parmi les anges; car les temps sont accomplis. Une éternité succède à une éternité; et quand vous reviendrez à la fin de celle-ci, vous verrez encore d'autres merveilles, un autre ciel et d'autres anges. Alors Pierre, ouvrant les yeux, reconnut le lieu où il était et l'être qui lui parlait. C'était le parc de Villepreux, et c'était Yseult; mais ce parc touchait aux confins du ciel et de la terre, et Yseult était un ange rayonnant de sagesse et de beauté. Et en regardant bien les anges qui passaient, il reconnut son père et le père d'Yseult, qui marchaient enlacés au bras l'un de l'autre; il reconnut Amaury et Romanet, qui s'entretenaient amicalement; il reconnut la Savinienne et la marquise, qui cueillaient dans la même corbeille des fleurs et des épis; il reconnut enfin tous ceux qu'il aimait et tous ceux qu'il connaissait, mais transformés et idéalisés. Et il se demandait quel miracle s'était opéré en eux, pour qu'ils fussent ainsi tous revêtus de beauté, de force et d'amour. Alors Yseult lui dit : — Ne vois-tu pas que nous sommes tous frères, tous riches et tous égaux? La terre est redevenue ciel, parce que nous avons arraché toutes les épines des fossés et toutes les bornes des enclos; nous sommes redevenus anges, parce que nous avons effacé toutes les distinctions et abjuré tous les ressentiments. Aime, crois, travaille, et tu seras ange dans ce monde des anges.

— Qu'a-t-il donc à dormir ainsi les yeux ouverts? Il a l'air de rêvasser dans la fièvre. Réveille-toi tout à fait, mon

Pierre, cela te vaudra mieux que de trembler et de soupirer comme tu fais. Ainsi parlait le père Huguenin, et il secouait son fils pour l'éveiller. Pierre obéit machinalement et se souleva; mais les cieux n'étaient pas encore refermés pour lui. Il ne dormait plus; mais il voyait encore passer autour de lui des formes idéales, et les accords des lyres sacrées résonnaient à ses oreilles. Il était debout et sa vision était à peine dissipée. Il était surtout frappé du parfum des fleurs qui le suivait jusque dans la réalité. — Est-ce que vous ne sentez pas l'odeur des roses et des lis? dit-il à son père qui le regardait d'un air inquiet.

— Je le crois bien, dit le père Huguenin, tu as des fleurs plein ta chemise; on dirait que tu as voulu faire de ta poitrine un reposoir de la Fête-Dieu.

Pierre vit en effet les fleurs d'Yseult s'échapper de son sein et tomber à ses pieds.

— Ah! dit-il en les ramassant, voilà ce qui m'a procuré ce beau rêve! Et, sans se plaindre d'avoir été interrompu, il se remit à l'ouvrage plein de force et d'ardeur.

Mais il fut bientôt mandé auprès du comte de Villepreux sous un prétexte relatif à son travail, et il s'y rendit sans soupçonner le vif désir qu'éprouvait le vieux patricien de s'entretenir à l'aise, et sans se compromettre, avec l'homme du peuple. Pour expliquer cette fantaisie du comte, il est bon de faire connaître au lecteur les antécédents de cet étrange vieillard.

Fils d'un des nobles attachés à la fortune et au complot de Philippe-Égalité, il avait suivi indirectement toutes les phases de ce complot durant la révolution. Il s'était caché pour ne pas partager le sort de son père lorsque celui-ci expia sur l'échafaud sa complicité avec le prince. Il tira ensuite peu à peu son épingle du jeu avec un rare bonheur, et se remit insensiblement sur ses pieds avec le 9 thermidor. Sous l'empire il avait été préfet, mais non

pas des meilleurs; c'est-à-dire que, sans faire d'objections aux décrets violents du gouvernement, il avait été entraîné par son caractère facile et débonnaire à plus de douceur et d'humanité que ses fonctions n'en comportaient. Destitué dans le midi, il avait dû à la protection de M. de Talleyrand, qui aimait son esprit, et qui avait fait valoir la mort d'Eugène Villepreux (fils de notre vieux comte et père d'Yseult, tué au service durant la guerre d'Espagne), la compensation d'une préfecture plus importante. Sa fortune avait grossi dans ces emplois et dans d'heureuses spéculations dont il avait le goût et l'intelligence. Destitué au retour des Bourbons, mal vu par un parti qui lui reprochait sa conduite durant la révolution et son rôle sous l'empire, il se donna une attitude d'opposition libérale. Il avait manqué la pairie, il la méprisa ou parut la mépriser, et se fit nommer député.

Les nobles de sa famille et de son voisinage l'accusaient de petitesse d'esprit, de perfidie et d'ambition, tandis que les libéraux lui attribuaient une grande force d'âme, une énergie toute républicaine, et des vues profondes en politique. Il faut bien vite dire que le bon vieux seigneur, homme d'esprit et charmant orateur de salon, ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Il faisait une opposition de bon goût et sans éclat. Il avait tant de sel et d'enjouement, que c'était plaisir de l'entendre se moquer du pouvoir, de la famille royale, des favorites ou des prélats en faveur. Quand il se lançait ainsi dans la satire, Voltaire tout entier ressuscitait dans ses traits et dans sa personne, et il n'était pas un électeur libéral qui eût pu refuser son vote à un candidat qui l'avait fait si bien dîner et si bien rire.

L'acte qui releva le plus son caractère politique fut celui qui venait de le ramener à son manoir de Villepreux à

l'époque où nous le retrouvons s'occupant de littérature et de menuiserie. Il était le soixante-troisième député qui, le 4 mars de la même année, s'était levé de son banc, en costume, pour quitter la Chambre au moment où Manuel avait été *empoigné*, selon l'expression et d'après l'ordre de M. le vicomte de Foucault. Il avait signé la protestation déposée le 5 mars sur le bureau de la Chambre. C'est dire assez quelle était la marche politique qu'il suivait ostensiblement; mais ce n'est pas dire quelles étaient au fond ses doctrines, ni même quel était le parti occulte dont il plaidait la cause sous la forme vague et très-élastique du constitutionalisme. Parmi les hommes parlementaires qui prirent part à l'acte honorable que nous rappelions tout à l'heure, on compte les noms les plus éminents et les plus loués de la France au temps des Bourbons; que ne pouvons-nous les louer également au temps où nous sommes! Mais il y avait, dans le mouvement spontané qui les fit protester contre la marche illégale et violente du gouvernement de cette époque, cette diversité de causes que toute opposition politique rassemble sous sa bannière. Le côté gauche de la Chambre avait son langage avoué et officiel; mais, au fond, ce langage cachait bien quelques mystères, et l'extrême gauche avait, dit-on, certains rapports avec la société du Carbonarisme, dont le procureur général Bellart disait : « D'accord sur ce pre-
« mier point, *détruire ce qui est*, les ennemis du trône
« sont divisés entre eux sur tous les autres points, et sur
« *ce qui sera*. Napoléon II, un prince étranger, la répu-
« blique, et *mille autres idées* tout aussi absurdes et
« tout aussi contradictoires, en divisant nos régulateurs
« sur les destinées qu'ils nous réservent, suffisent pour
« apprendre, non pas seulement aux hommes fidèles, mais
« aux hommes de bon sens, le rare bonheur qui sortirait
« pour la France de ce premier déchirement, fatal prélude

« de bien d'autres déchirements[1] ! » Le lecteur découvrira peut-être plus tard si c'était à Napoléon II, au prince étranger dont parle M. Bellart, à la république, ou à *certain personnage* caché si singulièrement par M. Bellart sous cette périphrase de *mille autres idées absurdes*, que se rattachait, dans le mystère de sa pensée et dans le secret de ses actes, le comte de Villepreux; nous ne nous occupons ici que de son caractère et de ses idées.

Homme d'esprit avant tout, plutôt fin et perspicace en matière de faits politiques que profond en fait de théorie sociale, et se piquant néanmoins de tout connaître et de tout comprendre, le comte de Villepreux était peut-être l'expression la plus *avancée* de la noblesse de son temps. Il aimait La Fayette; il estimait d'Argenson; il avait rendu en dessous main des services à plus d'un noble proscrit; il s'était même enthousiasmé du système de Babœuf, sans lui accorder foi ni confiance. Il était en même temps grand admirateur de M. de Chateaubriand et de Béranger. Son intelligence saisissait avec ardeur tout ce qui était beau et grand, sans que son âme, frivole comme celle d'un prince, se prît sérieusement à aucune conclusion. Il croyait à tous les systèmes, se les assimilant avec une facilité merveilleuse un quart d'heure durant, et passant de l'un à l'autre sans hypocrisie et sans inconséquence; car cette nature d'amateur était sa vraie, sa dominante nature. Il avait toutes les qualités et tous les défauts d'un artiste et d'un grand seigneur : avare et prodigue suivant la fantaisie du moment, absolu et débonnaire, enthousiaste et sceptique selon l'occurrence, il s'emportait souvent et ne tenait jamais rigueur. Personne n'entendait mieux la vie sous le rapport du bien-être, de l'indépendance, et de ce bon sens pratique qui protége l'individu sans trop blesser la

1. Réquisitoire dans l'affaire de La Rochelle.

société. Au fond de tout cela il y avait une véritable bonté, une gracieuse obligeance, une générosité bien entendue; mais il y avait aussi, à travers ces vertus domestiques, une légèreté sans pareille, un égoïsme railleur et une profonde insouciance ressortant de ce même engouement facile pour tous les principes généraux et pour toutes les idées sociales sans application et sans conséquences.

Il avait traversé les événements, les bras croisés, l'épigramme à la bouche, et quelquefois les larmes aux yeux. Toute grande action avait ses sympathies : mais aucune doctrine ne le captivait au delà du temps qu'il lui avait fallu pour l'écouter et la connaître. Il lisait dans les hommes et dans les choses de son temps comme dans des livres d'agrément; et quand sa curiosité était rassasiée, il s'endormait en souriant sur la dernière page, consentant à ce que chacun eût sa façon de penser, pourvu que l'ordre social n'en fût point trop ébranlé et que les théories n'eussent pas la prétention de passer dans la pratique.

Avec ces habitudes et ces dispositions, quoiqu'il eût beaucoup de tendresse de cœur et de vertus de famille dans un certain sens, il avait laissé croître ses enfants un peu au hasard, et ses petits-enfants tout à fait à l'aventure. S'occupant beaucoup d'eux et leur prodiguant tous les moyens de s'instruire, il n'avait mis ni suite, ni ensemble, ni discernement dans les notions contradictoires dont il avait encombré leurs jeunes esprits; et comme on lui avait quelquefois remontré les dangers d'une telle éducation, il s'était persuadé qu'il agissait ainsi en vertu d'un système. Ce système, un peu renouvelé de l'*Émile*, était de n'en point avoir; c'était l'excuse qu'il se présentait à lui-même pour se dissimuler son incapacité de mieux faire. Au fait, il lui eût été difficile de mettre dans l'esprit de ses élèves l'unité et la certitude qui n'étaient pas dans le sien. S'il le sentait parfois, il s'en consolait avec l'idée

que du moins il n'apportait pas d'obstacles aux enseignements de l'avenir.

Cette méthode avait produit des effets contraires dans deux natures aussi opposées que celles d'Yseult et de son frère Raoul. L'une, réfléchie, sensée, ferme, profondément juste et sensible, avide d'instruction solide et de culture poétique, avait beaucoup acquis, et attendait effectivement ses conclusions du temps et des circonstances. Elle avait contracté peu de préjugés dans le commerce du monde, et le moindre souffle de vérité pouvait les lui enlever. Avec elle, l'éducation à la Jean-Jacques avait fait merveille; et peut-être aucune éducation, eût-elle été mauvaise, n'eût pu corrompre cette nature droite et grandement sage.

L'autre ayant montré un esprit très-récalcitrant à l'étude, on s'était contenté de lui donner des maîtres pour obéir à l'usage; mais on n'avait jamais poussé les choses au point de le faire pleurer. Le grand-père avait cette égoïste douceur d'âme qui ne saurait lutter contre les rébellions et les larmes de l'enfance. Le jeune Raoul n'avait donc appris que l'art de se divertir. Il savait monter à cheval; il excellait au tir, à la nage, à la valse, au billard. Quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate en apparence, il était infatigable dans tous les exercices du corps, et en tirait la plus grande vanité qu'il eût, après celle de son nom qu'il avait acquise dans la fréquentation des jeunes élegants du grand monde. Sur ce chef-là, le vieux comte était bien un peu effrayé des résultats de son plan d'éducation libre. Le jeune homme ne montrait aucun goût pour les idées libérales. Tout au contraire, il avait embrassé le genre *ultra*, qu'il voyait affecter à ses compagnons de plaisir. On lui faisait bon accueil dans le grand monde, et on l'y félicitait de *bien penser*. Il s'ennuyait mortellement dans la société de son aïeul, qu'il accusait

tout bas de voir mauvaise compagnie. Toute son ambition était d'entrer comme officier dans la garde royale. Mais là il avait rencontré de l'opposition de la part du grand-père, et leurs explications avaient été assez vives. Quand son intérêt personnel était compromis ouvertement, le comte ne manquait pas de volonté colérique. Il craignait qu'en vouant son fils au service des princes régnants, sa popularité ne le quittât. De son côté, le jeune homme trouvait fort mauvais que, pour plaire à la *canaille*, son grand-père se permît de manifester une opinion qui pouvait lui fermer tout accès aux faveurs de la cour. Il attendait donc avec impatience que sa majorité lui permît de se dessiner un rôle tout opposé; et le comte se creusait la tête pour le retenir, sans voir comment cela deviendrait possible. Au fond, ils s'aimaient l'un l'autre; car le vieillard avait le cœur tendre et miséricordieux, et Raoul n'était pas sans bonnes qualités. Il était victime de l'absence de doctrine qui rompait dans sa famille le lien moral et politique; mais il eût été susceptible de recevoir une meilleure direction, et il y avait en lui certaines délicatesses secrètes de la conscience qui le retenaient encore.

Yseult avait pour le comte une tendresse plus profonde et mieux sentie. Son âme ne pouvait loger que de grandes affections, et, comme elle n'avait pas assez d'expérience pour apprécier la frivolité de son aïeul, elle croyait aveuglément en lui. Elle prenait au sérieux toutes ses paroles, toutes ses opinions, et se tenait, pour se diriger à travers des contradictions qu'elle ne comprenait pas bien, entre un libéralisme ardent et un respect instinctif pour les lois du monde. Quelquefois cependant elle présentait, à ce dernier égard, des objections que le comte écoutait avec complaisance, et qu'il était bien empêché de repousser. Alors il se tirait d'affaire en disant qu'Yseult avait toute la rigidité de conséquences que comporte un esprit neuf,

et qu'il ne voulait pas émousser avant le temps ces facultés généreuses. Il fallait bien se payer de cette réponse; et la bonne Yseult, abandonnée à elle-même, se livrait à bien des rêves, sans savoir s'il lui serait jamais permis de les réaliser.

CHAPITRE XXIV.

Lorsque Pierre Huguenin aborda ses deux nobles hôtes, le comte était assis sur un fauteuil rustique à l'ombre de son tilleul favori. Il lisait ses gazettes en faisant un déjeuner pythagorique, et sa petite-fille lui coupait avec un couteau d'or une brochure politique qu'il venait de recevoir; un chien favori dormait à leurs pieds. Un vieux valet de chambre allait et venait autour d'eux, veillant à ce qu'ils n'eussent pas le temps d'exprimer un désir. Yseult avait les yeux constamment fixés sur l'allée par laquelle Pierre arriva. Il la trouva timide, presque tremblante. Lui, exalté et ranimé par je ne sais quelle force inconnue, se sentait plein de courage et de sérénité.

— Approchez, approchez, mon cher maître Pierre, s'écria le comte en posant son journal sur la table et en ôtant ses lunettes. J'ai grand plaisir à vous voir, et je vous remercie de vous être rendu à mon invitation. Veuillez vous asseoir ici. Et il lui désigna une chaise à sa gauche, Yseult étant à sa droite.

— Je venais pour prendre vos ordres, répondit Pierre hésitant à s'asseoir.

— Il ne s'agit pas d'ordres ici, reprit le comte; on ne donne pas d'ordres à un homme tel que vous. Dieu-merci, nous avons abjuré ces vieilles formules de maître à compagnon. D'ailleurs, n'êtes-vous pas maître vous-même dans votre art?

— Mon art n'est qu'un obscur métier, répondit Pierre, qui se sentait peu disposé à l'expansion.

— Vous êtes propre à tout, reprit le comte; et si vous sentez quelque autre ambition...

— Aucune, monsieur le comte, interrompit Pierre avec une fermeté tranquille.

— Il faut pourtant venir au fait, mon brave jeune homme, et vous asseoir à côté de moi pour causer sans méfiance et sans hauteur avec un vieillard qui vous en prie amicalement.

Pierre, vaincu par ces paroles affectueuses et peut-être aussi par l'attitude triste et inquiète de mademoiselle de Villepreux, se laissa tomber sur le siége vis-à-vis d'elle. Il pensait qu'elle allait se lever et s'éloigner, comme elle faisait ordinairement quand il conférait avec son grand-père; mais cette fois elle resta, et n'éloigna même pas sa chaise de cette table étroite, qui ne mettait entre son visage et celui du compagnon menuisier qu'une courte distance, et entre leurs genoux peut-être qu'un intervalle plus court encore. Pierre se garda bien d'approcher tout à fait son siége de la table. Il se sentait calme et maître de lui-même; mais il lui semblait que, s'il eût effleuré seulement la robe d'Yseult, la terre se fût dérobée sous lui, et qu'il serait retombé dans l'empire des songes.

— Pierre, reprit le comte avec un ton d'autorité paternelle, il faut m'ouvrir votre cœur. Ma fille vous a rencontré ce matin dans le parc, accablé, désespéré, hors de vous-même. Elle vous a abordé, elle vous a interrogé; elle a bien agi. Elle vous a fait, en mon nom, des offres de services, des promesses d'amitié; elle a parlé selon son cœur. Vous avez rejeté ces offres avec une fierté qui vous rend encore plus estimable à mes yeux, et qui me fait un devoir de vous servir malgré vous. Prenez donc garde d'être injuste, Pierre! Je sais d'avance tout ce que votre

vieux républicain de père a pu vous dire pour vous mettre en garde contre moi. J'estime infiniment votre père, et ne veux pas blesser ses préjugés; mais il y a cette différence entre lui et moi, qu'il est l'homme du passé, et que moi, son aîné, je suis pourtant l'homme du présent. Je me flatte de mieux comprendre l'égalité que lui; et si vous refusez de me confier le secret de votre peine, je croirai comprendre la fraternité humaine mieux que vous aussi.

Il eût été bien difficile au jeune ouvrier de refuser sa confiance et son admiration à un pareil langage. Il se sentit tout pénétré de reconnaissance et de sympathie. Pendant que le comte lui parlait, Yseult avait avancé une tasse de vieux-sèvres jusque sous la main de l'ouvrier, et le comte lui avait versé du café avec tant de naturel et de bonhomie, que Pierre comprit que le meilleur goût possible, en cette circonstance, était d'accepter comme on lui offrait, sans hésiter et sans faire de phrases. Mais il se troubla lorsque Yseult se leva à demi pour lui présenter du sucre. Il n'eut que la force de la regarder, et l'expression de sensibilité affectueuse qu'il rencontra sur sa physionomie lui fit un bien mêlé d'un certain mal. Il rougit comme un enfant, et se mit à déjeuner sans trop savoir ce qu'il faisait. Il acceptait et avalait tout ce qu'elle lui offrait, n'osant rien lui refuser, et ne craignant rien tant que d'échanger quelque parole avec elle dans ce moment-là. Cependant, à mesure qu'il mangeait (et il en avait grand besoin, car il était à jeun), il sentait revenir sa présence d'esprit. Le moka, qui était fort savoureux, et dont il n'avait point l'habitude, communiqua spontanément à son cerveau une chaleur souveraine. Il sentit sa langue se délier, son sang circuler librement, ses idées s'éclaircir, et la crainte du ridicule céder à des considérations plus sérieuses.

— Vous voulez que je parle? dit-il au comte, après avoir

répondu négativement à toutes les suppositions que celui-ci faisait sur la cause de son chagrin. Eh bien! je parlerai. Ce sera sans doute un discours bien inutile, et je crois que ce beau chien que voici, et dont l'embonpoint et la propreté feraient envie à bien des hommes, serait le premier à le mépriser s'il pouvait l'entendre.

— Mais nous ne sommes pas des chiens, répliqua en riant le vieux comte : j'espère que nous comprendrons; et nous nous garderons bien d'être méprisants, dans la crainte d'être méprisés à notre tour. Allons, jeune orgueilleux, dites votre pensée.

Alors Pierre se mit à raconter naïvement toutes les idées qui lui étaient venues dans le parc depuis l'aube jusqu'au soleil levant. Il le fit sans emphase, mais sans embarras et sans fausse honte. Il ne craignit pas de dire au comte tout ce qu'il trouvait d'illégitime dans le fait de sa richesse; car, en même temps, il lui dit tout ce qu'il trouvait de sacré dans ses droits au bonheur. Il lui posa tout le problème social qui s'agitait en lui avec une clarté et même avec une éloquence qui révélèrent au comte un homme peu ordinaire, et qui le forcèrent de regarder de temps en temps sa fille avec une expression d'étonnement et d'admiration qu'elle partageait bien visiblement. J'ignore si Pierre s'aperçut de ce dernier point : je pense qu'il ne voulut pas regarder Yseult, dans la crainte qu'un air de doute et de pitié ne lui ôtât la force de tout dire. Je pense aussi que, s'il l'eût regardée et qu'il l'eût vue sourire d'adhésion avec des yeux humides de sympathie, il eût perdu la tête, ou tout au moins le fil de son discours.

Quand il eut dit tout l'effroi et toute la douleur que ses réflexions lui avaient causés et l'abîme de doute et de désespoir où elles l'avaient conduit, il confessa qu'il avait senti en lui, à ce moment de détresse, l'horreur de la vie et le besoin de fuir vers un monde meilleur. Il avoua qu'il

avait eu des pensées de suicide, et que le sentiment du devoir filial avait pu seul le rattacher à une existence qui ne lui apparaissait plus que comme une épreuve accablante dans un lieu de tortures et d'iniquités.

Lorsqu'il prononça ces derniers mots d'une voix émue et le visage couvert de pâleur, Yseult se leva brusquement et fit quelques tours d'allée, feignant de chercher quelque chose. Mais, lorsqu'elle revint à sa place, ses traits étaient fatigués et son regard brillant : peut-être avait-elle pleuré.

Rien n'égalait la surprise du comte de Villepreux. Il regardait avec des yeux perçants la figure inspirée du jeune prolétaire, et se demandait où cet homme, habitué à manier un rabot, avait pu découvrir et développer le germe d'idées si vastes et de préoccupations si élevées.

— Savez-vous, maître Pierre, lui dit-il lorsqu'il l'eut écouté jusqu'au bout avec la plus grande attention, que vous feriez un grand orateur, et peut-être un grand écrivain? Vous parlez comme un apôtre et vous raisonnez comme un philosophe!

Quoique cette remarque lui parût frivole à propos d'une discussion si sérieuse, Pierre fut flatté malgré lui d'être loué ainsi devant Yseult.

— Je ne sais ni parler ni écrire, répondit-il en rougissant; et, n'ayant que des problèmes à poser, je serais un méchant prédicateur, à moins que vous ne voulussiez, monsieur le comte, me dicter mes conclusions et me poser mes articles de foi.

— Palsambleu! s'écria le comte en frappant sur la table avec sa tabatière et en regardant sa fille, comme il parle de cela! Il remue le ciel et la terre de fond en comble, il fouille plus avant dans les mystères de la vie humaine que tous les sages de l'antiquité, et il veut que je sache les secrets du Père éternel! Mais me prenez-vous donc pour le diable ou pour le pape? Et croyez-vous qu'il ne faille

pas la sagesse de deux mille ans à venir, ajoutée à toute la sagesse du passé, pour répondre à votre proposition? Les plus grands esprits du siècle présent n'auront autre chose à vous dire que ceci : De quoi diable vous inquiétez-vous là? Tâchez d'être riche et de vous habituer à voir autour de vous des pauvres ; — ou bien : Mon cher ami, vous êtes fou, il faut vous soigner. Oui, sur ma parole, mon pauvre maître Pierre ; de cent mille systèmes, tous plus beaux et plus impossibles les uns que les autres, que l'on pourra vous présenter, il n'y en pas un seul qui vaille celui que j'ai mis à mon usage particulier.

— Et quel est-il donc, monsieur? repartit Pierre avec vivacité ; car c'est là ce que je vous demande.

— Admirer ce que vous dites, et supporter ce qui se fait ici-bas.

— Est-ce là tout? s'écria Pierre en se levant d'un air exalté. En vérité, ce n'était pas la peine de m'interroger, si vous n'aviez rien de mieux à me répondre. Ah! je vous le disais, mademoiselle, ajouta-t-il en regardant Yseult sans aucun ressentiment de trouble amoureux, absorbé qu'il était dans de plus hautes pensées ; je vous le disais bien que votre père ne pouvait rien pour moi!

— Est-ce que la résignation n'est pas le résultat de l'expérience et le dernier terme de la sagesse? répondit Yseult avec effort.

— La résignation pour soi-même est une vertu qu'il faut avoir et qui n'est pas bien difficile quand on se respecte un peu, répondit Pierre. Quant à moi, je déclare que ma pauvreté et mon obscurité ne me pèsent pas encore, et que je serais bien plus malheureux, bien plus troublé dans mon sentiment de la justice si j'étais né riche comme vous, mademoiselle. Mais se résigner au malheur d'autrui, mais supporter le joug qui pèse sur des têtes innocentes, mais regarder tranquillement le train du monde

sans essayer de découvrir une autre vérité, un autre ordre, une autre morale! oh! c'est impossible... impossible! Il y a là de quoi ne jamais dormir, ne jamais se distraire, ne jamais connaître un instant de bonheur; il y a de quoi perdre le courage, la raison ou la vie!

— Eh bien, mon père?... s'écria Yseult en levant vers le comte des yeux humides, ardents d'espoir et d'impatience.

Elle attendit en vain une réponse qui sanctionnât, par la maturité du jugement, l'enthousiasme évangélique du jeune ouvrier. Le comte sourit, leva les yeux au ciel, et attira sa fille contre son cœur, tandis qu'il tendait son autre main à Pierre.

— Jeunes âmes généreuses, leur dit-il après un instant de silence, vous ferez encore bien des rêves de ce genre avant de reconnaître que ce sont d'immenses paradoxes et de sublimes problèmes sans solution possible en ce bas monde. Je ne vous souhaite pas de si tôt le découragement et le dégoût qui sont le partage de la sagesse en cheveux blancs. Faites des vœux, faites des systèmes; faites-en tant que vous voudrez, et renoncez à y croire le plus tard que vous pourrez. Maître Pierre, ajouta-t-il en se levant et en soulevant son bonnet de velours noir devant le jeune homme stupéfait, ma vieille tête s'incline devant vous. Je vous estime, vous admire et vous aime. Venez souvent causer avec moi. Votre vertu me rajeunira un peu, et peut-être après bien des rêveries, la montagne qui pèse sur notre idéal sera-t-elle allégée de tout le poids d'un grain de sable.

En parlant ainsi, il passa son bras sous celui de sa fille, et s'éloigna, emportant ses brochures, ses lunettes et ses gazettes avec la tranquillité d'un homme habitué à jouer avec les plus grandes idées et les sentiments les plus sacrés.

Pierre resta accablé d'abord; puis une ironie, mêlée d'indignation et de pitié, s'empara de lui. Il se trouva bien ridicule d'avoir laissé profaner le secret de ses plus hautes pensées par le souffle glacé de ce vieillard blanchi dans les défections. Il eut peine à ne pas l'accabler intérieurement du plus profond mépris.

—Et quoi! se disait-il, connaître ces choses, n'avoir ni le moyen ni le désir d'en repousser la vérité, et les garder en soi comme un trésor inutile dont on ne comprend ni la valeur ni l'usage! Être grand seigneur, riche et puissant, avoir vieilli au milieu des luttes sociales, avoir traversé la république et les cours, et pourtant n'avoir pas une croyance arrêtée, pas un sentiment victorieux, pas une volonté efficace, pas même une espérance généreuse! Et toucher au terme de la vie sans savoir exprimer autre chose qu'un stérile regret, une sympathie dérisoire, un découragement hypocrite!... Si c'est là un des plus spirituels et des plus instruits de sa caste, que sont donc les autres, et que peut-on espérer de cadavres parés des plus beaux insignes de la vie : le pouvoir et la renommée?

Dans sa sainte colère, Pierre s'emporta secrètement jusqu'à l'injustice. Il ne pouvait pas se rendre bien compte de l'effet d'une première éducation et des préjugés sucés avec le lait. Rien n'est plus difficile que de se placer à un point de vue tout à fait différent de celui d'où l'on regarde. Si Pierre eût connu la société, non telle qu'elle doit être, mais telle qu'elle est, il eût, malgré l'impétuosité de son vertueux élan, conservé quelque respect et beaucoup d'affection pour ce vieillard, supérieur à la plupart de ses pareils, et remarquable entre tous les hommes par la bonté de ses instincts et la naïveté de ses premières impressions. Mais il avait été amené vers lui par les promesses d'Yseult, et un instant, à se voir écouté avec tant d'intérêt, il avait compté sur une solution conforme à ses vœux. Sa douleur

était grande de se voir loué et plaint à la fois comme un apôtre et comme un fou.

Une seule chose lui donna la force de retourner au travail, c'est-à-dire de reprendre patiemment le joug de la vie : ce fut le souvenir de l'expression qu'avait Yseult en le quittant. Il lui sembla que la surprise, le désappointement, la consternation qu'il avait éprouvés en cet instant remplissaient l'âme de la noble fille comme la sienne. Il avait éprouvé, en rencontrant son dernier regard, quelque chose de solennel comme un engagement éternel, ou comme un éternel adieu. Son âme, en se reportant à cette mystérieuse commotion, se sentait abreuvée de joie et de douleur en même temps. Il reconnaissait, à cette heure, qu'il aimait passionnément, et il ignorait si les tressaillements de son âme étaient de désespoir ou de bonheur.

CHAPITRE XXV.

Au moment où Pierre reprenait le chemin de son atelier, le vieux valet de chambre du comte le rappela pour le prier de réparer la table sur laquelle son maître venait de déjeuner. C'était un joli petit meuble en marqueterie, avec une tablette pour manger, une coulisse pour écrire, et un tiroir au-dessous. Pierre revint se mettre philosophiquement à l'ouvrage, et, le valet de chambre l'aidant, ils renversèrent la table pour examiner la cassure. Ils vidèrent le tiroir ; le valet recueillit dans une corbeille un paquet de journaux et de vieux papiers, et Pierre prit la table sur son épaule pour l'emporter à l'atelier.

Quand il eut fini de la raccommoder, il secoua le tiroir pour le nettoyer avant de le remettre ; et alors il aperçut une carte engagée dans une fente et sortant à demi. Il l'en tira tout à fait, et, au moment de la jeter comme une

chose inutile, il fut frappé de sa forme bizarre. Ce n'était qu'une moitié de carte, mais elle était taillée en biseau à plusieurs reprises, d'une manière qui paraissait systématique. Pierre, qui savait le comte fort versé dans la géométrie, chercha s'il n'y avait pas là quelque problème de cette science; mais il ne put y rien trouver de semblable et mit la carte dans sa poche, pensant que peut-être Yseult, dans un moment de rêverie, l'avait découpée au hasard. — Qui peut savoir, se demandait-il, quelles pensées l'ont agitée secrètement lorsqu'elle s'est abandonnée à cette préoccupation? et comme, après tout, rien ne se fait au hasard, la forme de cette découpure renferme peut-être d'une manière symbolique tous les secrets de son âme.

Achille Lefort lui avait annoncé la veille qu'il passerait quelques jours à Villepreux, ayant d'anciens comptes à régler avec l'économe, relativement à la cave du château. Pierre et lui s'étaient donné rendez-vous dans le parc pour le soir. Il faisait encore jour lorsque Pierre se rendit à l'endroit convenu, et, en l'attendant, se mit à considérer sa carte avec attention. C'est alors que des idées confuses lui revinrent à la mémoire. Il avait suivi avec intérêt, dans les journaux de l'année précédente, la procédure des sergents de la Rochelle. Il avait lu les réquisitoires fanatiques ou emphatiquement éloquents du procureur général Bellart et de l'avocat général Marchangy. La révélation des nombreux détails relatifs aux secrets de la Charbonnerie l'avait frappé. Voyant venir à lui Achille Lefort, il eut l'inspiration soudaine de lui présenter cette carte, en lui disant avec assurance : — Connaissez-vous cela.

— Quoi! que vois-je! s'écria le commis-voyageur; nous étions *cousins*, et vous me l'aviez caché! Eh bien! vous vous êtes admirablement moqué de moi! Mais qui eût pu deviner cela? Vous me tâtiez donc! Vous étiez donc chargé

de me surveiller, de me sonder? Avait-on des doutes sur mon compte? Vraiment, je crois faire un rêve! Parlez donc, répondez-moi!

— Si nous ne sommes pas cousins, nous sommes en chemin de le devenir, répondit Pierre, qui en voyant la stupéfaction naïve d'Achille, avait bien de la peine à s'empêcher de rire. C'est le comte de Villepreux qui m'a confié ce signe, afin que je puisse m'entendre plus vite avec vous.

— Mais si vous n'êtes pas initié, reprit Achille de plus en plus étonné, ceci est contraire à toutes les règles.

— Apparemment, poursuivit Pierre, qu'il a le droit d'agir ainsi.

— Mais point du tout! s'écria l'autre. Il a beau être affilié à la Vente Suprême, il ne lui est pas permis de confier ainsi nos signes et nos secrets. Je vois bien que le vieux poltron jette le manche après la cognée, ou que la peur lui trouble la cervelle au point de ne plus savoir ce qu'il fait! Je devais m'attendre à quelque chose comme cela, après tout ce qu'il m'a dit hier. La nouvelle du Trocadéro l'a démonté tout à fait; il croit que tout est perdu. Il avait déjà assez de souci au commencement de la guerre. Il n'est venu se réfugier dans son vieux donjon que pour se tenir à l'écart des événements, et maintenant il voudrait se cacher avec ses chats-huants dans les fentes de ses murs armoriés! Voilà les hommes! quand ils ont eu un moment de courage, ils ont un redoublement de lâcheté tout aussitôt. Ma foi, je ne comprends pas la folie d'un comité directeur qui espère tirer quelque chose de ces vieux nobles! Comme s'ils pouvaient oublier la Terreur, et comme s'ils pouvaient faire autre chose que de gâter nos plans et déjouer nos manœuvres! Pardon, maître Pierre, je ne dis pas cela par méfiance de vous. Je vous sais aussi loyal, aussi discret que le meilleur d'entre nous.

Mais enfin il n'est permis à aucun de nous de se jouer de ses promesses et de nos secrets.

— Rassurez-vous et apaisez-vous, monsieur Lefort, répondit Pierre. Personne ne m'a donné cette carte. Je l'ai trouvée au fond d'un tiroir; et si quelqu'un m'a révélé les secrets de l'association, c'est vous, qui venez de m'en dire beaucoup plus long que je n'en demandais.

— Ah çà, vous vous jouez donc de moi? dit Achille avec des yeux brillants de dépit et un ton qui semblait vouloir le prendre un peu plus haut que de coutume.

— Tout doux, mon maître, répondit Pierre. Reprenez cette carte : elle ne peut me servir à rien, et vos secrets ne me paraissent pas très-compromis par la découverte de cette babiole. Amusez-vous de ces choses; je n'ai pas le droit de m'en moquer, moi qui suis lié par des puérilités du même genre à une société plus secrète, plus vaste, plus solide et plus croyante que la vôtre.

— Vous semblez me donner des leçons, maître Pierre, reprit Achille tout à fait fâché. Quelque estime que j'aie pour vous, je ne vous reconnais pas ce droit. Si vous étiez ignorant et grossier comme la plupart de vos pareils, je pourrais me placer, par le silence de la pitié, au-dessus de vos mauvaises plaisanteries. Mais du moment que je vous regarde comme mon égal par l'éducation et le raisonnement, je vous déclare que je ne serai pas plus patient avec vous que je ne le serais avec un de mes camarades.

— Monsieur Lefort, répondit Pierre avec le plus grand calme, je vous remercie des expressions flatteuses dont vous accompagnez vos menaces; mais j'y vois percer l'orgueil de l'homme qui met son gant avant de donner un soufflet. Allons, je serai plus fier que vous, je vous tendrai la main en vous déclarant que je regrette de vous avoir blessé.

— Pierre, dit Achille en pressant affectueusement la

main de l'ouvrier, je sens que je vous aime ; mais faites, je vous en prie, que cette amitié ne soit jamais brisée par l'orgueil de l'un de nous.

— Je vous adresse la même prière, dit Pierre en souriant.

— Mon rôle est plus difficile que le vôtre, reprit Achille. Vous êtes le peuple, c'est-à-dire l'aristocrate, le souverain, que nous autres conspirateurs du tiers-état nous venons implorer pour la cause de la justice et de la vérité. Vous nous traitez en subalternes ; vous nous questionnez avec hauteur, avec méfiance ; vous nous demandez si nous sommes des fous ou des intrigants ; vous nous faites subir mille affronts, convenez de cela ! Et quand nous ne poussons pas l'esprit de propagande jusqu'à l'humilité chrétienne, quand notre sang tressaille dans nos veines, et que nous prétendons être traités par vous comme vos égaux, vous nous dites que nous n'étions pas sincères, que nous portons au dedans de nous la haine et l'orgueil ; en un mot, que nous sommes des imposteurs et des lâches qui descendons à vous implorer pour vous exploiter. Le gouvernement a adopté ce système de calomnies pour nous déconsidérer auprès de vous, pour détacher le peuple de ses vrais, de ses seuls amis ; et vous vous jetez ainsi dans le piége absolutiste. Ce n'est ni généreux ni sage.

— Vous dites là d'excellentes vérités au point de vue où vous êtes, reprit Pierre. Mais il y a beaucoup à répondre pour nous justifier. Même en ce qui vous concerne, vous autres hommes sincères, je pourrais vous objecter que vous n'avez pas reçu du ciel la mission de nous agiter et de nous soulever, vous qui n'avez jamais réfléchi sérieusement à notre condition, et qui, tout en la plaignant, ne savez nullement le moyen de la changer. Je pourrais vous dire encore que vous contractez, dans le métier que vous

faites (car c'est un métier, passez-moi l'expression), des habitudes tout aussi jésuitiques, dans leur genre, que celles que vous attribuez à un gouvernement corrupteur. Vous nous faites légèrement des promesses que vous savez bien ne pouvoir pas tenir; puis vous nous observez, vous pénétrez en nous, vous vous instruisez de nos faiblesses, de nos erreurs, de nos vices; et quand vous avez supporté quelque temps ce rude contact avec le peuple, comme l'esprit de charité et d'enseignement n'est pas réellement en vous, comme vous êtes tourmentés d'idées purement politiques et nullement morales, vous vous dégoûtez et vous retirez de nous en disant : « J'ai vu le peuple, il est féroce, il est abruti, il en a pour des siècles avant d'être propre à se gouverner lui-même. Prenons garde au peuple, mes amis, n'allons pas trop vite. Le peuple est derrière nous, prêt à nous déborder. Malheur à nous si nous lâchons la bête enragée... »

— Nous ne disons pas cela! s'écria Achille.

— Vous le dites; vous ne pouvez pas vous empêcher de l'écrire et de le publier; vos journaux sont pleins des protestations de vos avocats et de vos orateurs qui nous renient et nous méprisent. Croyez-vous donc que nous ne les lisions pas, vos journaux? « Le peuple, dites-vous, ce n'est pas cette vile populace qui hurle dans les attroupements, qui demande le sang et le pillage, qui mendie, un bâton à la main, prête à arracher la vie à quiconque ne livre pas sa bourse. Le peuple, c'est la partie saine de la population, qui gagne honnêtement sa vie, qui respecte les droits acquis, cherchant à mériter les mêmes droits, non par la violence et l'anarchie, mais par la persévérance au travail, l'aptitude à s'instruire et le respect aux lois du pays. » Voilà comme vous définissez le peuple, et comme vous endossez sa livrée des dimanches pour vous présenter devant les tribunaux, devant les Chambres, et devant

tous ceux qui ont le moyen de s'abonner à vos feuilles. Mais l'habit grossier que porte le travailleur dans la semaine, mais ses plaies horribles, ses maladies honteuses et sa vermine; mais ses indignations profondes quand la misère le réduit aux abois; mais ses trop justes menaces quand il se voit oublié et foulé; mais ses délires affreux lorsque le regret de la veille et l'effroi du lendemain le forcent à *boire*, comme a dit un de vos poëtes, *l'oubli des douleurs*[1]; mais tout ce qu'il y a de rage, de désordre et d'oubli de soi-même dans le fait de la misère, vous vous en lavez les mains; vous ne connaissez pas cela; vous rougiriez de le justifier; vous dites : « Ceux-là sont nos ennemis aussi; ils sont l'épouvante et l'opprobre de la société. » Et pourtant, ceux-là aussi, c'est le peuple! Effacez ses souillures, remédiez à ses maux, et vous verrez bien que ce vil troupeau est sorti des entrailles de Dieu tout aussi bien que vous. C'est en vain que vous voulez faire des distinctions et des catégories; il n'y a pas deux peuples, il n'y en a qu'un. Celui qui travaille dans vos maisons, souriant, tranquille et bien vêtu, est le même qui rugit à vos portes, irrité, sombre et couvert de haillons. La seule différence, c'est que vous avez donné de l'ouvrage et du pain aux uns, et que vous n'avez rien trouvé à faire pour les autres. Pourquoi, par exemple, vous, monsieur Lefort, me mettez-vous sans cesse, dans vos éloges, en dehors de la famille? Vous croyez m'honorer? nullement, je ne veux point de cela. Le dernier des mendiants est mon pareil, à moi. Je ne rougis point de lui, comme beaucoup d'entre nous à qui vous avez soufflé, avec vos habitudes de bien-être, votre ingratitude et votre vanité. Non, non! ce misérable n'est pas d'une caste inférieure à la mienne; il est mon frère, et son abjection me fait rougir de l'aisance

1. M. de Senancour, Obermann.

où je vis. Sachez bien cela, monsieur Lefort : tant qu'il y aura des êtres humains couverts de la lèpre de la misère, je dirai que vous n'avez rien fait de bon avec vos conspirations, vos chartes bourgeoises et vos changements de cocarde.

— Mon cher Huguenin, dit Achille avec émotion, vous avez de grands sentiments; mais vous êtes trop pressé de nous accuser. Croyez-vous qu'il soit si facile d'être médecin de l'humanité morale, et de trouver sans hésiter et sans faillir le remède à tant de maux?

— Est-ce donc chercher le remède que de détourner les yeux avec horreur et de se boucher le nez, en disant qu'il n'y a que corruption et infection dans l'infirmerie? Que penseriez-vous d'un carabin qui ne pourrait voir sans s'évanouir de dégoût un membre gangrené? serait-ce là du dévouement? serait-ce seulement l'amour de la science? serait-ce l'indice d'une vocation réelle? Eh bien! osez donc descendre dans les léproseries de l'humanité morale, comme vous dites; osez donc sonder de vos mains l'abîme de nos maux, et ne perdez pas le temps à dire que cela est horrible à voir; songez à y porter remède : car je n'ai jamais vu un médecin, si paresseux et si borné qu'il pût être d'ailleurs, abandonner un malade sous le prétexte qu'il était trop dégoûtant pour être guéri.

Maintenant, si je passe des républicains sincères, mais légers, à ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, où trouverai-je des paroles pour les flétrir! J'en ai connu quelques-uns, voyez-vous, quoique je n'aie guère fréquenté d'autre société que celle de l'atelier. Ce médecin avec qui vous m'avez fait souper chez le Vaudois, n'est-ce pas là un homme qui, en cas de révolution, a un personnage puissant, un prince du sang royal peut-être, dans sa poche, pour remplacer au plus vite celui qu'on aura culbuté? Et sans aller bien loin, votre député conspirateur, votre affilié

à la Vente Suprême, votre vieux comte de Villepreux, avec qui vous faites, j'en suis sûr, plus de politique que de commerce, ne venez-vous pas de m'en faire un portrait fidèle?

— J'ai peut-être été trop loin; je l'accusais, dans mon emportement, d'une faute qu'il n'a pas commise...

— N'essayez pas de le réhabiliter dans mon estime. J'ai causé avec lui pendant une heure aujourd'hui. J'ai vu le fond de sa conscience. Il y a pied partout, je vous assure, pour quiconque aime à suivre sans fatigue et sans danger le courant de la fortune.

Ici Pierre raconta son entrevue avec le comte, sans dire toutefois quelle circonstance romanesque avait provoqué ce rapprochement. Son récit fit beaucoup réfléchir le bon Achille. Il se demandait ce qu'il eût pu répondre à la question que l'artisan avait adressée au vieux riche, et cependant il ne pouvait rien objecter contre le droit qu'avait l'artisan de poser ainsi le problème de la propriété.

— Il est certain, dit-il, que c'est une question bien grave, et qui demandera aux hommes du temps et du génie.

— Et du cœur, reprit Pierre; car avec l'intelligence seule vous ne trouverez jamais rien.

— Et sans elle, pourtant, à quoi sert le dévouement? Ne faut-il pas que les hommes supérieurs à la masse par la science et la méditation viennent au secours du peuple pour l'éclairer sur ses véritables intérêts?

— Ne vous servez pas de ce mot-là, monsieur Achille. Nos véritables intérêts, grand Dieu! nous savons bien ce que cela veut dire dans les idées de vos futurs législateurs!

— Mais enfin, Pierre, vous ne vous méfiez pas de moi?

— Non, certes, mais je ne crois pas en vous, car vous n'en savez pas plus long que moi qui ne sais rien.

— Ayons donc recours et confiance aux hommes supérieurs.

— Où sont-ils? qu'ont-ils fait? qu'ont-ils enseigné? Quoi! vous les avez entendus, vous agissez sous leurs ordres, vous travaillez à leur profit, et vous ne savez rien, et vous n'avez rien à me dire de leur part? Ils ont un secret, et ils ne le confient pas à leurs adeptes? et ils ne le laissent pas seulement entrevoir au peuple? Ce sont donc les brahmes de l'Inde?

— Vous avez une logique cruelle et décourageante, maître Pierre. Que faut-il donc faire, si personne ne sait ce qu'il fait et ce qu'il dit? Faut-il se croiser les bras et attendre que le peuple se délivre lui-même? Croyez-vous qu'il y parvienne sans conseils, sans guides, sans règle?

— Il y parviendra pourtant, et il aura tout cela. Sa règle, il la fera lui-même; ses guides, il les tirera de son propre sein; ses conseils, il les puisera dans l'esprit de Dieu qui descendra sur lui. Il faut bien un peu compter sur la Providence.

— Ainsi vous repousseriez toute espèce de lumière venant des chefs du libéralisme? Parce qu'un homme aura de la célébrité, des talents et de l'influence sur les classes moyennes, le peuple se méfiera de lui?

— Le jour où un tel homme viendra nous dire : On vante mon mérite, on admire mon savoir, on plie sous ma puissance; mais écoutez bien, mes enfants: ma science, ma force ou mon génie ne me constituent aucun droit qui vous soit nuisible. Je reconnais donc que le plus simple d'entre vous a droit, tout aussi bien que moi et les miens, au bien-être, à la liberté, à l'instruction; que le plus faible parmi vous a droit de réprimer ma force si j'en abuse, et le plus obscur de repousser mon avis s'il est immoral; enfin que je dois faire preuve de vertu et de charité pour être, à mes propres yeux comme aux vôtres, grand sa-

vant, grand souverain, ou grand poëte;... oh! que ceux qu'on appelle *grands hommes* viennent nous dire cela! nous nous jetterons dans leur sein, comme dans le sein de Dieu; car Dieu ne crée pas par la science et par la force seulement; il crée aussi par l'amour. Mais tant que, méprisant la grossièreté de notre entendement, ils nous parqueront comme des bêtes dans un clos où il n'y a pas même de l'herbe à brouter, où nous ne pouvons tenir tous sans nous écraser et nous étouffer les uns les autres, et dont pourtant nous ne pouvons pas sortir, parce qu'on a mis partout des soldats pour garantir de nos mains les beaux fruits de la terre, nous leur dirons : Taisez-vous, et laissez-nous sortir de là comme nous pourrons, Vos conseils sont des trahisons, et vos triomphes sont des outrages. Ne marchez pas sur nos chaînes d'un air superbe; ne vous promenez pas dans nos rangs consternés avec des paroles de fausse pitié à la bouche. Nous ne voulons rien faire pour vous, pas même vous saluer; car vous qui nous saluez bien bas quand vous avez peur ou besoin de nous, vous savez bien que vous n'avez pas dans le cœur la moindre envie de remettre dans nos mains vos trésors, votre puissance et votre gloire. Voilà ce que nous dirons à vos hommes d'intelligence!

— Mais tout ce que vous mettez dans la bouche de l'homme qui demande au peuple sa force et son illustration, je le sens dans mon cœur. Si j'ai de tels sentiments, moi serviteur obscur de la cause, pourquoi ne voulez-vous pas que de nobles intelligences les aient au plus haut degré?

— Parce que, jusqu'à présent, cela ne s'est pas montré; parce que j'ai lu tout ce que j'ai pu lire, et que je n'ai pas seulement aperçu ce que je cherchais; parce que j'ai trouvé orgueilleuses, cruelles et antihumaines toutes les solutions données par vos grands esprits passés et présents.

— C'est qu'aussi vous êtes trop dans l'idéal; vous en demandez plus aux hommes qu'ils ne peuvent faire. Vous voudriez des chefs et des conseils qui résumassent en eux l'audace de Napoléon et l'humilité de Jésus-Christ. C'est un peu trop exiger de la nature humaine en un jour; et d'ailleurs, si un tel homme venait, il ne serait pas compris. Vous raisonnez, vous, et le peuple ne raisonne pas.

— Le peuple raisonne mieux que vous ne pensez; et la preuve, c'est que vous ne pouvez pas réussir à l'agiter. Il sent que son heure n'est pas venue. Il aime mieux supporter ses maux quelques jours de plus, que de soulever son flanc meurtri pour se meurtrir de l'autre côté en changeant de posture. Il attend que la voûte s'élève et qu'il puisse se tenir debout. Et savez-vous de quoi est faite cette voûte? De bourgeois d'abord, et de nobles pardessus. Bourgeois, secouez vos nobles s'ils pèsent trop sur vous; c'est votre affaire. Nous vous aiderons, s'il nous est prouvé quelque jour que cela nous soulage. Mais si vous pesez autant qu'eux, gare à vous! nous vous secouerons à notre tour.

— Mais que ferez-vous donc jusque-là?

— Ce que vous nous conseillez. Nous travaillerons de toutes nos forces pour ne pas mourir de faim, et nous trouverons encore moyen de nous secourir les uns les autres. Nous conserverons entre ouvriers notre Compagnonnage, malgré ses abus et ses excès, parce que son principe est plus beau que celui de votre Charbonnerie. Il tend à rétablir l'égalité parmi nous, tandis que le vôtre tend à maintenir l'inégalité sur la terre.

CHAPITRE XXVI.

Ce jour-là la marquise n'avait pas dîné au château. Elle avait été rendre visite à une de ses parentes établie dans

une petite ville des environs. Elle était partie le matin dans une légère calèche découverte traînée par un seul cheval, et accompagnée d'un seul domestique qui menait la voiture. Elle avait pris, à dessein, ou plutôt d'après le conseil d'Yseult, le plus modeste équipage du château, afin de ne pas écraser l'amour-propre de sa parente qui n'était pas riche. Cette précaution n'avait pas empêché tous les petits bourgeois de la ville de se mettre aux portes et aux fenêtres pour la voir passer, tout en se disant les uns aux autres avec aigreur : Voyez donc cette marquise avec *son* carrosse et *son* cocher ! C'est pourtant la fille au père Clicot le teinturier !

Joséphine fut retenue à dîner par sa cousine, et ne put reprendre le chemin de Villepreux que vers la chute du jour. Elle remarqua avec une certaine inquiétude, en montant en voiture, que Wolf, le cocher, avait la voix haute et le teint fort animé. Cette inquiétude augmenta lorsqu'elle le vit descendre rapidement la rue mal pavée de la ville, frisant les bornes avec cette audace et ce rare bonheur qui accompagnent souvent les gens ivres. Le fait est que Wolf avait *rencontré des amis :* expression consacrée chez les ivrognes pour expliquer et justifier leurs fréquentes mésaventures. Ces braves gens-là ont tant d'amis qu'ils n'en savent pas le compte, et qu'on ne saurait aller nulle part avec eux qu'ils n'en rencontrent quelques-uns.

Au bout de deux cents pas, Wolf, et par suite la calèche et la marquise, avaient déjà échappé par miracle à tant de désastres, qu'il était à craindre que la Providence ne vînt à se lasser. En vain Joséphine lui commandait et le conjurait d'aller plus doucement; il n'en tenait compte, et semblait donner des ailes au tranquille cheval qu'il conduisait. Heureusement peut-être le ciel lui inspira l'idée de remettre une mèche à son fouet, et de s'arrêter,

à cet effet, devant la porte d'une petite maison située à la sortie du faubourg et décorée de cette inscription : *Le père Labrique, maréchal-ferrant, loge à pied et à cheval, vend son, foin, avoine,* etc.

La nuit tombait toujours, et la peur de Joséphine allait en augmentant. Dès qu'elle vit l'Automédon à bas de son siége, occupé à discourir avec les gens de la maison qui lui apportaient en même temps une mèche de fouet et un petit verre d'eau-de-vie, elle résolut de descendre de la voiture et de retourner à la ville demander à sa consine un homme pour la conduire, ou l'hospitalité jusqu'au lendemain. Il n'y avait pas à espérer que Wolf, qui avait, comme de juste, la prétention d'être absolument à jeun, consentît à écouter ses plaintes. Elle appela donc quelqu'un pour lui ouvrir la portière. — Monsieur, cria-t-elle à tout hasard à un homme qu'elle vit arrêté au milieu du chemin, ayez l'obligeance de m'aider à sortir de ma voiture. Avant qu'elle eût achevé sa phrase, la portière était ouverte, et un cavalier respectueux et empressé lui offrait la main. C'était le Corinthien.

— Vous ici? s'écria la marquise avec plus de joie que de prudence.

— Je vous attendais au passage, répondit Amaury en baissant la voix.

La marquise, troublée, s'arrêta, un pied hors de la voiture, une main dans celle d'Amaury.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit-elle d'une voix tremblante. Comment et pourquoi m'attendiez-vous?

— J'étais venu ici dans la journée pour faire quelques emplettes qui concernent mon état. Je me suis trouvé à dîner dans ce cabaret en même temps que M. Wolf, votre cocher. Je l'ai vu si bien boire que je me suis inquiété de la manière dont il conduirait votre voiture, et j'attendais

ici pour voir s'il irait droit, et si vous ne seriez pas en danger de verser.

— Il est dans un état d'ivresse intolérable, répondit la marquise; et si vous aviez la bonté de me reconduire à la ville...

— Et pourquoi pas au château? répondit le Corinthien. Je n'ai jamais conduit une calèche; mais j'ai su conduire une carriole dans l'occasion, et il ne me semble pas que cela soit bien différent.

— Vous n'auriez pas de répugnance à monter sur le siége?

— J'en aurais eu beaucoup dans une autre occasion, répondit le Corinthien en souriant; mais je ne m'en sens aucune dans ce moment-ci.

Joséphine comprit, et se sentit partagée entre l'épouvante de ce qui se passait en elle et l'irrésistible désir d'accepter l'offre d'Amaury; et ce n'était pas la peur seule qui l'y poussait.

— Mais comment faire? dit-elle. Il n'y a qu'une place possible sur le siége, et jamais Wolf ne voudra monter derrière la voiture. Il est plein d'amour-propre, et ne se croit pas gris le moins du monde; il va faire un esclandre. Cet homme me fait une peur affreuse. J'aimerais mieux m'en retourner à pied au château que de me laisser conduire par lui.

— J'aimerais mieux traîner la voiture que de vous laisser faire cinq lieues à pied, répondit le Corinthien.

— Eh bien! nous le laisserons ici, dit Joséphine, dont les joues étaient brûlantes. Sauvons-nous!

— Sauvons-nous! dit le Corinthien. Le voilà qui entre dans le cabaret; nous serons loin avant qu'il ait songé à en sortir.

Il referma précipitamment la portière, s'élança sur le siége, s'empara du fouet et des rênes, et partit comme un

trait, sans donner à la marquise le temps de la réflexion.

Où avait-il pris tant d'audace? Eh! que sais-je! Lecteur, il vous est plus aisé de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer. Il y a des natures timides comme Pierre Huguenin, réservées comme Yseult. Il y a aussi des natures spontanées comme la marquise, impétueuses comme le Corinthien. Ensuite il y a la jeunesse, la beauté qui cherche et attire la beauté, le désir qui nivelle les rangs et se rit de l'usage; il y a aussi l'occasion qui enhardit, et la nuit qui protége.

Le Corinthien descendit la côte certainement avec plus de témérité que Wolf ne l'eût descendue; et pourtant Joséphine n'avait pas peur; et pourtant ce pauvre Wolf n'était pas le plus ivre des trois.

Quand on fut au bas de la côte, il fallut la remonter, et là il était impossible au cheval d'aller au trot. D'ailleurs n'avait-on pas assez d'avance pour laisser respirer cette pauvre bête? Mais la marquise n'était pas encore tranquille. Cet homme ivre pouvait courir après la voiture, réclamer son fouet et son siége dont il était aussi jaloux qu'un roi peut l'être de son trône et de son sceptre, enfin le disputer de vive force à l'usurpateur. La marquise frémissait à l'idée d'une pareille scène, et, dans son inquiétude, il était assez naturel qu'elle s'agitât dans la voiture, qu'elle changeât de place, qu'elle s'assît même sur la banquette de devant pour regarder si quelqu'un n'accourait pas par derrière. Il était naturel aussi que le Corinthien se retournât de temps en temps, et appuyât son coude sur le dossier de devant de la calèche, pour rassurer la marquise et pour répondre à ses fréquentes interrogations. Enfin cette rencontre inattendue, cette brusque détermination et cette fuite précipitée étaient bien assez étranges pour qu'on se récriât un peu, et pour qu'on échangeât quelques éclaircissements.

Joséphine, qui n'avait jamais pu se défaire de cette naïveté bourgeoise qu'on appelle inconvenance dans le grand monde, laissa échapper une réflexion qui faisait faire, d'un saut, bien du chemin à la conversation.

— Mais, mon Dieu! s'écria-t-elle, que va-t-on dire de moi dans la ville quand ce domestique aura crié dans tout le cabaret et dans tout le faubourg que je me suis enfuie sans lui? Et que va-t-on penser au château quand on va me voir arriver seule avec vous?

Pierre Huguenin, en pareille circonstance, eût répondu, avec un peu d'amertume, qu'on ne songerait pas seulement à s'en étonner. Moins fier et en même temps moins modeste, Amaury ne pensa qu'à éloigner les inquiétudes de la marquise.

— Je vous conduirai jusqu'à la porte du château, répondit-il, et là je me sauverai sans qu'on me voie. Vous monterez sur le siége, vous prendrez les rênes, et vous direz aux domestiques qui viendront ouvrir que Wolf s'est oublié au cabaret, que vous aviez de bonnes raisons pour ne pas vous fier à lui, et que vous avez conduit la voiture vous-même.

— Personne ne le croira. On me sait si peureuse!

— La peur peut donner du courage. Entre deux dangers on choisit le moindre. Voyez, madame, je vous dis des proverbes comme Sancho, pour vous faire rire; mais vous ne riez pas, vous avez toujours peur.

—Vous ne comprenez pas cela, vous, monsieur Amaury! Les femmes sont si malheureuses, si esclaves, si aisément sacrifiées dans le monde où je vis!

— Malheureuses, esclaves, vous? Je croyais que vous étiez toutes des reines?

— Et qui vous le faisait croire?

— Vous êtes toutes si belles, si bien parées! vous avez l'air toujours si animé, si heureux!

— Vraiment, vous me trouvez cet air-là?

— Je vous ai toujours vu le sourire sur les lèvres, et votre teint est toujours si pur, vos manières si gracieuses... Je vous dis cela, madame la marquise, sans savoir si je m'exprime convenablement, et m'attendant toujours à vous faire rire, comme Sancho parlant à la duchesse.

— Ne me parlez pas ainsi, Amaury; c'est vous qui avez l'air de vous moquer de moi. Vous n'êtes pas Sancho, et je ne suis ni une duchesse ni une vraie marquise; je suis la fille d'un ouvrier, et je n'ai pas la prétention d'être autre chose.

— Et cependant..... Mais vous me défendez d'être Sancho, je ne dois pas dire tout ce qui me passe par la tête.

— Oh! je sais bien ce que vous vouliez dire; j'ai épousé un noble, n'est-ce pas? On me l'a assez reproché, et dans ma classe et dans la sienne. Et je l'ai assez cruellement expié pour que Dieu me le pardonne!

Amaury, qui s'était fait violence pour causer gaiement, se sentit trop ému pour continuer sur ce ton, mais pas assez hardi pour parler sérieusement. Ils tombèrent tous deux dans un profond silence, et ils ne se comprirent que mieux. Qu'avaient-ils à s'apprendre l'un à l'autre? Ils ne s'étaient encore rien dit, et ils savaient pourtant bien qu'ils s'aimaient. Amaury sentait qu'il n'y avait plus entre eux qu'un mot à échanger; mais là le courage manquait de part et d'autre.

— Mon Dieu! monsieur Amaury, dit la marquise qui s'était remise au fond de la voiture, il me semble que nous avons passé le chemin de traverse. Nous devions prendre à gauche. Connaissez-vous le chemin? Et elle se remit sur le devant de la voiture.

— Je l'ai fait ce matin pour la première fois, répondit le Corinthien; mais il me semble que le cheval nous con-

duira de lui-même, à moins qu'il ne soit dans le même cas que moi.

— Précisément c'est un cheval qui arrive de Paris ; il ne saurait nous tirer d'affaire.

— Je crois qu'il faut aller encore tout droit.

— Non, non, il faut quitter la grande route et entrer dans la lande. Nous avons perdu le chemin ; mais nous le retrouverons par là.

Rien n'était plus difficile que de se diriger dans cette lande sur des voies de charrettes tracées dans tous les sens, toutes semblables et n'offrant pour indication au voyageur que quelques accidents dont les gens du pays avaient seuls l'habitude. Quoique Joséphine eût parcouru souvent ces vagues sentiers, elle ne pouvait être assez sûre de son fait pour ne pas prendre certain buisson ou certain poteau pour celui qu'elle croyait reconnaître. En outre, la nuit était tout à fait close ; des nuages légers voilaient la faible clarté des étoiles, et insensiblement la brume blanche qui dormait sur les flaques d'eau se répandit sur tous les objets, et ne permit bientôt plus d'en discerner aucun.

Cette marche incertaine dans le brouillard n'était pas sans dangers. La Sologne, cette vaste lande qui s'étend au travers des plus fertiles et des plus riantes contrées de la France centrale, est un désert capricieusement traversé de zones desséchées où fleurissent de magnifiques bruyères, et de zones humides où languissent, parmi les joncs, des eaux sans mouvement et sans couleur. Une végétation grisâtre couvre ces lacs vaseux, plus dangereux que des torrents et des précipices. Nos voyageurs avaient erré longtemps dans ce labyrinthe sans trouver une issue. Le cheval, trompé par des apparences de chemin tracé, s'engageait dans des impasses, au bout desquelles, arrêté par les fondrières, il lui fallait revenir sur ses pas. De

temps en temps une roue s'enfonçait dans un sable délayé qu'il était impossible de prévoir et d'éviter; la voiture penchait alors d'une manière menaçante, et la marquise effrayée pressait de toute sa force le bras du Corinthien en jetant des cris bientôt suivis de rires qui servaient à cacher la honte. Amaury eût cherché ces accidents s'il eût pu les apercevoir; mais ils devinrent si fréquents et le danger si réel, qu'il fallut renoncer à aller plus loin. La marquise l'exigeait, car elle commençait à s'épouvanter tout de bon, et son conducteur n'osait plus répondre de ne pas verser dans quelque marécage. Le cheval, harassé de marcher depuis deux heures, tantôt dans les genêts épineux, tantôt dans la glaise jusqu'aux genoux, s'arrêta de lui-même et se mit à brouter.

La marquise disait en riant qu'elle avait faim, ne sachant, je crois, trop que dire.

— J'ai dans mon sac un pain de seigle, dit Amaury; que ne puis-je le métamorphoser en pur froment pour vous l'offrir!

— Du pain de seigle! s'écria Joséphine, oh! quel bonheur! c'est tout ce que j'aime, et j'en suis privée depuis si longtemps! Donnez-m'en, cela me rappellera le beau temps de ma vie où je n'étais pas marquise.

Amaury ouvrit son sac et en tira le pain de seigle. Joséphine le cassa, et lui en donnant la moitié : — J'espère que vous allez manger avec moi, lui dit-elle.

— Je ne m'attendais pas à souper jamais avec vous, madame la marquise, répondit Amaury en recevant avec joie ce pain qu'elle venait de toucher.

— Ne m'appelez donc plus marquise, dit-elle avec une charmante mélancolie. Nous voici dans le désert : ne saurais-je oublier mon esclavage seulement pendant une heure? Ah! si vous saviez tout ce que cette bruyère me rappelle! mon enfance, mes premiers jeux, ma chère

liberté perdue, sacrifiée à seize ans, et pour toujours! J'étais une vraie paysanne dans ce temps-là : je courais pieds nus après les papillons, après les oiseaux. J'étais plus simple que les petites gardeuses de troupeaux dont je faisais ma société; car elles savaient filer et tricoter, et moi je ne savais rien; et quand je me mêlais de surveiller les brebis, je m'oubliais si bien que toujours j'en perdais quelqu'une. Croiriez-vous qu'à douze ans je ne savais pas lire?

— Je crois bien que je ne le savais pas à quinze, répondit Amaury.

— Mais combien de choses vous avez apprises en peu de temps, vous! Mon oncle dit que vous êtes plus instruit que son fils. A coup sûr vous l'êtes plus que moi. Je vois bien, d'après les bouts de conversation que nous avons eus ensemble à la danse, que vous avez énormément lu.

— Trop peu pour être instruit, assez pour être malheureux.

— Malheureux, vous aussi? Et pourquoi donc?

— N'étiez-vous pas plus heureuse lorsque vous étiez une petite bergère en sabots?

— Mais vous n'avez pas perdu votre liberté, vous?

— Peut-être que si, mon Dieu! mais quand je la retrouverais, à quoi me servirait-elle?

— Comment! le monde est à vous, l'avenir vous rit, mon cher Corinthien; vous avez du génie, vous serez artiste; vous serez riche peut-être, et à coup sûr célèbre.

— Quand tous ces rêves se réaliseraient, en serais-je plus heureux?

— Ah! je le vois, vous avez des *idées sociales*, comme votre ami Pierre. Mon oncle nous disait hier soir que Pierre avait l'esprit tout rempli de rêves philosophiques. Je ne sais ce que c'est, moi; vous voyez, Amaury, que je n'ai pas tant d'instruction que vous.

— Des idées sociales, moi! des rêves philosophiques! Non vraiment! je ne songe plus à tout cela. Mon cœur me tourmente plus que ma tête.

Il y eut un moment de silence. Ce repas fraternel avait rapproché bien des distances entre eux. En rompant le pain noir de l'ouvrier, la marquise avait communié avec lui, et jamais philtre formé avec les plus savantes préparations n'avait produit un effet plus magique sur deux amants timides. — Je suis sûr que vous avez froid, dit Amaury en sentant frissonner la marquise dont l'épaule effleurait la sienne. — J'ai seulement un peu froid aux pieds, répondit-elle. — Je le crois bien, vous avez des souliers de satin. — Comment savez-vous cela? — Est-ce que vous n'avez pas mis votre pied hors de la voiture pour descendre quand je vous ai ouvert la portière? — Que faites-vous donc? — J'ôte ma veste pour envelopper vos pieds. Je n'ai pas autre chose. — Mais vous allez vous enrhumer. Je ne souffrirai jamais cela. Avec ce brouillard! Non, non, je ne veux pas!

— Ne me refusez pas cette grâce-là, c'est la seule probablement que je vous demanderai dans toute ma vie, madame la marquise.

— Ah! si vous m'appelez encore ainsi, je n'écoute rien.

— Et comment puis-je vous appeler?

Joséphine ne répondit pas. Le Corinthien avait ôté sa veste, et, pour lui envelopper les pieds, il était descendu du siége, et il était venu à la portière. — Si vous vous mettiez au fond, lui dit-il, vous seriez au moins abritée par la capote de la calèche; vous n'auriez pas ce brouillard sur la tête.

— Et vous, dit Joséphine, vous allez rester comme cela, les épaules exposées au froid, et les pieds dans l'herbe mouillée?

— Je vais remonter sur le siége.

— Je ne pourrai plus causer avec vous, vous serez trop loin.

— Eh bien, je m'asseoirai sur ce marchepied.

— Non, asseyez-vous dans la voiture.

— Et si le cheval nous emmène dans les viviers?

— Accrochez les rênes sur le siége, vous les aurez bientôt dans la main en cas de besoin.

— Au fait, il est occupé! dit Amaury en voyant que l'excellente bête broutait sans songer à mal.

— Il broute la fougère comme je mange le pain de seigle, dit Joséphine en riant; certainement, à lui aussi, cette lande rappelle la jeunesse et la liberté.

Amaury s'assit dans la calèche vis-à-vis la marquise. C'était le dernier acte de respect qui lui restait à faire. Mais la nuit était si fraîche, et il s'était dépouillé pour lui couvrir les pieds! Elle le fit asseoir auprès d'elle, pour qu'il eût au moins un peu d'abri contre le brouillard. Quelque chose lui disait bien au fond du cœur, que c'était frapper le dernier coup sur un homme déjà vaincu. Il s'était défendu courageusement pendant deux heures, et certes elle n'avait pas l'idée de le provoquer. Elle comptait que la timidité d'un homme de vingt ans la préserverait jusqu'au bout, et qu'un amour pur et fraternel suffirait à leur mutuelle joie. Mais il y avait de l'effroi dans son âme à cause du monde où elle vivait, et dans l'âme du Corinthien il y avait du remords à cause de la Savinienne. Or l'amour pur a besoin du calme parfait de la conscience, et ni l'un ni l'autre n'était calme. Un frémissement étrange s'était emparé d'elle comme de lui. Ils essayèrent encore de l'attribuer au froid. Ils tâchaient de rire et de causer; ils ne trouvaient plus rien à se dire, et le Corinthien était d'une tristesse qui tournait à l'amertume. Ce silence devenait plus gênant et plus effrayant à mesure qu'il se prolongeait, et Joséphine sentait bien qu'il

fallait fuir ou succomber. — Croyez-vous, lui dit-elle avec effroi, que nous ne pourrions pas reprendre notre route?

— Et où est-elle, notre route? dit le Corinthien avec une rage secrète.

La marquise vit qu'il souffrait : elle fut vaincue.

— Au fait, dit-elle, nous ne ferions que nous égarer encore davantage. Il vaut mieux patienter ici jusqu'au jour. Les nuits sont si courtes dans cette saison!

Elle fit sonner sa montre. Il était minuit. Et elle ajouta pour lui arracher une réponse :

— Il fera jour dans deux heures, n'est-ce pas?

— Le jour viendra bientôt, soyez tranquille, répondit Amaury d'une voix désespérée.

Ce son de voix fit tressaillir Joséphine. Un nouveau silence succéda à ce muet emportement d'Amaury. Le cheval hennissait en signe d'ennui et de détresse. Les grenouilles coassaient dans le marécage.

Tout à coup Amaury vit que Joséphine pleurait. Il se jeta à ses pieds ; et deux autres heures s'écoulèrent dans une ivresse si complète, qu'ils oublièrent tout, et le monde, et les anciennes amours, et l'avenir, et la peur, et le jour qui se levait, et le cheval qui s'était remis en route.

Un cri de terreur échappa à la marquise, lorsqu'elle vit, à la clarté de l'aube, la tête d'un homme s'avancer à la portière. Cette frayeur était bien naturelle, mais elle arracha le Corinthien comme d'un rêve. Et lorsqu'il y pensa depuis, il s'imagina que la marquise aurait eu moitié moins d'effroi et de honte si elle eût été surprise dans les bras d'un gentilhomme.

Quant à lui, il eut aussi un sentiment de confusion devant le témoin de son bonheur. C'était Pierre Huguenin.

— Rassurez-vous, madame la marquise, dit celui-ci en voyant la pâleur effrayante et l'air égaré de Joséphine. Je

suis seul, et vous n'avez rien à craindre. Mais il faut vite retourner au château. On vous a attendue fort avant dans la nuit. Votre cousine a été si inquiète de vous, qu'elle a envoyé à la ville. On vous cherche peut-être aussi d'un autre côté.

— Écoute, Pierre, dit le Corinthien. Voici ce que tu diras. J'ai passé la nuit à la ville, tu ne m'as pas vu; tu as trouvé madame la marquise seule, égarée, emportée par son cheval, vers minuit...

— Ce serait impossible, on vient de me voir au château il n'y a qu'une demi-heure.

— Mais où sommes-nous donc?

— A un quart de lieue tout au plus du château. Que dirai-je?

— Que Wolf s'est enivré hier soir, c'est la vérité; qu'il a failli verser dix fois en dix minutes; qu'il est descendu dans un cabaret à la sortie de la ville...

— C'est bien, dit Pierre; alors le cheval s'est emporté et a couru la lande toute la nuit. Maintenant sauve-toi, Amaury; cache-toi dans les genêts, et ne rentre que vers midi. Tu as couché à la ville.

Le Corinthien se hâta de descendre et de s'enfoncer dans les buissons. La marquise n'eut pas la force de dire une parole. A demi évanouie au fond de la voiture, elle était dans un état nerveux qui rendit très-vraisemblable l'histoire que Pierre se chargea de raconter.

Il prit le cheval par la bride, et l'aida à sortir des marécages, marchant devant lui, et s'assurant avec le pied de la solidité du terrain qu'il lui faisait traverser. Lorsqu'ils arrivèrent au château, la première personne qu'ils virent accourir fut Yseult, qui ne s'était pas couchée, et qui, de sa fenêtre, explorait tous les chemins depuis le jour.

Pierre lui raconta qu'il avait trouvé la marquise seule

dans la voiture, entraînée par le cheval, qui, après avoir couru toute la nuit, revenait au hasard; que dans le premier moment elle avait eu la force de lui dire comment cet accident était arrivé; et il fit à cet égard le conte arrangé avec le Corinthien. Puis il aida mademoiselle de Villepreux à transporter sa cousine dans son appartement, tandis que les domestiques examinaient les harnais du cheval, que Pierre avait eu soin de déranger et de rompre en plusieurs endroits pour faire croire à une révolte sérieuse de sa part. Ce pauvre animal fut le seul calomnié de l'aventure. Personne ne soupçonna la vérité. Wolf, qui n'avait rien vu, et qui ne se rappelait pas seulement comment les choses s'étaient passées, ne put se disculper. On l'eût chassé si la marquise, après avoir eu une attaque de nerfs, n'eût demandé vivement sa grâce. Pierre fut remercié dans les plus beaux termes par le comte de Villepreux. Mais rien ne valait pour lui un mot d'Yseult; et comme il l'attendait toujours, il allait retourner tristement à l'atelier, lorsqu'elle s'approcha de lui, lui tendit la main, et la lui serra, devant tout le monde, avec une franchise d'amitié dont ses traits confirmaient la rayonnante effusion. C'était un autre bonheur que celui du Corinthien; mais il n'était peut-être pas moindre.

CHAPITRE XXVII.

Les bulletins de la guerre d'Espagne arrivaient chaque jour plus pompeux pour l'armée française officielle, et plus alarmants pour l'armée secrètement organisée du Carbonarisme.

La capitulation de Malaga avait suivi de près la victoire du Trocadéro. Riego tenait encore, en attendant que le même roi qui lui avait présenté en tremblant son cigare

allumé, l'envoyât sur un âne au supplice. Ballesteros traitait avec le duc d'Angoulême. Le libéralisme allait être écrasé en Espagne; il était fort découragé en France.

Le comte de Villepreux, que l'opposition avait diverti pendant quelques années, commençait à trouver le jeu trop sérieux, et se repentait secrètement de n'avoir pas borné son rôle politique à la lutte parlementaire. Loin de recevoir la visite d'Achille Lefort avec la bienveillance accoutumée, il le brusquait souvent, et tâchait par ses railleries de le dégoûter de la propagande. Ce n'était pas chose aisée. Malgré les démonstrations sans réplique de Pierre Huguenin, qu'il oubliait tout aussitôt après les avoir écoutées, Achille n'avait qu'une idée en tête : c'était de former une *Vente* à Villepreux. Il avait cinq ou six affiliés, il lui en fallait encore neuf ou dix pour arriver au chiffre voulu; et il ne désespérait pas, malgré l'effet sinistre des nouvelles télégraphiques, de les trouver bientôt. Il était de ces natures aveuglément dévouées et bravement présomptueuses qui, à force de croire à elles-mêmes, arrivent à ne douter de rien. Plus il voyait la peur éclaircir les rangs autour de lui, plus il se flattait de les remplir de nouveaux champions, mieux trempés pour la résistance. Il s'évertuait donc à recruter à droite et à gauche avec plus de zèle que de sagesse, ne s'apercevant pas trop, le bon jeune homme, qu'il faisait moins de bien à sa cause, par ses déclamations échauffées et son empressement brouillon, qu'il n'en eût fait avec de la prudence et un peu d'adresse.

Achille, comptant qu'un affilié à la Vente Suprême n'oserait pas l'entraver, avait donc établi son quartier général au château de Villepreux, usant et abusant du prétexte de vendre des vins et de régler des comptes, souffrant avec héroïsme les contradictions mordantes de son hôte qui commençait à le traiter un peu lestement,

et devant lequel il n'élevait pas la voix aussi haut qu'il le faisait dans le parc, lorsqu'il déblatérait devant Pierre Huguenin contre les *ganaches de la Chambre.*

Malgré l'humeur qu'il lui causait, le comte ménageait pourtant ce *faquin*, qui dans la province avait chaudement servi sa popularité; et quand il craignait de l'avoir blessé, il le ramenait par d'adroites flatteries données sous le masque d'une brusquerie paternelle. Le vieux libéralisme adulait la jeunesse de ce temps-là, en attendant que, monté à son tour sur les bancs de la pairie, il l'envoyât dans les prisons expier le crime d'association secrète, chose sainte et sacrée sous la restauration, illégale et abominable sous Louis-Philippe.

Le soir, lorsque les hôtes ordinaires et extraordinaires du château s'étaient retirés, Achille, au retour de ses excursions politiques, venait rendre compte de toute la besogne qu'il avait faite. Il faisait au comte l'honneur de le regarder comme un supérieur, et le comte était obligé d'accepter ce rôle. Yseult n'était point exclue de ces conversations. Outre que son grand-père avait en elle une entière confiance, l'éclat des divers procès faits au Carbonarisme l'avait initiée à tous les mystères de la conspiration permanente. Encore enfant, elle avait été lancée dans ces rêves de lutte politique; et, comme tous les jeunes cerveaux, le sien s'y était exalté jusqu'à la bravoure virile, sans perdre cette nuance d'idéal romanesque qui caractérise une grande nature féminine. Je ne saurais vous dire si elle était vraiment, comme on le prétendait, la fille de Napoléon; mais il est certain qu'il y avait quelque chose d'héroïque dans la tournure de son esprit, et une extrême originalité dans l'indépendance de son caractère.

Avec ces dispositions, elle devait pencher vers l'avis d'Achille Lefort et s'enhardir dans ses espérances à mesure que le danger croissait. Entre le vieux comte et le

jeune carbonaro, elle était comme le pur miroir de vérité, où chacun d'eux pouvait regarder les taches ou les erreurs de sa conscience repoussées par le cristal impénétrable. Elle écoutait toujours son aïeul avec respect; mais, quand elle le voyait faiblir, elle en cherchait la cause ailleurs que dans un manque de courage, et sa candeur intimidait le vieillard. Quand Achille se laissait emporter par son outrecuidance, elle s'imaginait qu'il avait eu quelque succès extraordinaire dans ses entreprises; et lui, tout honteux de la foi qu'elle avait en lui, rougissait de sentir que cette foi était mal fondée. Le comte eût préféré qu'elle ne fût pas présente à leurs entretiens; mais Achille, sachant bien l'ascendant qu'elle exerçait sur lui, avait soin de les trouver réunis pour s'expliquer, et alors M. de Villepreux n'osait montrer tout son dépit et toute sa répugnance.

Il arriva plusieurs fois qu'on parla de Pierre Huguenin. Achille disait que ce serait une des plus belles conquêtes qu'il pût faire pour sa Vente; qu'on aurait de la peine à vaincre ses objections, mais qu'une fois engagé on trouverait en lui un héros. Yseult disait qu'elle avait de lui la plus haute opinion, et qu'elle le verrait avec joie entrer en rapports fréquents avec son grand-père, et puiser dans de telles relations l'instruction politique dont une aussi belle intelligence avait soif. Yseult s'imaginait encore que son aïeul portait en lui quelque grande révélation de l'idée sociale qui tourmentait l'artisan philosophe.

— Votre Pierre Huguenin est un fou, leur dit un soir le comte poussé à bout; une tête dérangée, et à mettre dans le même bonnet que le cerveau brûlé de M. Lefort. Il est bon sans doute que les gens du peuple lisent Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu. Je n'en ris pas, entends-tu, ma fille? Je suis sûr que cela produira quelque chose de bon. Mais donnons-leur donc le temps de la digestion,

que diable! Ils ont à peine avalé la manne qu'on leur dit de trouver la terre promise! Il a fallu au peuple de Moïse quarante ans pour cela, quarante ans qui veulent peut-être dire dans le langage biblique quarante siècles, sachez-le bien. Laissez-les donc tranquilles; ils ne demandent que cela. Est-ce qu'ils sont assez avancés pour faire de la politique? C'est à nous de chercher ce qui leur convient et de leur faire le meilleur sort possible sans les consulter; car ils ne peuvent encore prononcer sur leur propre cause. Ils y seraient juge et partie!

— Ne sommes-nous pas dans le même cas? dit Yseult.

— Mais notre éducation est faite; nous avons des idées de justice appuyées sur une certaine science qu'ils n'ont pas encore et qu'ils n'auront pas de si tôt. Donnons-leur le temps de monter jusqu'à nous, et ne faisons pas la folie de descendre à eux. Il ne faut point que nous salissions nos mains pour leur complaire; il faut qu'ils lavent les leurs pour nous ressembler.

— Mais il faut une crise politique immense, afin qu'ils aient le temps et l'instinct de se civiliser, s'écria Lefort.

— Aussi, mon cher monsieur, nous opérerons la crise en temps et lieu, mais sans qu'ils nous aident trop sciemment; car, dans ce cas, ils nous feraient la loi le lendemain, et ce serait la barbarie.

— Mais, mon père, dit Yseult, il me semble qu'on pourrait les instruire et les aider à se civiliser, en attendant.

— Très-certainement, s'écria le comte. Il faut, en tout ce qui ne tient pas ouvertement à la politique, leur tendre la main, les encourager, leur procurer du travail et de l'instruction, relever en eux le sentiment de la dignité humaine. Est-ce que je fais autre chose avec eux? Est-ce que je ne les traite pas comme mes égaux? Est-ce que je les oblige à me parler debout? Est-ce que je ne cherche

pas à développer tous les germes d'intelligence que j'aperçois chez eux?

— Certainement, monsieur le comte, dit Achille, votre conduite particulière est généreuse et franchement libérale; mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'une certaine initiation au mouvement politique soit un moyen d'éducation pour les prolétaires intelligents et courageux? Croyez-vous donc que Pierre Huguenin ne comprenne pas aussi bien que moi ce que nous faisons?

— Ce n'est peut-être pas beaucoup dire, répondit le comte en riant, et encore n'en est-il pas là; la preuve, c'est qu'il vous repousse, et se fait prier.

Quelques jours après cet entretien, Yseult, se promenant dans le parc avec Achille, et parlant précisément de Pierre Huguenin, vit celui-ci se diriger du côté de l'atelier.

— J'ai envie de m'adresser à lui, dit-elle, et de voir si je réussirai mieux que vous. Je serais fière de faire cette conversion, et de pouvoir l'annoncer ce soir à mon grand-père.

— Je crains bien que M. le comte ne se soucie plus d'aucune conversion politique, répondit Achille qui était lui-même un peu découragé ce jour-là.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Yseult qui ne cessait de voir dans son aïeul un patriarche de la révolution; je connais mieux que vous ses dispositions. Il a de grands accès de tristesse; mais une bonne parole, un sentiment généreux, le moindre acte de courage et de patriotisme, tenez! l'adhésion de Pierre Huguenin à vos projets, suffirait pour lui rendre ce noble enthousiasme que nous lui connaissons. Voulez-vous appeler Pierre pour que je lui parle? Me le conseillez-vous?

— Pourquoi pas? répondit Achille dont l'amour-propre était un peu intéressé à vaincre les refus superbes de l'artisan. L'éloquence d'une femme peut faire des miracles!

Il courut le chercher. Mais au lieu de l'amener jusqu'auprès de mademoiselle de Villepreux, et de rester en tiers dans la conversation, comme elle y comptait, il s'éloigna, craignant que sa présence ne rendît à Pierre la force de l'argumentation, et comptant sur le trouble et l'embarras que devait lui inspirer un tête-à-tête avec la jeune châtelaine.

En se voyant décidément seule avec Pierre, Yseult fut elle-même saisie d'une timidité qu'elle ne connaissait pas, et demeura quelques instants sans pouvoir entrer en matière. Pierre était si troublé de son côté, qu'il ne s'en aperçut pas, et qu'il attribua au bourdonnement qui se faisait dans ses oreilles le sens interrompu et insaisissable des premières paroles d'Yseult. Enfin ils réussirent tous deux à se calmer et à s'entendre. Yseult lui parla avec cette exaltation de patriotisme qui avait, à cette époque-là, sa phraséologie courante, plus étincelante de mots que riche de faits et d'idées. Néanmoins, la distinction que le goût et la grâce de l'esprit savaient donner aux expressions, la diction élégante et mélodieuse, la voix de femme émue et pénétrée, le sentiment pur et profond que la jeune fille portait dans cet acte de prosélitisme, mirent tant de charme dans sa déclamation, que Pierre, vaincu et transporté, sentit son visage inondé de larmes. Il faut faire aussi la part de l'ingénuité de l'auditeur, et de l'amour qui avait glissé là sa flèche tremblante et délicate. Il n'eut pas de résistance contre un tel assaut, pas de méfiance devant une telle conviction, pas de fierté plébéienne pour repousser une séduction si touchante. Sa raison reçut là une atteinte violente. Avec son peu d'expérience, et à l'âge où le sentiment gouverne l'être tout entier, il était impossible qu'il ne se rendît pas à merci. Yseult, donnant aveuglément dans les théories à double sens de son grand-père, et ne voyant que le beau côté des inten-

tions et des promesses, travaillait à détruire les préventions de Pierre en lui persuadant ce qu'elle croyait elle-même : que le vieillard cachait prudemment l'ardeur de son républicanisme, en attendant le jour où il pourrait en faire l'application.

— Je me suis trompé, se disait Pierre en l'écoutant; j'ai été injuste envers le père et l'instituteur d'une telle fille. L'âme d'un lâche et d'un traître n'aurait pu former cette héroïne, brave comme Jeanne d'Arc, éloquente comme madame de Staël. Oui, j'ai tenté de fermer les yeux à la lumière, et mes répugnances n'étaient que l'aveuglement de l'orgueil. Le peuple a des amis dans les hautes classes; il les méconnaît et les repousse. Nous sommes sourds et grossiers, moi tout le premier, qui ai méconnu cette voix du ciel, et résisté à cette puissance surhumaine.

Ces réflexions arrivaient sur les lèvres de Pierre Huguenin sans qu'il eût conscience de ce qu'il disait, tant son âme était exaltée et inondée de joie et d'amour.

— Vous vous êtes donc méfié de nous? lui disait la jeune patricienne; vous avez méconnu mon père, l'homme le plus sincère et le plus grand! Mais vous méfierez-vous de moi qui vous parle, maître Pierre? Croyez-vous qu'à mon âge on sache tromper? Ne sentez-vous pas qu'il y a au fond de mon cœur une soif inextinguible de justice et d'égalité? Ne savez-vous pas que toutes les lectures qui ont formé votre esprit ont formé le mien aussi? Quelle brute perverse serais-je donc si j'avais pu lire Jean-Jacques et Franklin sans être pénétrée de la vérité! Croyez-vous que je ne me sois pas fait raconter par mon père ces grandes époques de la révolution, où les hommes du Destin ont poursuivi et défendu le principe de la souveraineté populaire au prix de leur vie, de leur réputation et de leur propre cœur, arrachant de leurs entrailles, par

un effort sublime, tout sentiment humain pour sauver l'humanité? Oui, mon grand-père comprend tout cela, et admire tous ces hommes, depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre, depuis Barnave jusqu'à Danton. Et d'ailleurs, croyez-vous que je n'aie tiré du Christianisme aucun enseignement? Nous autres femmes, nous naissons et nous grandissons dans le catholicisme, quelle que soit la philosophie de nos pères. Eh bien! l'Évangile a pour nous de grandes leçons d'égalité fraternelle, que les hommes ne connaissent peut-être pas; et moi j'adore dans le Christ sa naissance obscure, ses apôtres humbles et petits, sa pauvreté et son détachement de tout orgueil humain, tout le poëme populaire et divin de sa vie couronnée par le martyre. Si je m'éloigne de l'Église, c'est que les prêtres, en se faisant les ministres du pouvoir temporel et les serviteurs du despotisme, ont trahi la pensée de leur maître et altéré l'esprit de sa doctrine. Mais moi, je me sens prête à la pratiquer à la lettre. Aucune souffrance, aucune misère, aucun travail ne me rebutera, s'il faut que je partage les douleurs du peuple. Aucun cachot, aucun supplice ne m'effraierait, s'il fallait proclamer ma foi. Tenez, Pierre, je vous jure que je n'ai jamais songé sérieusement à ma richesse et à ma liberté sans avoir des remords, à cause des pauvres qu'on oublie et des prisonniers qu'on torture. J'ai eu quelquefois des erreurs de jugement, j'ai cédé à des habitudes de luxe, j'ai prononcé des formules consacrées dans le monde par la coutume et le préjugé. Mais s'il fallait faire quelque chose de grand, s'il fallait donner ma vie en expiation de ces heures d'apathie et d'ignorance, croyez-moi, je remercierais Dieu de m'affranchir de tous ces liens misérables où mon âme languit et rougit d'elle-même. Je ne vous dis pas toutes ces choses pour me vanter auprès de vous, mais pour que vous sachiez comment mon grand-père m'a élevée, et

quels sentiments il a mis dans mon cœur. Les croyez-vous sincères ?

Pierre était enivré, hors de lui; la fièvre qui brûlait dans les veines d'Yseult avait passé dans les siennes. Tous deux croyaient être transportés seulement par la foi, et n'avoir en ce moment d'autre lien que celui de la vertu. C'était pourtant l'amour qui avait pris cette forme, et qui se chargeait d'allumer en eux la flamme de l'enthousiasme révolutionnaire.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Pierre. Demandez-moi ma vie. C'est trop peu dire, disposez de ma conscience, je croirai en vous comme en Dieu ; je me laisserai conduire avec un bandeau sur les yeux; que vous daigniez seulement me dire quelques mots pour ranimer ma foi et mon espérance.....

— Foi, espérance, charité, répondit Yseult, voilà la devise de l'association à laquelle on vous convie. En est-il une plus belle ?

Pierre promit tout; et lorsque Achille vint les rejoindre, Yseult le lui présenta comme un frère acquis à la sainte cause. L'étonnement et la joie du commis voyageur furent au comble lorsque Pierre confirma sa soumission par une promesse formelle. — Je commence à croire que *mademoiselle de Buonaparte* est une maîtresse femme, s'écria Lefort en se frottant les mains lorsque Yseult se fut retirée. Vive Dieu ! j'en suis bien revenu sur son compte, maître Pierre ! Elle a été admirable dans tous les assauts que nous avons livrés au grand-papa ; c'est une vraie Montagnarde. Elle vaut mieux dans son petit doigt que toute la famille. Le diable m'emporte si, à votre place, je n'en serais pas amoureux.

Le prosaïsme d'Achille, sur ce chapitre, faisait grand mal à Pierre Huguenin. — Ne vous moquez pas de moi, je vous prie, répondit-il, et ne parlez pas légèrement

d'une personne qui est au-dessus de nous deux par son esprit et son caractère.

— Oui-dà ! je ne croyais pas si bien dire, reprit Achille, frappé de l'émotion du jeune artisan. Mais pourquoi pensez-vous que je me moque de vous, ami Pierre? Notre siècle n'est-il pas enfin entré dans la voie de la raison et de la philosophie? Pensez-vous qu'une personne aussi franchement républicaine que mademoiselle de Villepreux ne doive pas considérer absolument comme son égal un homme tel que vous? Je vous réponds, moi, qu'elle vous apprécie parfaitement, et qu'il n'y a pas chez elle l'ombre d'un préjugé, à présent surtout que vous voici des nôtres, et que la Charbonnerie vous mettra en rapport, à tous les moments de la vie, et sur tous les points de la politique.....

— Vous n'êtes qu'un exploiteur ! s'écria Pierre, irrité profondément de la légèreté avec laquelle Achille jouait avec le secret de son âme ; oui, vous exploitez toutes choses, même les plus sacrées. Pour me gagner à votre cause, vous ne rougiriez pas de susciter en moi les pensées les plus folles et les plus absurdes ; mais pensez-vous que je sois assez sot pour m'y laisser prendre?

Achille ne se laissa pas rebuter par la fierté de son ami, et, sans s'inquiéter de sa résistance, il le força d'entendre tout le bien qu'Yseult disait de lui.

Achille ne mentait pas ; seulement il racontait brutalement, et interprétait les choses avec une audace incroyable. Pierre souffrait en l'écoutant, mais il l'écoutait ; et une irrésistible joie, une espérance insensée, venaient malgré lui porter le dernier coup à sa raison. Il passa la nuit et les jours suivants dans une sorte de délire ; et Achille, qui avait pris à tâche de l'endoctriner tous les jours, s'aperçut qu'il ne l'écoutait pas, qu'il ne songeait plus ni à la philosophie ni à la politique, mais que, do-

miné par la passion, il était sous sa main comme un enfant.

CHAPITRE XXVIII.

Achille, ne sachant comment compléter sa Vente, avait bien jeté les yeux sur le Corinthien; mais celui-ci n'éprouvait pour lui que de l'aversion, et Pierre conseilla au propagandiste de songer à tout autre adepte.

Le Corinthien, ne comprenant pas qu'un lien politique pût rapprocher le comte de Villepreux d'Achille Lefort, et n'imaginant pas que ce dernier fît de la Charbonnerie au château, s'était mis en tête qu'il y était retenu par les beaux yeux de la marquise. Il est certain qu'au travers de ses préoccupations révolutionnaires, Achille n'était pas absorbé au point qu'un rayon de cette beauté ne fût venu frapper et agiter un peu sa cervelle. Il faisait pour elle des toilettes presque aussi ridicules que celles d'Isidore, dans un autre genre. Il tirait parti de son épaisse chevelure et de ses favoris noirs *à la Bergami*, pour se faire une tête *à caractère;* et comme il était assez bien fait de sa personne, et pouvait passer en province pour un beau garçon, comme il avait de la facilité à s'exprimer et une sorte d'éloquence de table d'hôte qui pouvait bien faire de l'effet sur une personne aussi peu éclairée que Joséphine, nous ne saurions affirmer que sa peine eût été absolument perdue, s'il fût arrivé au château huit jours plus tôt. Mais Joséphine était dans une disposition d'esprit à n'oser lever les yeux sur personne. Consternée de sa chute, effrayée de tout, elle se tenait presque toujours dans sa chambre depuis l'aventure des brouillards; et Amaury, en proie à mille inquiétudes, passant de la reconnaissance au dépit et de l'espoir à la jalousie, ignorait

s'il lui serait jamais permis de la revoir. Il ne l'apercevait plus que de loin, à travers les arbres. Après le dîner, la famille prenait le café sur une terrasse couverte d'orangers qu'Amaury pouvait voir de l'atelier. A cette heure, il avait toujours quelque travail à faire aux fenêtres, et, monté sur une échelle, il plongeait sur la terrasse, suivait tous les mouvements de la languissante marquise, et remarquait fort bien les attentions empressées dont elle était l'objet de la part d'Achille Lefort. Il aurait eu bien besoin d'ouvrir son cœur à son ami Pierre, et de lui demander conseil; d'autant plus qu'il n'avait rien à lui révéler, puisque le hasard l'avait initié au secret de son amour : mais Pierre semblait éviter ses confidences. En proie lui-même à un rêve dont il craignait d'être forcé de s'éveiller, il s'enfonçait dans la solitude aussitôt que sa journée de travail était finie. Il errait dans le parc aux mêmes endroits où il avait rencontré Yseult, n'osant espérer l'y rencontrer encore, et l'y rencontrant presque toujours, soit avec Achille Lefort, et venant à lui sans détour, soit seule, ayant l'air de ne pas le chercher, et pourtant ne l'évitant pas. Leurs conversations roulaient toujours sur les idées générales. Aucune familiarité extérieure ne s'était établie entre eux; mais l'intimité du cœur grandissait et prenait de la force. Il y avait une estime et une admiration mutuelles qui trouvaient chaque jour de nouveaux aliments et de nouvelles causes.

Dans cet endroit du parc la végétation était fort épaisse, et il n'y avait guère de danger d'être troublé par les malignes interprétations des curieux. C'était un quartier fermé d'une petite barrière, et consacré à la culture des belles fleurs qu'Yseult chérissait. Hôtes, parents et domestiques avaient l'habitude de respecter ce parc réservé, et de n'y entrer jamais, que la barrière fût ouverte ou fermée. Il y avait une volière et un jet d'eau au milieu

d'un boulingrin parsemé de plates-bandes en corbeilles. Autour de cette pièce de gazon une double rangée d'arbres et d'arbustes formait une allée circulaire. Un treillage en bois fermait le tout. Pierre rencontrait ordinairement mademoiselle de Villepreux à peu de distance de cet enclos. Lorsqu'elle était avec Achille, elle les y introduisait tous deux. Lorsqu'elle était seule, elle faisait quelques tours de promenade devant la porte d'entrée avec Pierre; et quand elle jugeait que l'entrevue avait été assez longue, elle entrait dans son parterre, après lui avoir souhaité le bonsoir avec une grâce simple et chaste que Pierre comprenait et respectait jusqu'à l'adoration. Il s'éloignait alors rapidement, et allait attendre sa sortie au bout de l'allée, caché dans un massif. Il était heureux de la voir passer; et quand la nuit était trop sombre pour qu'il distinguât sa forme légère, il était heureux encore d'entendre le frôlement de sa robe dans les herbes. Pour rien au monde Pierre n'eût voulu, dans ce moment, s'approcher d'elle. Il sentait le prix de la confiance qu'elle lui accordait en l'abordant toujours avec bienveillance, et il comprenait ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, beaucoup mieux que certaines gens à qui l'usage du monde ne donne jamais ni tact ni mesure. Ainsi, il faisait, au sujet de ces promenades et de ces rencontres, des observations aussi délicates qu'eût pu les faire l'homme de mœurs les plus exquises. Il remarqua, entre autres choses, que de même que mademoiselle de Villepreux n'entrait jamais seule avec lui dans le parc réservé, elle n'y entrait jamais seule non plus avec Achille. Les jours où il arrivait le dernier à ces tacites rendez-vous (ce qui était bien rare), il la trouvait avec le jeune carbonaro, descendant et remontant l'allée extérieure; et lorsqu'ils avaient fait quelques tours à eux trois, elle disait gaiement : — Allons voir les oiseaux ! On entrait dans le par-

terre ; et si Pierre montrait quelque hésitation, elle insistait pour qu'il y entrât.

Un soir, Pierre, qui conservait malgré lui un peu de soupçon jaloux, se blottit dans sa retraite accoutumée ; c'était un gros érable touffu, qui sortait d'un massif et se penchait sur l'allée. En montant dans cet arbre on était parfaitement caché, et on pouvait tout voir et tout entendre. Il vit arriver Yseult avec Achille ; il les vit passer et repasser au-dessous de lui ; il les entendit parler, comme les autres jours, conspiration, révolution et constitution. Il y eut un moment où Achille s'arrêta sous l'érable en disant : — Il paraît que nous ne verrons pas notre ami Pierre ce soir.

— C'est singulier, répondit Yseult, car nous le voyons presque tous les soirs. Il est avide de vos enseignements.

— Ou plutôt des vôtres, mademoiselle.

— Moi ! que puis-je enseigner ? Il me semble bien plutôt que j'apprends beaucoup en parlant avec cet homme du peuple, qui me paraît vraiment sage et porté aux grandes choses. Ne vous semble-t-il pas ainsi, monsieur Lefort ?

Achille avait deviné le secret d'Yseult. Il favorisait cette inclination mystérieuse en feignant de ne s'apercevoir de rien. Il n'était point porté à ce rôle seulement en vue de son Carbonarisme, mais aussi par affection véritable pour Pierre ; et puis par l'attrait qu'une aventure de ce genre a toujours pour les jeunes esprits ; et puis peut-être enfin pour le plaisir de se venger ainsi, d'une certaine façon, des secrets mépris du vieux comte. Il était là comme une sorte d'entremetteur sentimental dans le roman le plus chaste et le plus sérieux, en même temps que le moins sensé et le moins réalisable. A voir ce roman du large point de vue de la justice naturelle et de la raison philosophique, il n'y avait rien de plus moral et de plus élevé ;

à le voir de la lucarne étroite de l'usage et des convenances sociales, c'était quelque chose d'absurde et de révoltant. Achille voyait les deux faces, admirant l'une et se divertissant de l'autre, avec cette rancune profonde que la race bourgeoise nourrit contre la race patricienne.

Il ne manquait donc aucune occasion de mettre en rapport la châtelaine et l'artisan. C'était lui qui, à l'heure de la sieste quotidienne du grand-père, entraînait la jeune fille, d'arguments en arguments politiques, jusqu'à l'allée du parc réservé. Ce fut donc grâce à lui que Pierre entendit avec quelle sympathie Yseult s'exprimait sur son compte. Il s'étonna de l'ardeur que Lefort mit à renchérir sur ses éloges, et il remarqua qu'il ne fut point question d'aller voir les oiseaux. Quand la nuit fut tout à fait venue, et qu'on eut perdu l'espérance de le voir, on retourna au château ; et Pierre, délivré de sa jalousie, ivre de joie, alla souper chez son père avec le Berrichon, à qui il trouva de l'esprit, et le père Lacrête, qui lui sembla avoir du génie, tant il était porté à la bienveillance ce soir-là. — A la bonne heure, lui dit le père Huguenin, te voilà joyeux et bon enfant ! Sais-tu, Pierre, que tu as souvent de trop grands airs avec ta famille ? Tu fréquentes trop les nobles, mon enfant ; ça gâte le cœur et l'esprit.

Il n'y avait alors d'étranger au château que Lefort. M. Lerebours était occcupé au pressoir à voir fermenter la vendange nouvelle. Raoul passait sa vie dans les châteaux voisins, où il s'amusait davantage, et où il n'était pas obligé de se tenir à quatre pour s'empêcher de *souffleter* ce *philosophe crotté*, ce *philanthrope de carrefour*, ce *législateur d'estaminet*, en un mot ce *cuistre de M. Lefort*.

Il y a dans la vie de château des heures d'impunité qui passent toute vraisemblance. Les deux jeunes dames traversaient une de ces phases où tout semble favoriser l'ou-

bli du monde et l'essor de l'imagination. Un soir Joséphine pleurait, le coude appuyé sur le bord de sa fenêtre. Elle désirait revoir le Corinthien, mais elle ne l'osait pas; elle n'était pas sûre que tout le monde n'eût pas deviné son secret, et se demandait lequel il fallait choisir, ou du mépris de tout le monde, ou de celui de l'homme qu'elle abandonnait après s'être abandonnée à lui. Tout à coup elle entendit un bruit sourd derrière une petite porte pratiquée dans la boiserie de son alcôve, et qui avait peut-être protégé les amours de quelque châtelaine du temps de la Ligue avec quelque heureux page en l'absence de l'époux guerroyant. Cette porte ouvrait un passage qui, dans l'épaisseur des murs, faisait plusieurs détours dans le château et finissait à une impasse. On avait muré cette issue mystérieuse, désormais regardée comme inutile. Mais une trappe située dans les boiseries de la chapelle avait conduit l'ardent Corinthien, de découverte en découverte et de décombres en décombres, jusqu'à cette impasse. A force de calculer et de s'orienter, il avait deviné qu'une certaine porte secrète, située dans l'appartement de la marquise, et dont mademoislle Julie, sa femme de chambre, parlait quelquefois à l'office comme d'un repaire à revenants, devait aboutir précisément à l'endroit où il s'était arrêté. Il avait pris une lampe, une pince et un marteau, et s'était plongé dans le labyrinthe. Depuis trois jours il travaillait à percer le mur. Le bruit de son marteau était amorti par l'épaisseur de la maçonnerie. C'était une entreprise pénible et palpitante, comme celle d'un prisonnier qui travaille à son évasion. Quand le mur fut percé, le bruit se fit entendre, et la marquise, qui n'était guère moins superstitieuse que sa femme de chambre, fut prise d'une telle frayeur qu'elle s'enfuit jusqu'au bas de l'escalier pour appeler du secours; mais je ne sais quel instinct de prudence l'empêcha de céder à cette peur

et de la raconter au salon, où l'on se réunissait de dix heures à minuit, après la sieste du comte.

Pendant ce temps, Amaury avait ouvert la brèche et s'était glissé jusqu'à la porte secrète. Il l'avait trouvée fermée en dedans; mais l'ayant secouée et s'étant assuré que ce bruit n'attirait personne, il l'avait ouverte avec un crochet. Maintenant, certain de sa victoire, il avait refermé la porte à double tour et emporté la clef.

De retour à l'atelier, il s'empressa de réparer le panneau dont il avait seul découvert l'usage mystérieux. Il le replaça lui-même, afin que personne n'y mît la main et ne fût associé à son secret; mais il l'arrangea de manière à pouvoir l'enlever sans peine et sans bruit chaque fois qu'il le voudrait; et cette entreprise terminée, triomphant dans sa pensée des terreurs de la marquise, et défiant Achille Lefort de le supplanter ou tout au moins de le tromper, il alla rejoindre Pierre au moment où celui-ci recevait de son père, pour la centième fois, le conseil de se méfier des bontés de la noblesse.

Dès lors, le Corinthien goûta un bonheur terrible, et qui décida du reste de sa vie. Protégé par l'impunité que lui assurait la conquête du passage secret, il connut l'amour dans toute sa puissance sauvage et dans tous ses raffinements voluptueux. C'était la première fois que Joséphine était aimée, et ce fut la seule fois qu'elle aima. Certes, leur passion n'eut point l'idéal et la chasteté vraiment angélique de celle qu'éprouvaient Yseult et Pierre Huguenin. Tandis que ceux-ci dominaient l'attrait et jusqu'à l'idée de la volupté par l'enthousiasme de l'esprit et l'austérité de la foi, le Corinthien et la marquise, subjugués par l'énergie du désir et par la fougue des sens, s'enivraient de leur mutuelle jeunesse et de leur égale beauté. Mais du moins c'était un amour sincère, et pur d'une certaine façon; car ils croyaient l'un à l'autre, et

ils croyaient en eux-mêmes. Ils se juraient une fidélité dont le sentiment était en eux, et il y avait des moments d'exaltation où la marquise se rêvait un sublime courage pour proclamer Amaury son amant et son époux à la face du monde le jour où le marquis des Frenays, succombant aux infirmités prématurées qui le menaçaient, la laisserait libre de former un nouveau lien. Amaury ne regardait point l'avenir sous cette face; il lui importait peu que le marquis des Frenays prît son parti de vivre ou de mourir, et que Joséphine pût se réconcilier avec la société et avec l'Église. Il ne se souvenait pas qu'elle fût riche; il avait un profond mépris pour une richesse qu'il n'aurait pas acquise par son talent. Il ne voyait en elle que la femme jeune, belle et passionnée; il l'adorait ainsi, et la suppliait de l'aimer toujours, lui jurant de se rendre bientôt digne du bonheur qu'elle lui avait donné et de la confiance qu'elle avait eue en son étoile. L'idée de la gloire se trouvait liée dans son âme à celle de son amour. Il y avait en lui un orgueil plein d'audace et de reconnaissance.

A coup sûr, ce sentiment n'avait en soi rien de coupable ni d'insensé. Mais il eut bientôt le sort de toutes les ivresses où l'homme se plonge sans un idéal de vertu ou de religion. Nous avons bien tous le droit d'être heureux, d'aspirer aux œuvres du génie et au suffrage des hommes. Il nous est permis d'être fiers de l'objet de notre amour, et de compter sur les victoires de notre volonté intelligente. Mais ce n'est pas là toute la vie de l'homme; et si l'amour de soi n'est pas étroitement lié à l'amour des semblables, cette ambition, qui eût pu triompher de tout à l'état de dévouement, souffre, s'aigrit, et menace de succomber à chaque pas lorsqu'elle reste à l'état d'égoïsme. L'amour, qui étend cet égoïsme à deux êtres fondus en un seul, ne suffit point pour le légitimer. Il est beau et

divin comme moyen, comme secours et comme égide ; il est petit et malheureux comme but et comme unique fin.

Le Corinthien n'était point égoïste, dans l'acception mesquine et laide qu'on donne à ce vice. Comme ami, il était tendre et dévoué; comme compagnon, il s'était toujours montré serviable et généreux; comme amant, il n'était ni ingrat ni superbe; il restait respectueux et repentant dans son cœur à l'égard de la Savinienne. Mais son âme était plus impétueuse que forte, son souffle plus avide que puissant. Il portait dans son sein toutes les dangereuses curiosités, tous les insatiables désirs de la jeunesse. Ce fut donc un malheur pour lui de rencontrer l'amour de Joséphine au milieu du développement de son être, et à cette heure de la vie où nous recevons des circonstances une impulsion décisive sans la force nécessaire pour l'apprécier, la diriger ou la combattre. Peut-être le vertueux et solide Pierre Huguenin n'eût-il pas été mieux trempé pour une pareille épreuve. Peut-être n'eût-il pas aimé d'une manière plus exquise, si, au lieu de rencontrer une âme apostolique comme celle d'Yseult, il eût été livré aux mêmes séductions que son ami. Quoi qu'il en soit, le Corinthien se corrompit rapidement dans son bonheur, et la pauvre Joséphine, tout en y portant l'abandon et l'ingénuité de sa douce nature, fut pour lui la pomme fatale qui, du jardin céleste de l'adolescence, devait l'envoyer en exil sur le désert aride de la vie positive.

Achille avait quitté momentanément le château. Il avait trouvé une Vente plus facile à organiser du côté du Poitou, et il s'était rendu à l'appel de quelque confrère aussi acharné que lui au maintien de la Charbonnerie prête à périr. Il devait revenir néanmoins compléter et consacrer celle de Villepreux, à laquelle il ne renonçait pas le moins du monde, et qu'il voulait baptiser, pour plaire à mademoiselle de Villepreux, *la Jean-Jacques-Rousseau.*

Son départ remplit de douleur et d'effroi le cœur de Pierre Huguenin. Il s'imagina qu'il n'aurait plus d'occasion et de motif pour revoir Yseult dans le parc. Mais tout à coup la Providence, ou plutôt la pudique complicité de l'amour, suggéra d'heureux prétextes à de nouvelles entrevues.

Un orage avait renversé la volière du parc réservé. Yseult parut tenir extraordinairement à ses oiseaux, et demanda à Pierre Huguenin de leur construire une nouvelle demeure. Il fit sur-le-champ le dessin d'un joli petit temple en bois et en fil d'archal, qui devait enfermer le bassin et le jet d'eau, avec ses grandes marges de gazon, de roseaux et de mousses pour les oiseaux aquatiques. Des arbustes d'une assez belle taille devaient tenir tout entiers dans cette cage spacieuse; des plantes grimpantes devaient l'envelopper d'un réseau extérieur de verdure; enfin un grand parasol de zinc devait préserver de la pluie et du soleil trop ardent les oiseaux délicats des régions étrangères.

L'impatience qu'Yseult témoignait de voir élever ce monument ornithologique engagea le père Huguenin à consentir à ce que son fils et le Berrichon s'y consacrassent pendant quelques jours. Une quinzaine devait suffire à ce travail. Mais il dura bien davantage.

D'abord le Berrichon n'y entendait rien du tout. Il eut beau affirmer que Pierre était plus difficile que de coutume, et déclarer qu'il y avait de l'injustice à lui faire recommencer minutieusement des pièces qu'il avait établies avec tout le soin possible, Pierre, lui prouvant avec douceur, mais avec persévérance, que cet ouvrage était trop délicat pour lui, l'employa seulement à lui préparer les pièces dans l'atelier, et à courir de tous les côtés pour lui faire cent commissions par jour. Il l'envoya trois fois à la ville voisine pour lui chercher du fil de fer. Le premier

était trop fin, le second trop gros, le troisième n'était ni assez fin ni assez gros. Du moins, c'était ainsi que le Berrichon, dans son naïf mécontentement, racontait la chose au Corinthien, au grand divertissement de celui-ci. C'est que, lorsque la Clef-des-cœurs assistait Pierre tout le jour, mademoiselle de Villepreux ne venait examiner l'ouvrage qu'une ou deux fois; et quand Pierre était seul, elle y venait trois ou quatre fois, et restait plus longtemps. Elle n'était pas seule dans les commencements. La marquise ou son père l'accompagnait, et presque toujours le jardinier était dans le parterre. Mais peu à peu elle s'habitua à venir seule, et à rester, même après le coucher du soleil et le départ du jardinier. Pierre voyait bien qu'elle commençait à s'affranchir, sans y prendre garde, de ce joug des convenances auquel jusque-là elle s'était aveuglément soumise. Il lui en avait su gré alors; car il avait compris qu'elle ne le traitait pas comme une chose, mais comme un homme, et que cette chaste réserve témoignait, non de la méfiance, mais une sorte de respect pour sa position : c'était comme une longue et délicate réparation qu'elle lui avait donnée du mot mémorable de la tourelle. Mais lorsqu'elle oublia ce parti pris, et ne craignit plus de rester seule avec lui dans le parc réservé, il lui en sut encore plus de gré; car c'était la marque d'une sainte confiance et d'une tranquillité d'âme presque fraternelle. Pierre, loin de souffrir de ces relations calmes et pures, les bénissait et les chérissait, n'en rêvant pas d'autres, et n'aspirant pas au bonheur dangereux qui enfiévrait le Corinthien. Il aimait trop pour désirer. Yseult lui apparaissait comme un être céleste qu'il aurait craint de profaner en effleurant seulement les plis de sa robe. Il tremblait bien de tout son corps en la voyant venir du fond de l'allée, et sa main pouvait à peine alors soutenir le poids du maillet ou du ciseau. Lorsqu'il l'entendait nom-

mer, une rougeur brûlante montait à son visage; et si parfois les songes de la nuit lui apportaient son fantôme à travers un délire involontaire, une sorte de honte douloureuse penchait son front le lendemain, et tenait ses yeux baissés devant elle. Mais lorsqu'elle lui adressait la parole, elle remuait toute son âme, et la faisait remonter à ces hautes régions de l'enthousiasme, où il n'y a plus ni trouble ni terreurs, parce qu'il y a le sentiment d'un hymen intellectuel légitime autant qu'indissoluble.

Personne ne songeait à incriminer ces relations, ou plutôt personne ne les avait remarquées. On savait que le comte avait élevé sa fille dans des idées et des habitudes d'une certaine égalité avec tout le monde. D'ailleurs les allures d'indépendance qu'il lui avait données, cette éducation philosophique que les uns appelaient *à l'anglaise* et les autres *à l'Émile*, et qui avait fait d'elle une personne si naturelle et si calme, écartaient toute supposition fâcheuse. Les serviteurs, aussi bien que les voisins, avaient un respect ou une indifférence d'instinct pour cette humeur grave et solitaire qu'ils ne comprenaient pas, et qu'ils attribuaient à une langueur organique. Sa pâleur faisait dire d'elle, depuis qu'elle était au monde : « Cet enfant ne vivra pas. » Et pourtant elle n'avait jamais été malade; mais comme elle n'avait point eu la gaieté impétueuse de l'enfance, on ne supposait pas que ses passions dussent jamais prendre l'essor, et qu'ayant oublié d'être petite fille elle pût s'aviser d'être femme. Telle était l'opinion de ceux qui l'avaient vue naître et se développer. Quant à ceux qui, ne la connaissant point, ne voyaient en elle que la prétendue fille de l'Empereur, ils auraient volontiers bâti sur son compte de plus beaux romans, selon eux, qu'une intrigue avec un garçon menuisier.

Il arriva qu'à la fête du village Pierre entendit quelques paroles indiscrètement curieuses à ce sujet, et ne put se

défendre de les relever. Le lendemain, tandis qu'il travaillait à la volière, Yseult vint, comme de coutume, jouer avec son chevreuil apprivoisé qui vivait dans le parc réservé, et donner la becquée à ses jeunes oiseaux qu'elle élevait dans des cages provisoires. Puis elle prit son livre, et fit quelques tours le long de ses plates-bandes; et enfin elle revint auprès de Pierre, à qui elle avait souhaité seulement le bonjour, et se décida à entamer la conversation. Pierre voyait bien qu'il y avait quelque chose d'insolite dans sa manière d'être : car elle avait l'habitude de l'aborder plus ouvertement, de lui demander des nouvelles de son père et de lui raconter les nouvelles des journaux, tandis qu'il l'aidait à détacher le chevreuil ou à refermer les cages.

— Maître Pierre, lui dit-elle en souriant avec finesse, j'ai aujourd'hui une fantaisie : c'est de savoir ce qu'on dit de moi dans le pays. — Comment pourrais-je vous l'apprendre, mademoiselle? répondit Pierre, surpris et intimidé de cette demande. — Oh! vous le pouvez très-bien, reprit-elle avec enjouement, car vous le savez; et il paraît même que vous avez la bonté d'être mon champion quelquefois. Julie a raconté à ma cousine que vous aviez réduit au silence, hier, sous la ramée, deux jeunes gens qui parlaient de moi assez singulièrement. Mais son récit était si bien tourné que madame des Frenays n'y a presque rien compris. Ne pourriez-vous pas me dire tout simplement ce que l'on disait de moi, et à quel propos vous vous êtes déclaré mon défenseur? — Je dois peut-être vous demander pardon de l'avoir fait, répondit Pierre avec embarras; car il est des personnes tellement au-dessus des atteintes de la sottise, que c'est presque les outrager que de les défendre. — C'est égal, reprit mamoiselle de Villepreux, je sais que vous avez plaidé ma cause avec zèle, et j'en suis reconnaissante; mais je veux

savoir de quoi j'étais accusée. Vraiment, ne refusez pas de contenter ma curiosité.

Pierre était de plus en plus troublé, et ne savait comment raconter l'affaire. Yseult insistait avec une gaieté de sang-froid qui lui était propre, et, pour mieux écouter, venait de s'asseoir posément sur une chaise rustique avec un certain air moitié sœur, moitié reine, qu'elle seule au monde savait conserver dans les moindres actes de sa vie. Forcé dans ses derniers retranchements, et sentant bien qu'il lui devait rendre compte de sa conduite dans une circonstance où il avait publiquement parlé d'elle, il s'arma de résolution; et, tâchant d'être gai, quoiqu'il tremblât et souffrît mille tortures, il lui raconta ainsi l'anecdote de la veille : — J'étais assis sous la ramée avec le Corinthien et quelques autres de mes amis, lorsque plusieurs jeunes gens, clercs de notaire ou fils de fermiers des environs, sont venus boire de la bière à côté de nous. Ils nous ont adressé la parole les premiers, et, après beaucoup de questions oiseuses, ils nous ont demandé si les jeunes dames du château dansaient dans les fêtes de village, et si l'on pouvait les inviter. Vous veniez de passer près de la ramée avec M. le comte et madame la marquise des Frenays. Le Corinthien a pris sur lui de répondre que vous ne dansiez ni l'une ni l'autre. Je ne sais s'il a bien fait, et s'il n'eût pas été mieux de dire qu'il n'en savait rien. C'est du moins là ce que j'aurais répondu à sa place. Un de ces messieurs a dit alors que madame des Frenays dansait tous les dimanches dans la garenne avec les paysans, qu'il en était bien sûr, et même qu'on lui avait dit qu'elle dansait à ravir. Le Corinthien n'aimait pas la figure de ce monsieur; il est certain qu'il avait le ton assez impertinent, et que, chaque fois qu'il mettait son coude sur la table, il dérangeait notre nappe et faisait tomber quelque chose. Le Berrichon avait ramassé son couteau trois fois,

et il perdait patience encore plus que le Corinthien. Et comme ce monsieur, qui est, je crois, un maquignon, insistait toujours sur le même point, et disait qu'Amaury lui avait mal répondu, le Berrichon s'est mêlé de la conversation, et a prétendu que, si la marquise dansait avec les gens du village, ce n'était pas une raison pour danser avec des étrangers... Mais vraiment je ne vois pas, mademoiselle, en quoi cette histoire peut vous intéresser.

— Elle m'intéresse beaucoup, au contraire, et je vous supplie de continuer, dit Yseult. Et, comme Pierre hésitait, elle ajouta pour l'aider : — Ces beaux messieurs ont dit alors que, si nous ne dansions pas avec les étrangers, c'est que nous étions des bégueules impertinentes... Allons, dites tout ; vous voyez bien que cela m'amuse et ne peut me fâcher.

— Eh bien, soit ! Ils ont dit cela, puisque vous voulez absolument le savoir.

— Et ils ont dit encore autre chose ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ah ! vous me trompez, maître Pierre ! Ils ont dit de moi en particulier que j'avais tort de faire la princesse, car on savait bien mon histoire.

— Cela est vrai, dit Pierre en rougissant.

— Mais je voudrais la savoir, moi, mon histoire ! Voilà ce qui m'intéresse, et ce que jamais cette sotte de Julie n'a voulu dire à ma cousine !

Pierre était au supplice. L'histoire l'intéressait bien plus qu'Yseult. Que n'eût-il pas donné pour savoir la vérité ! L'occasion se présentait enfin de la connaître d'après les réponses de mademoiselle de Villepreux, ou de la deviner d'après sa contenance ; mais il lui semblait qu'en articulant le fait il laisserait voir l'agitation de son cœur, et que son secret viendrait sur ses lèvres ou dans ses yeux. Enfin il prit son parti avec un courage désespéré.

— Eh bien, puisque vous exigez que je le répète, dit-il, ils ont prétendu que vous aviez voulu vous marier avec un jeune savant qui était précepteur de monsieur votre frère, que ce jeune homme avait été chassé honteusement, et que vous aviez failli en mourir de chagrin...

— Et que, sans cette catastrophe, reprit Yseult, qui écoutait avec un sang-froid terrible, j'aurais conservé ce teint de lis et de roses qu'on voit briller sur les joues de ma cousine ?

— Ils ont dit quelque chose comme cela.

— Et qu'avez-vous répondu à ce dernier chef d'accusation ?

— J'aurais pu leur répondre que je vous avais vue à l'âge de cinq ou six ans, et que vous étiez pâle comme aujourd'hui; mais je n'ai pas songé à nier l'effet, occupé que j'étais de nier la cause.

— Est-ce que vous vous souvenez vraiment de m'avoir vue enfant, maître Pierre ?

— La première fois que vous vîntes ici, vous aviez les cheveux courts comme un petit garçon, mais aussi noirs que vous les avez aujourd'hui; vous portiez toujours une robe blanche et une ceinture noire, à cause du deuil de votre père : vous voyez que j'ai une bonne mémoire.

— Et moi, je me souviens que vous m'avez apporté deux ramiers dans une cage, et que vous aviez fait cette cage vous-même. Je vous donnai un livre d'images, un abrégé d'histoire naturelle.

— Que j'ai encore !

— Oh ! vraiment ? Mais voilà une digression qui ne me fera pas perdre de vue ce que je voulais savoir. Qu'avez-vous répondu à ces messieurs ?

— Qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient, et qu'il y avait peu d'invention dans leurs romans.

— Et alors ils se sont fâchés ?

— Un peu. Mais quand ils ont vu que nous n'avions aucune peur, il ont quitté la table en disant que le tort était de leur côté, parce que, quand on s'assied auprès des manants, on doit s'attendre à quelque éclaboussure. Si je n'avais retenu de force le Berrichon, je crois qu'il aurait fallu se battre. J'eusse été au désespoir que pareille chose arrivât par suite d'une conversation où vous aviez été nommée.

Yseult sourit d'un air de remerciement, et garda le silence pendant quelques instants. Tout ce que Pierre souffrit dans l'attente de ses réflexions est impossible à exprimer. Enfin elle prit la parole, et lui dit d'un air sérieux :

— Voyons, maître Pierre, pourquoi étiez-vous indigné de l'accusation portée contre moi? Le fait d'avoir voulu me marier avec un petit précepteur vous paraîtrait-il si honteux et si criminel qu'il fallût, pour le nier, s'exposer à faire un mensonge?

Pierre pâlit et ne répondit point. Il n'écoutait nullement la question pleine de clarté qui lui était adressée; il ne songeait qu'à cette passion dont on semblait lui faire l'aveu, et qui le précipitait du ciel en terre.

— Allons, reprit mademoiselle de Villepreux avec ce ton bref et un peu absolu qui rappelait, disait-on, celui de l'Empereur, il faut me répondre, maître Pierre. Je tiens à ma réputation, voyez-vous, et je désire l'établir clairement dans l'esprit des personnes que j'estime. Pourquoi avez-vous nié que j'eusse aimé un professeur de latin? Dites!

— Je ne l'ai pas nié. J'ai dit simplement que toute espèce de supposition sur certaines personnes était impertinente et déplacée de la part de certaines gens.

— Cela est bien aristocratique, monsieur Pierre; je ne vais pas si loin que vous : je suis, vous le savez, pour la liberté de la presse, pour le libre vote, pour la liberté de

conscience, pour toutes les libertés publiques. Il y aurait donc inconséquence à demander une exception en ma faveur.

— J'ai eu tort sans doute de le prendre sur ce ton; mais ce serait à recommencer que je ne serais pas plus sage. Votre nom me faisait mal dans la bouche de ces bavards grossiers.

— Eh bien, je vous absous; mais c'est à la condition que vous allez me dire ce que je vous demandais tout à l'heure. En quoi blâmez-vous...

— Mon Dieu, je ne blâme rien! s'écria Pierre, à qui ce jeu faisait saigner le cœur. Si vous avez le projet de vous marier avec un savant, je trouve cela tout aussi orgueilleux que de vouloir épouser un général, un duc ou un banquier.

— Ainsi vous ne seriez pas mon défenseur en pareille circonstance? Vous m'accuseriez, au contraire?

— Vous accuser, moi? jamais! Vous avez bien assez de grandes choses dans l'âme pour qu'on vous pardonnât, s'il le fallait, quelque petit travers d'esprit.

— Eh bien, j'aime votre réponse, et j'aime votre jugement sur mon Odyssée avec le professeur. Cela me paraît vu de plus haut que ne pourrait le faire aucune des personnes que je connais. Il est étrange, maître Pierre, que, n'ayant jamais vu ce qu'on appelle le monde, vous le compreniez mieux que les gens qui le composent. En vous appuyant sur la logique pure et sur la sagesse absolue, vous avez démasqué une grande erreur à laquelle se laissent prendre la plupart des hommes et des femmes de ce temps-ci.

— Puis-je vous demander laquelle? car il paraît que j'ai fait de la prose sans le savoir.

— Eh bien, voici. Les romans sont à la mode. Les femmes du monde en lisent, et puis elles les mettent en action

le plus qu'elles peuvent, et rien de tout cela n'est romanesque. Il n'y a pas une seule véritable affection sur mille aventures qu'on attribue à l'amour le plus exalté. Ainsi on voit des enlèvements, des duels, des mariages contrariés par les parents et contractés au grand scandale de l'opinion; on voit même des suicides, et dans tout cela il n'y a pas plus de passion que je n'en ai eu pour le professeur de mon frère. La vanité prend toutes les formes; on se perd, on se marie ou l'on se tue pour faire parler de soi. Croyez-moi, les vraies passions sont celles qu'on renferme; les vrais romans sont ceux que le public ignore; les vraies douleurs sont celles que l'on porte en silence et dont on ne veut être ni plaint ni consolé.

— Il n'y a donc rien de vrai dans l'histoire du précepteur? dit Pierre avec une naïve anxiété qui fit sourire mademoiselle de Villepreux.

— Si elle s'était passée comme on la raconte, reprit-elle, je vous réponds qu'on ne la raconterait pas. Car si j'avais eu de l'inclination pour ce jeune homme, il serait arrivé de deux choses l'une : ou il eût été digne de moi, et mon grand-père n'eût pas contrarié mon choix; ou je me serais trompée, et mon grand-père m'eût fait ouvrir les yeux. Dans ce dernier cas, j'aurais eu, je crois, la force de ne montrer ni fausse honte ni désespoir ridicule, et l'on n'aurait pas eu le plaisir de voir pâlir mon teint. Mais, comme il y a toujours quelque chose de réel au fond de toutes les inventions humaines, il faut que je vous dise ce qu'il y a de vrai dans ce roman. Mon frère avait effectivement un professeur de latin et de grec, qui n'était pas très-fort, à ce qu'on assure, sur son grec et sur son latin, mais qui l'était bien assez, puisque mon frère était résolu à n'apprendre ni l'un ni l'autre. J'avais quatorze ans tout au plus, et de temps en temps, par pitié pour ce pauvre professeur qui perdait son temps chez nous, je prenais la

leçon à la place de Raoul; au bout d'un an, j'en savais un peu plus que mon maître, ce qui n'était pas beaucoup dire.

Un beau jour, je remarquai que, tout en mangeant de fort bon appétit, il faisait de gros soupirs toutes les fois que je lui offrais de quelque plat. Je lui demandai s'il était souffrant; il me répondit qu'il souffrait horriblement, et je me mis à le questionner sur sa santé, sans me douter qu'il venait de me faire une déclaration. Je trouvai le lendemain dans mon rudiment un singulier billet, tout rayé de points d'exclamation; et je le portai à mon grand-père, qui en rit beaucoup, et me recommanda de ne pas laisser deviner que je l'eusse reçu. Il eut un assez long entretien avec le professeur, et le lendemain celui-ci avait disparu. Je ne sais quelle femme du monde ou quelle femme de chambre inventa un scandale domestique, le renvoi brutal et humiliant du professeur et mon désespoir. Le fait est que mon grand-père avait confié à ce jeune homme une petite mission politique en Espagne, dont il s'acquitta aussi bien qu'un autre, et qu'à son retour il fut reçu dans la maison avec autant de bienveillance que s'il ne se fût jamais rien passé qui eût dû l'en faire bannir. Il ne fut jamais question du billet entre nous, et il n'en écrivit plus. Il semble même l'avoir complétement oublié; car je l'ai entendu bien souvent se moquer sans pitié des gens assez présomptueux pour se risquer auprès des femmes. C'est du reste un brave garçon, que j'estime beaucoup, quoique ses travers me fassent quelquefois sourire, et je crois que c'est là aussi votre sentiment à son égard.

— Est-ce que je le connais? dit Pierre stupéfait.

Yseult passa d'un air malin ses doigts sur ses joues, comme pour y dessiner la forme des gros favoris noirs d'Achille Lefort. Elle ne le désigna pas autrement, et posa ensuite son doigt sur ses lèvres avec un sourire plein de

finesse et d'enjouement. Cet instant d'abandon et de gaieté la montra à Pierre sous un aspect de beauté qu'il ne lui connaissait pas, et la confiance délicate qu'elle lui témoignait le pénétra jusqu'au cœur.

CHAPITRE XXIX.

Nous sommes arrivés, dans le cours de notre histoire, à ce moment décisif où s'affaissèrent les sociétés secrètes de la bourgeoisie sous la restauration. Si le lecteur a fait attention à la silhouette que nous avons tracée du comte de Villepreux, il doit soupçonner auquel des quatre partis du Carbonarisme ce vieux politique se rattachait; et il peut en même temps s'expliquer par là comment un personnage si fin, si sceptique, si léger et si pusillanime, avait osé quitter le sentier vulgaire de la politique officielle pour se lancer dans les conspirations.

Certes, le comte avait trop le sentiment de la tradition historique de la France, soit ancien régime, soit révolution, pour songer à un prince étranger, et, puisqu'il faut nommer ce prétendant par son nom, à un prince d'Orange. M. de Villepreux laissait cette idole à d'autres conspirateurs. Il y a des hommes d'état d'aujourd'hui, ministres, pairs ou députés, qui, fixés alors par l'exil en Belgique, avaient imaginé de réunir la Belgique à la France en donnant le sceptre constitutionnel à un prince belge; ils crurent ainsi un moment renverser la restauration avec l'appui du Nord. L'histoire nous fera peut-être un jour connaître les savants mémoires à consulter qu'ils adressaient à l'empereur de Russie en faveur de leur candidat. Ce candidat hollandais n'avait pas le suffrage du comte, malgré les efforts infinis que fit pour le séduire certain professeur éclectique qui, allant pendant ses vacances picorer en

Allemagne, crut aussi, lui, avoir trouvé en Hollande le monarque futur de la France.

Le comte aurait été plus volontiers partisan de Napoléon II que du prince d'Orange. Préfet sous l'empire, une restauration impériale aurait pu lui convenir. Mais il avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que l'empire sans l'empereur, sans le grand homme, était une chimère.

Enfin, bien qu'il aimât les utopies, et qu'il fût, en théorie, partisan des idées les plus rationnelles, des principes les plus philosophiques et les plus radicaux, il était trop peu enthousiaste pour vouloir, avec La Fayette, monter sur un échafaud, ou conquérir une république dont il ne voyait pas ensuite clairement la destinée. Cette fraction de la Charbonnerie était ménagée, caressée par lui; mais, au fond, il ne la regardait que comme un instrument utile, un appeau à prendre les courages, un allié propre à échauffer l'ardeur des étourdis, et à tirer les marrons du feu. Achille Lefort croyait sincèrement le comte de Villepreux *Lafayétiste;* mais le comte de Villepreux savait fort bien, au fond de son âme, qu'il était *Orléaniste.*

Il était comme M. de Talleyrand, son ami et son protecteur. Comme M. de Talleyrand, il cherchait non pas un homme, mais un *fait,* c'est-à-dire un homme qui fût un *fait.* Cher lecteur, c'est la fameuse devise du *parce que Bourbon*, que vous avez vu arborer depuis, et qui vous a peut-être étonné alors et paru nouvelle. Sachez que les politiques à nez fin étaient depuis longtemps sur cette trace. Le comte de Villepreux avait été naturellement mis sur la voie par suite des relations de sa famille avec l'un des partis actifs de la révolution, relations que je vous ai fait connaître. Il avait compris, à demi-mot, que l'homme de M. de Talleyrand ne devait pas agir lui-même, mais *faire le mort.* Seulement, croyant les conjonctures plus favorables qu'elles n'étaient et l'issue plus prochaine, il

s'était hasardé, pour son propre compte, encouragé d'ailleurs par l'exemple de ceux qui, de bonne foi, et avec plus de désintéressement qu'il n'en avait lui-même[1], dirigeaient cette intrigue. C'est ainsi qu'il se trouvait embarqué dans ce qu'il appelait maintenant, lorsqu'il se parlait tout bas à lui-même, *cette maudite galère*.

« Le parti d'Orléans, dit un historien du Carbonarisme, « est celui qui fit le plus de mal à l'association, surtout « dans les derniers temps. Au commencement il n'est pas « impossible que Louis-Philippe eût conçu quelques espé- « rances au sujet de ces vastes préparatifs d'insurrection ; « mais il dut être bientôt évident pour ce prince que ses « cousins avaient encore à leur disposition trop de res- « sources pour être si facilement forcés, et que le Carbo- « narisme ne pouvait avoir d'autre effet que de les in- « quiéter et de les porter à la réaction. Il laissait donc « conspirer pour lui, mais bien décidé à demeurer dans « l'ombre, et ne jugeant pas que le temps de paraître fût « venu. Les habiles politiques ne sont pas ceux qui cher- « chent à faire des circonstances, mais ceux qui cherchent « à se faire pour les circonstances. Enfin la guerre d'Es- « pagne vint porter le dernier coup aux associations. La « révolution, comprimée momentanément en Espagne « par l'acte le plus vigoureux et le plus politique que les « Bourbons eussent encore accompli, s'affaissa en France « en même temps. Vaincue les armes à la main là où elle « avait réussi à se constituer, elle ne pouvait plus garder « l'espérance de vaincre là où elle ne possédait que la res- « source des assemblées secrètes et des complots. L'effet « moral d'une victoire acheva ce que la discorde avait « commencé, et ce que ni procès criminels ni échafauds « n'auraient jamais produit. »

1. Nous voulons parler surtout de Manuel, qui passe pour avoir dirigé dans la Charbonnerie le parti orléaniste.

Le 3 novembre de cette même année 1823, c'est-à-dire environ deux mois après l'aventure du Corinthien et de la marquise, on célébra la fête du comte de Villepreux. Plusieurs personnes des environs furent invitées à dîner. Beaucoup d'autres vinrent rendre hommage au patriarche du libéralisme de Loir-et-Cher. Le comte n'était pas très-flatté de ces ovations domestiques. Ses résolutions se ressentaient de la situation politique, à tel point que le matin de sa fête, son petit-fils Raoul étant venu l'embrasser, il eut avec lui un assez long entretien, à la suite duquel, après l'avoir paternellement tancé sur plusieurs points, il lui donna à entendre qu'il ne prétendait pas entraver son ardeur militaire, et que, si la guerre se prolongeait en Espagne, il lui permettrait de demander du service dans l'armée française. Raoul fut si enchanté de cette demi-promesse, qu'il monta à cheval et courut l'annoncer à ses jeunes amis des châteaux voisins, qui se trouvaient réunis dans un rendez-vous de chasse à deux lieues de Villepreux. Il y eut grande joie et grande exclamation de leur part. Ils burent à la santé du vieux comte, déclarant qu'ils lui pardonnaient le passé, et qu'ils iraient le remercier d'avoir comblé les vœux de Raoul, bien que leurs familles ne se vissent plus. Vers le soir Raoul se disposait à retourner au dîner de son grand-père, lorsqu'il passa par la tête de ces jeunes fous de s'inviter à ce dîner, les uns avec l'élan que leur communiquait le vin de Champagne, les autres avec la pensée malicieuse de compromettre par cette démarche le vieux comte auprès de ses convives libéraux. Raoul s'imagina que c'était un excellent moyen d'entraîner plus vite son aïeul, et la jeune phalange ultra-royaliste arriva au château au moment où l'on servait le dîner.

Ce fut un singulier coup de théâtre que l'apparition de ces enfants de nobles familles au banquet libéral du comte de Villepreux. On se toisa d'une étrange façon. Certains

convives indignés voulaient se retirer à jeun; certains autres, qui avaient des relations de clientelle avec les parents des jeunes gentilshommes, n'osaient pas trop leur battre froid, et se trouvaient fort mal à l'aise. Le comte dominait la situation avec une aisance diplomatique devant laquelle l'impertinence irréfléchie de nos ultras imberbes était forcée de baisser pavillon. Mais la situation se compliqua bien autrement lorsqu'au premier service on vit arriver Achille Lefort à la tête d'une phalange macédonienne de petits républicains très-farouches qu'il avait recrutés dans son voyage, et qu'il menait là pour les mettre en rapport avec ses autres adeptes, voulant leur conférer à tous le baptême carbonique à l'ombre de la fête du vieux comte. Il les présenta à ce dernier avec son aplomb ordinaire, lui faisant entendre, au moyen des expressions à double sens du Carbonarisme, que c'étaient là des *cousins*, et qu'il n'y avait pas à reculer. Le comte prit encore son parti avec grâce; et pendant que la première faim tenait les haines politiques assoupies au fond des estomacs, il se mit, sans en avoir l'air, à chercher un moyen de se débarrasser et des preux de Raoul et des conspirateurs d'Achille. Quand il l'eut trouvé il se sentit tranquille; mais comme son projet ne pouvait être mis à exécution qu'après le dîner, et que jusque-là des discussions assez vives pouvaient s'engager à table et le forcer à prendre parti d'un côté ou de l'autre, il imagina de faire jouer des fanfares sous les fenêtres de la salle à manger à l'apparition de chaque service. Un mot à l'oreille de son vieux roué de valet de chambre suffit pour que, cinq minutes après, un effroyable vacarme de cors de chasse, auxquels tous les chiens du château et du village répondirent par des hurlements plaintifs, coupât la parole aux plus exaltés. D'abord la société fut un peu mortifiée de cette cruelle sérénade, et Achille Lefort, qui était en veine

d'éloquence, déclara à ses voisins que cela était odieux et insupportable. Mais Raoul, qui détestait cordialement son ex-précepteur depuis qu'il prenait de grands airs avec lui, fut ravi de voir qu'il ne pouvait plus placer un mot, et encouragea les sonneurs de cor en leur faisant porter du vin. Le cor ayant usé son effet, car les poumons du libéralisme finissaient par s'y habituer et par lutter contre la fanfare, il se trouva que le cheval de Raoul s'était détaché et se battait dans l'écurie avec les chevaux de ses jeunes amis. Tous se levèrent et coururent séparer les combattants, ce qui fut assez long et assez difficile; Wolf, averti par le valet de chambre, avait merveilleusement secondé les intentions de son maître. Quand ils rentrèrent on était au dessert: c'était le moment le plus dangereux. Mais le vin circulait abondamment, et le provincial, qui aime à boire, oubliait ses ressentiments, et laissait Achille et ses Romains occuper l'arène de la discussion. Heureusement le comte avait un auxiliaire puissant dans la personne de Joséphine Clicot. L'amante du Corinthien avait fait ce jour-là une toilette ravissante, et elle était d'une beauté à faire tourner la tête à tous les partis. Le comte la mit en relief en la priant de chanter quelque chanson du pays, suivant le vieil usage campagnard et à la manière des pastourelles de la lande. Joséphine, élevée aux champs, ayant une jolie voix et des instincts particuliers de mimique, chantait ces ballades naïves d'une manière très-piquante et avec beaucoup de gentillesse. Elle se fit bien prier, mais enfin elle céda. Dès ce moment on ne s'occupa plus que de la séduisante marquise. Les jeunes royalistes, que l'on avait eu soin de placer autour d'elle, se disputèrent ses réponses, ses regards, ses sourires, et jusqu'aux fruits et aux bonbons que sa main avait touchés. Quand on passa au salon, il s'y trouva un violon; Raoul savait jouer des contredanses. Le comte pria sa fille de se

mettre au piano, et en un instant le bal fut organisé. On avait été chercher, pour faire nombre (car il y avait peu de dames), la fille de l'adjoint et celles des fermiers qui avaient d'assez belles toilettes pour des dames de village. Pendant ce temps, Achille, indigné de la frivolité du vieux comte, s'était éclipsé avec *ses hommes*, et avait envoyé chercher Pierre Huguenin.

Dans la matinée, Pierre avait reçu, par un exprès, un billet du commis voyageur dans lequel, en lui annonçant son arrivée, il le priait d'avertir et de rassembler les membres de sa future Vente, et lui marquait le rendez-vous pour le soir même, pendant les amusements de la fête, dans l'atelier du château. Pierre avait fait ses dispositions avec un certain découragement. Plus il voyait approcher le moment de se lier par des engagements sérieux à une œuvre qui lui avait d'abord paru vaine et frivole, plus il sentait revenir ses répugnances. Il était même en proie à une sorte de remords, que ne pouvaient plus étouffer les naïves illusions dont l'entretenait mademoiselle de Villepreux. Enfin l'heure était venue, et Pierre se promettait de refuser son adhésion si la formule du serment et l'exposition du programme impliquaient une trahison quelconque de ses principes et de ses sentiments.

Mais il était écrit qu'il échapperait à ce danger. Au moment où Achille, accompagné de ses prosélytes, marchait dans l'ombre de la nuit vers l'atelier qui devait lui servir de temple, le comte de Villepreux se présenta, et, feignant d'ignorer ses projets, lui dit qu'un mandat d'amener était lancé contre lui, que les gendarmes le cherchaient, et qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se dérober aux poursuites. Ses plans avaient été éventés; le préfet avait écrit au procureur du roi; on était résolu à sévir contre tous les actes de sa propagande. Heureuse-

ment un employé de la préfecture, à qui le comte avait rendu des services, avait eu la générosité de l'avertir, afin que, s'il avait lui-même quelque chance d'être compromis, il eût à se mettre à couvert. Il aurait certainement à subir une visite domiciliaire dans la nuit. Enfin l'intérêt de la cause exigeait qu'on se dispersât, et qu'Achille quittât le pays à l'instant même. Un bon cheval et un domestique fidèle étaient tout prêts, l'un à le porter, l'autre à le guider à travers les landes jusqu'à la sortie du département. Toute cette histoire fut si admirablement racontée, et le vieux comte joua si bien sa comédie, que les républicains épouvantés se dispersèrent à l'instant comme une poignée de feuilles sèches balayées par le vent. Achille, qui ne demandait que des émotions, eut celle de se croire enfin persécuté; et cette fuite nocturne, ces dangers qui n'existaient pas, ce mystère qu'il eût voulu confier à tout le monde, l'occupèrent et lui donnèrent une joie d'enfant. Il courut vers l'atelier pour avertir Pierre de sa fuite et lui faire ses adieux.

Pierre l'attendait, et il n'était pas seul. Yseult, qui était dans la confidence, et que son père avait autorisée à seconder l'établissement de *la Jean-Jacques Rousseau* (tout en travaillant sous jeu à le faire avorter), s'était échappée furtivement du salon pour aider l'artisan dans ses préparatifs. Elle lui avait ouvert son cabinet de la tourelle, afin qu'il pût y prendre des tables, des chaises et des flambeaux; et elle lui désignait l'arrangement du matériel de la cérémonie, lorsque Achille vint donner, au volet de l'atelier, le signal convenu. Il leur confia rapidement sa position tragique, leur jura qu'il n'abandonnait pas la partie, qu'il saurait, à lui seul, ressusciter le Carbonarisme dans toute la France sous une autre forme, et qu'on le reverrait bientôt à Villepreux, en dépit des tyrans et des sous-préfets. Puis il embrassa Pierre, et

l'exhorta si chaudement à rester fidèle au libéralisme, que Pierre fut édifié de sa persévérance et du peu d'effroi qu'il montrait. Le fait est qu'Achille ne connaissait pas la peur, l'amour-propre et la générosité le dirigeant toujours vers les postes avancés des folles entreprises. Yseult lui donna une poignée de main, et le reconduisit avec Pierre, par un petit sentier couvert, jusqu'à la grille du parc, où l'attendaient son guide et les chevaux. Puis ils revinrent pour ranger l'atelier et faire disparaître toute trace du naufrage de *la Jean-Jacques Rousseau*.

En remontant les meubles dans le cabinet de la tourelle, Pierre ne put se défendre d'une émotion qu'Yseult aperçut et partagea.

— Cette pièce vous rappelle, ainsi qu'à moi, lui dit-elle avec candeur, un souvenir pénible; je voudrais l'effacer. Ne vous souvenez-vous pas d'une certaine gravure que vous aviez acceptée et que vous avez méprisée ensuite? Elle est toujours là; et tant qu'elle y sera je croirai que nous ne sommes pas bien réconciliés.

—Donnez-la moi bien vite, répondit Pierre. Il y a longtemps que je me reproche de ne pas oser la réclamer!

— Tenez, la voici, dit Yseult; et en même temps voici un jouet d'enfant que vous deviez être forcé d'accepter ce soir d'une autre main que la mienne, et que vous allez recevoir de moi comme un souvenir d'amitié et un gage d'union politique.

— Qu'est-ce donc que cela? dit Pierre en examinant un superbe poignard admirablement ciselé qu'elle lui présentait; à quoi cela pourrait-il me servir? Ce n'est pas un instrument de menuiserie, que je sache.

— C'est une arme de guerre civile, répondit-elle; et c'est le gage que l'on confère au récipiendaire carbonaro.

— J'avais bien ouï dire qu'on jurait sur ce symbole sinistre. Je n'y croyais pas.

— Le royalisme a fait bien des phrases emphatiques là-dessus; mais le Carbonarisme a bien prouvé que le poignard n'était dans ses mains qu'un signe de ralliement inoffensif. Son introduction dans nos mystères est respectable, en ce qu'elle nous vient du Carbonarisme italien, qui compte de plus sérieuses batailles et de plus nombreux martyrs que le nôtre. C'est le symbole de notre fraternité avec ces victimes, dont chacun de nous devrait faire chaque jour la commémoration religieuse dans son cœur, comme les catholiques font celle de leurs saints dans les prières; et puisque nous ne pouvons les pleurer qu'en secret, il est peut-être bon d'avoir toujours devant les yeux cet emblème, qui nous rappelle leur mort violente et leur sublime fanatisme.

— Savez-vous, dit Pierre en retournant le poignard dans sa main et en l'examinant avec une sorte de tristesse, qu'il y a chez nous autres une superstition à propos de ces choses-là? Le don d'un instrument à lame tranchante *coupe l'amitié*, suivant les uns, et porte malheur, suivant les autres, à celui qui l'a reçu ou à celui l'a donné.

— Je ne crois pas à cela, quoique ce soit une idée poétique.

— Ni moi non plus, et pourtant... Mais qu'est-ce que ce chiffre gravé à jour sur la lame?

— C'est le vôtre à présent. Autrefois ce fut celui d'un de mes ancêtres auquel ce poignard appartint. Il se nommait Pierre de Villepreux; n'est-ce pas ainsi que vous vous nommez aussi quand vous réunissez votre nom de baptême à votre nom de compagnon?

— Il est vrai, dit Pierre en souriant; avec cette différence que vos ancêtres donnèrent leur nom au village, et que le village me l'a cédé.

— Vos ancêtres étaient serfs, et les miens soldats;

c'est-à-dire que vous sortez des opprimés, et moi des oppresseurs. J'envie beaucoup votre noblesse, maître Pierre.

— Ce poignard est trop beau pour moi, dit-il en le replaçant sur la table; on me demanderait par moquerie où je l'ai volé; et puis vraiment, je suis peuple, je porte le joug de la superstition. Je ne peux me défendre d'une idée sombre devant cette arme tranchante. Décidément, je n'en veux pas. Donnez-moi quelque autre chose.

— Choisissez, dit Yseult en lui ouvrant toutes ses armoires.

— Mon choix sera bientôt fait, dit Pierre. Il y a, dans un volume de votre Bossuet, une petite croix de papier découpé, avec des ornements grecs du Bas-Empire qui sont d'un goût charmant.

— Eh! mon Dieu, êtes-vous donc sorcier? Comment savez-vous cela? Je ne le sais pas moi-même. Il y a deux ans que je n'ai ouvert mon Bossuet.

Pierre prit le volume, l'ouvrit, et lui montra la petite croix, dont il avait eu bien envie autrefois, et qu'il avait respectée.

— Comment savez-vous que c'est moi qui l'ai faite? dit-elle.

— Votre chiffre est découpé à jour en lettres gothiques dans un des ornements.

— C'est la vérité. Eh bien, prenez-la donc. Mais qu'en ferez-vous?

— Je la cacherai, et je la regarderai en secret.

— Voilà tout?

— C'est bien assez.

— Vous attachez à cela quelque idée philosophique; vous préférez cet emblème de miséricorde à l'emblème de vengeance que je vous avais destiné.

— C'est possible; mais je préfère surtout ce morceau

de papier découpé par vous sous l'influence d'une idée calme et religieuse, à ce riche poignard qui a servi peut-être d'instrument à la haine.

— Maintenant, me direz-vous, maître Pierre, comment vous connaissez si bien mon cabinet et mes livres, et jusqu'aux petites marques qui s'y trouvent? A moins que vous n'ayez le don de seconde vue, tout me porte à croire que vous avez lu ici.

— J'ai lu tout ce qui est ici, répondit Pierre; et il fit sa confession, sans omettre les soins recherchés qu'il avait pris pour ne rien gâter dans le cabinet et pour ne pas ternir même les marges des livres. Ces scrupules firent sourire Yseult. Elle lui fit plusieurs questions sur l'effet que ces lectures avaient produit en lui, lui demanda dans quel ordre il les avait faites, et quelles impressions il en avait reçues. En écoutant ses réponses, elle s'expliqua beaucoup de choses qu'elle n'avait pas comprises en lui auparavant, et fut frappée de la droiture de jugement avec laquelle, sans autre lumière que celle d'une conscience rigide et d'un cœur plein de charité, il réfutait l'erreur et confondait l'orgueil des savants de ce monde, n'admirant chez les poëtes et les philosophes que ce qui est vraiment grand et éternellement beau, ne croyant de l'histoire que ce qui est d'accord avec la logique divine et la dignité humaine, s'élevant enfin, par sa grandeur innée, au-dessus de toutes les grandeurs décernées par le jugement des hommes. Elle fut entièrement subjuguée, attendrie, saisie de respect, remplie de foi, et en même temps d'une sorte de honte, comme il arrive lorsqu'on découvre qu'on a protégé ingénument un être supérieur à toute protection. Assise sur le bord d'une table, les yeux baissés, l'âme pénétrée de ce sentiment que les chrétiens ont défini *componction*, elle garda le silence longtemps après qu'il eut parlé.

— Je vous ai fatiguée, ennuyée peut-être, lui dit Pierre intimidé par cette apparence de froideur ; vous m'avez laissé parler, et je me suis oublié... Je dois vous sembler plus présomptueux dans mes idées que ce bon M. Lefort...

— Pierre, répondit Yseult, je me demande depuis un quart d'heure si je suis digne de votre amitié.

— Vous raillez-vous de moi ? s'écria Pierre avec simplicité ; non, ce n'est pas là l'idée qui vous absorbe, c'est impossible.

Yseult se leva. Elle était plus pâle qu'elle ne l'avait jamais été, ses yeux brillaient d'un feu mystique. La lueur de la lampe à chapiteau vert qui éclairait la tourelle répandait sur son visage un ton vague et flottant qui lui donnait l'apparence d'un spectre. Elle semblait agir et parler dans la fièvre, et pourtant son attitude était calme et sa voix ferme. Pierre se souvint de la sibylle qu'il avait vue en rêve, et il eut une sorte de frayeur.

— L'idée qui m'absorbe? lui dit-elle en le regardant avec une fixité qui annonçait une volonté inébranlable ; si je vous la disais aujourd'hui, vous n'y croiriez pas. Mais je vous la dirai quelque jour, et vous y croirez. En attendant, priez Dieu pour moi ; car il y a dans ma destinée quelque chose de grand, et je ne suis qu'une pauvre fille pour l'accomplir.

Elle se hâta de ranger son cabinet avec beaucoup d'exactitude, quoiqu'elle eût l'air d'être ravie par la pensée dans un autre monde. Puis elle sortit, et traversa l'atelier sans dire un mot à Pierre, qui la suivait en lui portant son bougeoir. Quand elle fut au seuil de la porte qui donnait dans le parc, elle lui répéta encore : « Priez pour moi ; » et, reprenant sa bougie, elle l'éteignit, et disparut devant lui comme un fantôme qui se dissipe. Qu'avait-elle voulu dire? Pierre n'osait chercher le sens de ses paroles. Oui, se disait-il, la voilà comme dans mon

rêve, parlant par énigmes, et me montrant dans l'avenir quelque chose que je ne comprends pas. Il se sentit pris de vertige, et pressa son front dans ses mains, comme s'il eût craint qu'il ne vînt à éclater.

Ne pouvant résister à l'agitation qui était en lui, entraîné comme par l'aimant, il se glissa dans l'ombre sur les traces de mademoiselle de Villepreux, afin de la voir plus longtemps flotter devant lui comme une pâle vision, ou du moins de respirer l'air qu'elle venait de traverser. Il arriva ainsi jusqu'au gazon découvert qui s'étendait devant la façade du château; et, s'arrêtant dans les derniers massifs, il la vit rentrer dans le salon. Le temps étant magnifique et la danse fort animée, on avait ouvert les croisées, et, de sa place, Pierre pouvait voir passer la walse et voltiger la marquise, entourée d'adorateurs, parmi lesquels se trouvaient des jeunes gens de bonne maison dont les façons galantes étaient mêlées de cette légère dose d'impertinence qui plaît aux femmelettes. Joséphine était enivrée de son succès; il y avait longtemps qu'elle n'avait eu l'occasion d'être belle et qu'elle ne s'était vue admirée ainsi. Elle était comme un phalène qui tourne et folâtre autour de la lumière. Yseult, pour reposer les personnes qui avaient joué tour à tour du violon, se remit au piano. Pierre se plaça de façon à la voir. Ses yeux nageaient dans une sorte de fluide, où d'autres images que celles de la réalité semblaient se dessiner devant elle. Elle jouait avec beaucoup de nerf et d'action; mais ses mains couraient sur le clavier sans qu'elle en eût conscience.

Raoul sortit pour prendre l'air avec un de ses amis. Pierre l'entendit qui disait : — Regarde donc ma sœur; ne dirait-on pas d'un automate?

— Est-ce qu'elle ne rit jamais plus que cela? reprit son interlocuteur.

— Guère plus. C'est une fille d'esprit, mais une tête de fer.

— Sais-tu qu'elle me fait peur avec ses yeux fixes? Elle a l'air d'une figure de marbre qui se mettrait à jouer des sarabandes.

— Je trouve, moi, qu'elle a l'air de la déesse de la Raison, répondit Raoul d'un ton railleur, et qu'elle joue des contredanses sur le mouvement de la Marseillaise.

Ces jeunes gens passèrent, et presque aussitôt Pierre vit quelqu'un qui errait en silence autour du gazon, et dont la marche entrecoupée trahissait l'agitation intérieure. Lorsque cet homme se trouva près de lui, il reconnut le Corinthien, et, sortant doucement de sa retraite, il le saisit par le bras. — Que fais-tu ici? lui dit-il, car il comprenait bien sa peine secrète; ne sais-tu pas que ce n'est pas là ta place, et que, si tu veux regarder, il ne faut pas qu'on te voie? Allons, viens : tu souffres, et tu ne peux ici rien changer à ton sort!

— Eh bien! dit le Corinthien, laisse-moi m'abreuver de ma souffrance. Laisse-moi me dessécher le cœur à force de colère et de mépris.

— De quel droit mépriserais-tu ce que tu as adoré? Joséphine était-elle moins coquette, moins légère, moins facile à entraîner, le jour où tu as commencé à l'aimer?

— Elle ne m'appartenait pas alors! Mais à présent qu'elle est à moi, il faut qu'elle soit à moi seul, ou qu'elle ne soit plus rien pour moi. Mon Dieu! avec quelle impatience j'attends le moment de le lui dire!... Mais ce bal ne finira pas! Elle va danser toute la nuit et avec tous ces hommes. Quel horrible abandon de soi-même! La danse est ce que je connais de plus impudique au monde chez ces gens-là. Mais vois donc, Pierre! regarde-la. Ses bras sont nus, ses épaules sont nues, son sein est presque nu! Sa jupe est si courte qu'elle laisse voir à demi ses jambes,

et si transparente qu'on distingue toutes ses formes. Une femme du peuple rougirait de se montrer ainsi en public; elle craindrait d'être confondue avec les prostituées! Et maintenant la voilà qui passe toute haletante des bras d'un homme aux bras d'un autre homme qui la presse, qui la soulève, qui respire son haleine, qui froisse encore sa ceinture déjà flétrie, et qui boit la volupté dans ses regards. Non! je ne puis pas voir cela plus longtemps. Allons-nous-en, Pierre, ou bien entrons dans ce bal, brisons ces lustres, renversons tous ces meubles, mettons en fuite tous ces damerets, et leurs femmes verront comme ils savent les défendre des *outrages de la populace!*

Pierre vit que l'exaspération de son ami ne pouvait plus être contenue; il l'entraîna loin du château, et réussit à le ramener chez lui. Là ils trouvèrent une lettre timbrée de Blois dont la vue fit tressaillir le Corinthien. Elle était adressée à Pierre, qui lui en fit part aussitôt.

« Mon cher Pays (écrivait le Dignitaire), je vous an-
« nonce que la société du Devoir de liberté quitte cette ré-
« sidence, et que Blois cesse de faire partie de nos villes
« de Devoir. Les persécutions que nous avons eu à souf-
« frir de la part des autres sociétés nous ont causé de tels
« dégoûts, que nous préférons l'abandon de nos droits à
« une guerre interminable. Cette résolution ayant été prise
« d'un commun accord, nous sommes à la veille de nous
« disperser. » Ici le Dignitaire entrait dans les détails relatifs à la société, et racontait les divers motifs de cette résolution. Puis il faisait un retour sur ses affaires particulières, et annonçait à son ex-collègue que la Savinienne, forcée de renoncer à tenir son auberge, qui n'était achalandée que par les Gavots dont elle était Mère, avait pris le parti de quitter son commerce et de vendre sa maison.
« J'aurais pensé, mon cher Pays, disait-il, que je serais
« consulté sur cette affaire. Comme ami de feu Savinien,

« et comme dévoué aux intérêts de sa veuve plus qu'aux « miens propres, je me flattais d'être son conseil et son « guide dans une telle occasion. Eh bien, elle a agi au- « trement. Elle a fait mettre son établissement en vente « sous mon nom, déclarant devant la loi que ce n'était « point la propriété de ses enfants, mais la mienne, parce « que j'en avais fourni les fonds et qu'ils ne m'étaient « point remboursés. Et quand je lui en ai fait des re- « proches, elle m'a répondu que c'était son devoir d'agir « ainsi, et qu'elle ne voulait pas me tromper plus long- « temps, son intention étant de ne point se remarier. Vil- « lepreux, elle m'a dit que vous connaissiez ses raisons, « et qu'elle vous avait confié tout ce qui s'était passé entre « moi et son mari à l'article de la mort. Je ne vous de- « mande rien, mon cher Pays, j'en sais bien assez. Quand « on a le malheur de n'être pas aimé, on doit savoir souf- « frir, et ne pas descendre à la plainte. Si je vous écris, « c'est pour un autre motif. Je vois bien que la Mère a « l'intention de quitter Blois, et je pense qu'elle cherche « à s'établir de votre côté. Mais je crois qu'elle est sans « ressource, quoiqu'elle m'assure avoir quelques écono- « mies. Elle se fait un point d'honneur de ne pas rester « endettée avec un homme qu'elle refuse de prendre pour « mari. Mais c'est une fierté mal entendue, et qu'elle n'a « pas le droit de me témoigner. Je n'ai rien fait pour être « méprisé ainsi, et traité comme un créancier. Je saurai « me résigner à cet affront; apparemment j'ai commis « quelque faute dont il plaît à Dieu de me punir en m'en- « voyant beaucoup de chagrin. Mais je ne me soumettrai « pas à voir cette femme, que son mari m'avait confiée, « tomber dans la misère avec ses enfants. Je sais, pays « Villepreux, que vous n'êtes pas riche, sans quoi je ne « me mettrais pas en peine. Je sais aussi qu'une personne « sur laquelle on compte sans doute n'a rien que son tra-

« vail et son talent, et que ce n'est pas assez pour soutenir « une famille. Je viens donc vous prier instamment de « vous enquérir de la position de la Mère, et de lui rendre « tous les services dont elle aura besoin. Vous pouvez « disposer de tout ce que j'ai, pourvu qu'elle ne le sache « pas; car l'idée de la faire souffrir et de l'humilier par « mon attachement me fait souffrir et m'humilie moi-« même Adieu, mon cher Pays. Vous ne devez pas trou-« ver mauvais que je vous parle succinctement de toutes « ces choses, et vous devez comprendre que cela ne m'est « pas facile. Avec le temps, je serai plus raisonnable, s'il « plaît à Dieu.

« Il me reste à vous embrasser.

« Votre ami et pays sincère,

« Romanet le Bon-Sontien D.·. G.·. T.·. de Blois. »

La simplicité de cette rédaction, jointe à l'idée que Pierre se faisait, avec raison, de la profonde douleur du Bon-Soutien, l'impressionna tellement, qu'il sentit couler ses larmes.

— Amaury, Amaury! s'écria-t-il, que nous sommes petits, nous autres, avec nos lectures et nos phrases, devant une telle force d'âme et une générosité si peu emphatique! *Avec le temps, je serai plus raisonnable, s'il plaît à Dieu!* Il croit manquer de courage à l'heure où il en montre un sublime! Hommes de peu de foi que nous sommes, nous ne saurions pas souffrir avec cet héroïsme. Nous nous répandrions en plaintes, en murmures; nous aurions de la colère, de la haine et des idées de vengeance...

— Tais-toi, Pierre, je te comprends de reste, s'écria le Corinthien en relevant sa tête qu'il avait tenue cachée

dans ses mains pendant la lecture de la lettre. C'est pour moi que tu dis tout cela ; car toi, tu es aussi vertueux que Romanet, et tu serais aussi calme que lui dans le malheur. Mais si c'est pour me rattacher à la marquise que tu vantes le pardon des injures, tu n'y réussis nullement ; les nouvelles que contient cette lettre bouleversent tous mes projets et renouvellent toutes mes idées. Que s'est-il donc passé dans l'esprit de la Savinienne? Que signifie aujourd'hui sa conduite? Que veut-elle faire? Sur quoi compte-t-elle? Je veux savoir tout cela. Tu dois avoir reçu une lettre d'elle, et tu ne me l'as pas montrée. Je veux la voir !

— Tu ne la verras pas, répondit Pierre. Non, non ! l'amant de la marquise des Frenays ne lira pas les nobles plaintes de la Savinienne. Qu'il te suffise de savoir l'effet de ton silence et du mien ; car je ne lui ai point écrit non plus : je ne pouvais plus la tromper, et je ne voulais pas l'éclairer. Il me semblait toujours que tout n'était pas perdu, et je différais de jour en jour, espérant que tu reviendrais à elle.

— Enfin quel effet a produit ton silence? Parle !

— Elle a deviné la vérité; et, se disant qu'elle n'était plus aimée, qu'elle ne l'avait peut-être jamais été, se voyant délaissée, abandonnée à la misère, elle a voulu, du moins, mettre sa conscience en paix, et ne rien accepter davantage du Dignitaire. Je te citerai un seul passage de sa lettre :

« J'ai bien souffert assez longtemps avec Savinien d'avoir un désir dans le cœur. Je ne veux pas souffrir d'un regret toute ma vie avec Romanet; ce serait tout aussi coupable. Je ne suis pas sans remords pour le passé : je n'en veux plus dans l'avenir. J'aime mieux toute autre espèce de malheur que celui-là. »

— Pauvre sainte femme ! dit le Corinthien d'une voix

sombre, et en se levant. Achève; que voulait-elle faire après avoir rompu avec le Bon-Soutien?

— Reprendre son ancien état de lingère, et, si tu n'étais pas ici, venir y tenter un établissement. Elle s'est imaginé, d'une part, qu'elle trouverait de l'ouvrage dans ce pays; et, de l'autre, que tu ne pouvais pas être resté près de moi, puisque tu l'oubliais sans que personne songeât à l'en avertir.

— Son idée est bonne, répondit le Corinthien d'un air préoccupé; il n'y a point de lingère ici : elle aura la pratique du château... Elle repassera les fichus transparents de la marquise, ajouta-t-il avec une amertume sanglante. Pierre, donne-moi une plume et du papier. Vite!

— Que veux-tu faire?

— Tu me le demandes? Écrire à la Savinienne, lui dire que nous l'attendons, et que l'un de nous ira la chercher à moitié chemin, tandis que l'autre retiendra et préparera son logement dans le village. Est-ce que ce n'est pas là mon devoir?

— Sans aucun doute, Amaury; mais le dépit est un mauvais garant du devoir. J'aimerais mieux que tu écrivisses cette lettre demain, à tête reposée.

— Je veux l'écrire tout de suite.

— Parce que tu sens que demain tu n'en auras plus la force.

— Je l'aurai; j'écrirai encore demain, et encore après-demain, si tu veux; j'ai plus de force que tu ne crois.

— Amaury, si tu écris, la Savinienne viendra. Elle croira en toi, et, moi, je ne sais si j'aurai le courage d'en douter assez pour la désabuser. Si elle vient, et qu'elle te trouve aux pieds de la marquise, comment faudra-t-il considérer ta conduite?

— Comme celle d'un lâche ou d'un fou.

— Prends garde d'être fou. N'écris pas encore..

Le Corinthien écrivit pourtant; il écrivit dans la nuit, sous l'empire d'une indignation et d'un dégoût profonds pour la marquise. Aussitôt que le jour parut, il courut porter sa lettre à la poste, et elle partit avant que Pierre, vaincu par la fatigue, se fût réveillé.

CHAPITRE XXX.

Pendant plusieurs jours le Corinthien ne revit pas la marquise; et comme elle n'avait la conscience d'aucun tort envers lui, la coquetterie étant chez elle une seconde nature, sa surprise fut extrême; mais son chagrin ne fut pas bien profond d'abord. Son enivrement se prolongea jusqu'à une partie de chasse que les amis de Raoul lui avaient proposée et qu'ils arrangèrent pour elle. Yseult tâcha d'abord de l'en détourner, n'aimant pas à la voir entrer en relation avec des gens qu'elle croyait antipathiques à son grand-père, et vers lesquels elle ne se sentait portée par aucun lien d'idées ou de position. Mais le vieux comte n'était pas fâché de voir sa famille se rattacher par quelque bout à la noblesse du pays, et il autorisa sa nièce à se distraire en acceptant l'invitation qu'une élégante et fière comtesse des environs, sœur d'un des plus ardents adorateurs de Joséphine, vint lui faire en personne. Cette visite diplomatique avait pour but, dans la pensée de la noble dame, le mariage de ce frère, le vicomte Amédée, avec la riche Yseult de Villepreux. Yseult s'étonna un peu de ce retour vers elle après l'indignation que ses idées républicaines bien connues avaient excitée chez sa voisine. Elle y répondit assez froidement; et pourtant, comme Joséphine la conjurait de l'accompagner, elle ne refusa pas ouvertement. Joséphine ne montait pas à cheval : on devait venir la prendre en calèche. Yseult était une très-

bonne amazone; elle dirigeait adroitement son cheval, et lui faisait franchir les fossés et les barrières avec ce calme dont on ne la voyait jamais se départir. Ce talent d'équitation était le seul qui lui attirât un peu de considération de la part de son frère et des nobles damoiseaux du voisinage. Elle aimait beaucoup cet exercice ; et comme il était bien difficile qu'elle n'eût pas, sous son grave extérieur, un peu des goûts et des entraînements de l'enfance, elle se laissa vaincre peu à peu. Il y avait quelque temps qu'elle n'était montée à cheval : elle voulut s'exercer seule dans le parc. Pierre, qui la guettait sans cesse, se trouva sur son passage, comme elle fendait l'air avec la rapidité d'une flèche. Elle s'arrêta court devant lui, et lui demanda en riant s'il n'était pas scandalisé de la voir se livrer à un amusement aussi aristocratique. Pierre sourit à son tour, mais avec tant d'effort, et son regard trahissait une tristesse si profonde, qu'Yseult pressentit tout ce qui se passait en lui. Elle voulut s'en assurer : — Vous savez qu'il y a une grande partie de chasse demain? lui dit-elle.

— Je l'ai entendu dire, répondit Pierre.

— Et savez-vous qu'on veut m'y emmener?

— Je n'ai pas cru que vous iriez.

En faisant cette réponse, Pierre laissa lire apparemment jusqu'au fond de son âme ; car mademoiselle de Villepreux, après un moment de silence, durant lequel elle le considéra attentivement, lui dit avec une douceur ineffable et une émotion profonde : — Je vous remercie, Pierre, de n'avoir pas douté ! Puis elle reprit sa course impétueuse, fit deux ou trois fois le tour du parc, et revint devant le château, où son frère l'attendait avec le comte et Joséphine. Pierre réparait un petit banc rustique à trois pas de là. — Tiens, reprends ton cheval, dit Yseult à Raoul en sautant légèrement sur le gazon. Il ne me plaît pas le

Clicot sur les bras, et son frère qui caracolait à la portière en dévorant des yeux la piquante provinciale, elle sentit qu'elle jouait un singulier rôle, et prit de l'humeur contre tout le monde. La comtesse était sèche et nerveuse : forcée d'amener la marquise à son château, de lui en faire les honneurs, et de la présenter à d'autres illustres dames qu'elle avait convoquées pour fêter et caresser l'héritière de Villepreux, elle dissimula si peu son ennui et son dédain que la pauvre Joséphine se sentit mourir de honte et de crainte. Cependant les hommages dont elle fut l'objet de la part des hommes, car la jeunesse et la beauté trouvent toujours grâce et protection du côté de la barbe, lui rendirent quelque assurance; et peu à peu la rusée, amorçant par sa gentillesse riches et pauvres, blondins et grisons, se vengea à outrance des mépris de leurs femelles. On avait préparé un petit bal pour le soir, comptant qu'Yseult, tenant le piano, en serait la reine d'une certaine façon : la dame du lieu voulut renvoyer les violons et abréger la soirée en se disant malade. Mais la faction des hommes l'emporta. Le jeune frère se mit en révolte, et ses compagnons firent serment de ne pas laisser partir les jolies femmes. On grisa tous les cochers, on ôta les roues des voitures; il n'y eut que les équipages des douairières qui furent respectés; encore leurs vieux époux se firent-ils beaucoup gronder avant de s'arracher à la contemplation des belles épaules de Joséphine.

Elle resta donc au salon avec cinq ou six jeunes femmes de moindres hobereaux, qui s'amusaient pour leur compte et ne songeaient pas à l'humilier. Mais à mesure que la nuit s'avançait, les hommes, en passant de la contredanse au buffet, s'animèrent comme des gens qui ont couru la chasse toute la journée, et prirent des façons tout à fait anglaises, dont Joséphine commença à s'effrayer. Il y avait autour d'elle une lutte entre le désir brutal et un

reste de convenance dont la limite était assez mal gardée. Joséphine n'était folle qu'à la superficie. Elle était de ces coquettes de province qui, avec l'amour de l'honnêteté et un fonds de sagesse, se permettent un système d'agaceries qu'elles croient sans conséquence et sans danger. Heureuse d'abord et fière d'exciter les désirs, elle sentit la rougeur monter à son front lorsqu'elle eut à se défendre d'un commencement de familiarité ; c'est alors qu'elle songea à la retraite. Mais la comtesse, qui lui avait promis de la reconduire, voyant le bal se prolonger et Joséphine s'y complaire, avait été se coucher ou avait fait semblant : du moins elle s'était enfermée dans ses appartements. Raoul s'était laissé griser, et, tout en répondant à sa cousine qu'il était à ses ordres, ne faisait que chanter et rire aux éclats, sans comprendre sa situation. Les autres dames partirent une à une sans lui offrir de la reconduire. Le vicomte Amédée leur avait fait croire que sa sœur comptait se relever au point du jour pour ramener madame des Frenays dans sa voiture. Cependant la comtesse ne se releva pas. Les domestiques harassés ronflaient dans les antichambres ; Raoul, complétement ivre, s'était laissé tomber sur un sofa. Joséphine restait comme seule avec cinq ou six jeunes gens plus ou moins avinés, qui eussent voulu se chasser l'un l'autre, et qui s'obstinaient à la faire walser presque malgré elle. Accablée de fatigue, profondément blessée du procédé de son hôtesse, effrayée des manières de ses adorateurs, dégoûtée de leur plat caquetage, Joséphine s'assit d'un air consterné au milieu d'eux. Le froid du matin la faisait frissonner ; elle demandait son châle : on lui répondait par des fadeurs à demi obscènes sur la beauté de sa taille. La salle était poudreuse, triste, affreuse à voir dans son désordre à la clarté bleuâtre de l'aube. La pauvre femme était cruellement punie, et chaque mot, chaque regard qui tombait sur elle

lui faisait expier son triomphe. C'est alors qu'un cri de détresse s'éleva du fond de son âme vers le Corinthien. Mais il n'était pas là, il pleurait au fond du parc de Villepreux.

Enfin Joséphine fit un effort, sentant bien qu'elle n'avait pas le droit de se courroucer, après avoir en quelque sorte provoqué tous ces hommes, mais résolue à leur sembler sotte et ridicule pour se soustraire à leur convoitise. Elle se leva, et déclara qu'elle partirait à pied si on ne lui amenait pas une voiture. Elle parla si sèchement et repoussa si bien les prières impertinentes qu'elle réussit à se mettre en route, dans une calèche, avec Raoul, qui s'y traîna avec peine, et le vicomte Amédée, qu'il fallut bien accepter pour cavalier, afin de se débarrasser des autres. A peine le roulement de la voiture se fut-il fait sentir que Raoul, réveillé un instant, retomba dans un sommeil léthargique. Il fallut que, pendant deux mortelles heures, Joséphine se défendît, en paroles et en actions, contre le plus impertinent de tous les vicomtes. Ce voyage, qui lui rappelait une autre course en voiture, une aurore poétique, un ardent amour et des délires partagés, lui fit tant de mal que, cachant, de confusion, sa figure dans son voile, elle fondit en larmes. Le vicomte n'en devint que plus entreprenant. Joséphine était faible et inconséquente. Malgré elle, une sorte de respect instinctif pour les gens titrés l'empêchait de se prononcer comme elle eût osé le faire à l'égard d'un bourgeois qui lui aurait déplu. Elle voulait se défendre, et s'y prenait si gauchement que chacune de ses naïves réponses était interprétée par le vicomte comme une agacerie. Heureusement le froid prit Raoul, qui se réveilla d'assez mauvaise humeur, et, ne pouvant se rendormir, trouva le vicomte insipide et ne se gêna pas pour le lui dire. Peu à peu le sentiment de la protection qu'il devait à sa cousine, et qu'il avait si lâche-

ment abjurée, lui revint en mémoire; et, peu à peu aussi, le vicomte, voyant l'heure passée et l'occasion manquée, se contint et se refroidit. Ils étaient tous les trois fort maussades en arrivant au château, et Joséphine, brisée de chagrin et de fatigue, alla s'enfermer dans sa chambre et se jeter sur son lit, où elle s'endormit sans avoir eu la force de se déshabiller.

Depuis bien des nuits le Corinthien ne dormait pas, et le jour il travaillait sans ardeur. Il éprouvait plutôt le besoin de s'étourdir et de s'arracher à lui-même qu'un véritable repentir de son égarement, et attendait la réponse de la Savinienne avec plus de terreur que d'impatience; car il faisait d'inutiles efforts pour se rattacher à cet amour austère, si différent de celui qu'il avait connu dans les bras de la marquise. Pierre voyait qu'il espérait un refus, et lui-même désirait qu'il en fût ainsi. En s'affermissant dans la pensée que son ami ne reviendrait jamais complétement à son premier amour, il se promettait, au cas où la Savinienne ajouterait foi à la lettre du Corinthien, de la désabuser, soit en lui écrivant, soit en allant la trouver pour l'éclairer et l'exhorter au courage.

Le Corinthien était bien coupable, mais il aimait passionnément Joséphine. Et comment ne l'eût-il pas aimée? Son plus grand crime était de ne pas savoir pardonner quelque chose à la coquetterie d'une jeune fille mal élevée, et de vouloir arracher de son propre cœur, avant le temps, une passion dont les enivrements n'étaient pas encore épuisés. Nous portons tous dans l'amour un besoin de domination qui nous rend implacables pour les moindres fautes. Celles de la marquise n'étaient que le résultat fatal de son caractère et de ses habitudes. Il fallait qu'elle les expiât comme elle venait de le faire pour en sentir la gravité. Inquiète d'abord de voir les nuits s'écouler sans recevoir les visites de son amant, elle l'avait cru malade,

et, se glissant, dès le matin, dans le passage secret, elle avait été regarder dans les fentes de la boiserie. Elle l'avait vu travailler, dans ce moment-là, avec une sorte d'ardeur fébrile et de gaieté forcée qu'elle avait prises pour une brutale indifférence. Faisant alors un retour sur elle-même, comparant les hommages dont elle avait été l'objet de la part des élégants du bal avec cet oubli grossier, elle avait rougi de son amour, et, ranimée par l'attente de nouveaux triomphes, elle s'était flattée d'abjurer vite et d'effacer jusqu'au souvenir de sa faute. Mais elle avait fait d'amères réflexions dans la voiture qui l'avait ramenée du dernier bal, et le sommeil qui l'accablait maintenant était troublé par des songes pénibles.

Le Corinthien l'avait vue partir la veille, emportée dans le tourbillon des vanités mondaines. Il s'était dit alors qu'elle était perdue pour lui, et la colère avait fait place au désespoir. Avant ce jour il s'était flatté qu'elle ne supporterait pas son abandon et qu'elle le rappellerait bientôt. Tout entier à la vengeance, il s'était fortifié par l'idée de ce qu'elle devait souffrir loin de lui. Mais quand il la vit passer, oublieuse et rayonnante de plaisir, il voulut se jeter sous les roues de sa voiture. — Gare donc, imbécile! s'était écrié le vicomte Amédée en se donnant tout au plus la peine de retenir son cheval prêt à l'écraser. Amaury aurait voulu s'élancer sur le fat, le renverser, le fouler aux pieds; mais son orgueilleux coursier l'avait emporté comme le vent, l'ouvrier avait été couvert de poussière, et Joséphine n'avait rien vu.

Le Corinthien rentra dans le parc, déchira sa poitrine avec ses ongles, arracha ses beaux cheveux que Joséphine avait peignés et parfumés tant de fois; et, quand sa rage se fut exhalée, il se prit à pleurer amèrement. Levé avant le jour, il courut à l'atelier, arracha violemment les clous dont il avait scellé le panneau de la boiserie en jurant de

ne jamais rouvrir ce passage, et, s'y élançant avec fracas, au risque de se trahir, il courut à la chambre de Joséphine pour voir si elle était rentrée. Il trouva la chambre bien rangée, le lit fait depuis la veille, et orné d'une courtepointe de dentelles que, dans sa folie, il mit en pièces. Puis il retourna dans le parc pour attendre à la grille le retour de son infidèle. Il la vit enfin arriver avec le vicomte; et comme il ne vit pas Raoul, qui était enfoncé dans un coin de la voiture et enveloppé de son manteau, il se souvint de la manière dont il avait possédé Joséphine pour la première fois, et ne douta point que le vicomte n'eût triomphé de sa faiblesse avec aussi peu de combats. Lorsqu'il rentra au château, une heure après, il rencontra Julie, l'ex-dindonnière, qui était au moins aussi coquette que sa maîtresse, et qui faisait toujours briller pour lui ses gros yeux noirs. Il n'eut pas de peine à la faire causer; et quand il sut que la marquise s'était enfermée dans sa chambre en refusant avec humeur le secours de la soubrette pour la déshabiller, il demanda si le vicomte n'était pas resté au château. Il avait attendu en vain dans le parc qu'il repassât, se flattant encore qu'il avait pris une autre route. — Oh ! bah ! répliqua Julie, M. le vicomte ne partira pas de sitôt. Il a demandé une chambre pour se reposer, car il paraît qu'ils ont dansé toute la nuit; mais je suis bien sûre qu'ils danseront encore la nuit prochaine, et que tous ces beaux messieurs reviendront dîner ici. Ils sont tous amoureux de ma maîtresse, et je crois bien que le vicomte en est fou.

Amaury tourna le dos brusquement, et laissa Julie achever seule ses commentaires. Il courut à l'atelier, et, ne pouvant rentrer dans le passage secret parce que le père Huguenin, Pierre et les autres ouvriers étaient là, il se mit à travailler à sa sculpture. Le père Huguenin était d'assez mauvaise humeur. Il trouvait que l'ouvrage n'a-

vançait pas comme dans les commencements. Pierre était toujours aussi consciencieux; mais il avait perdu plus d'un mois à la volière de mademoiselle de Villepreux, et maintenant il se dérangeait sans cesse. On venait dix fois par jour l'appeler pour toutes les petites réparations qui se trouvaient à faire dans l'intérieur du château; comme si c'était le fait d'un maître ouvrier comme lui de raccommoder des bâtons de chaise et de raboter des portes déjetées, et comme si Guillaume et le Berrichon n'étaient pas bons à cette besogne! Le Corinthien, qui cachait habilement ses relations avec la marquise, passait bien ses journées à l'atelier; mais il avait des distractions étranges, de profondes langueurs, et cédait souvent à un besoin impérieux de sommeil dont on avait bien de la peine à l'arracher. Ce jour-là, quand, au lieu du lourd rabot du menuisier, il prit le ciseau léger du sculpteur, le père Huguenin fit la grimace et lui demanda, à plusieurs reprises, s'il aurait bientôt fini d'habiller ses petits bonshommes.

— Je ne vois pas, disait-il, ce que cela a de si utile et de si pressé, qu'il faille laisser les murailles nues en attendant. Et, quant au plaisir qu'on trouve à fabriquer ces joujoux de Nuremberg, je ne le conçois pas davantage. Depuis huit jours surtout, mon pauvre Amaury, tu ne fais que des dragons et des couleuvres, sans parler de celles que tu me fais avaler! Je crois que le diable s'est mis après toi, car tu fais son portrait de toutes les manières; et, si j'étais femme, je ne voudrais pas regarder ces messieurs-là : je craindrais d'en faire de pareils.

— Celui que je fais maintenant, répondit le Corinthien d'un ton acerbe, est un fort joli monstre. C'est la Luxure, la présidente du conseil des péchés capitaux, la reine du monde; aussi lui vais-je mettre une couronne sur la tête: la patronne de toutes les femmes; aussi vais-je lui donner des pendants d'oreilles et un éventail.

Le père Huguenin ne put s'empêcher de rire; et puis, comme la toilette de dame Luxure ne finissait pas, il reprit de l'humeur, gronda le Corinthien qui semblait ne pas l'entendre, et finit par lui parler d'un ton rude et avec des regards enflammés.

— Laissez-moi, mon maître, dit le Corinthien; je ne suis pas en état de vous satisfaire aujourd'hui, et je ne me sens pas plus patient que vous.

Le père Huguenin, habitué à être obéi aveuglément, s'emporta davantage, et voulut lui arracher son ciseau des mains. Pierre, qui les observait avec anxiété, vit une fureur sauvage s'allumer dans les yeux du Corinthien, et sa main chercher un marteau qu'il eût levé peut-être sur la tête du vieillard, si Pierre ne se fût élancé devant lui.

— Amaury! Amaury! s'écria-t-il, que veux-tu donc faire de ce marteau? Crois-tu que mon cœur ne soit pas assez brisé par ta souffrance?

Amaury vit des larmes rouler sur les joues de son ami. Il se leva, et s'enfuit dans le parc. Quand les ouvriers furent sortis de l'atelier pour goûter, il se précipita dans le passage secret avec son marteau qu'il n'avait pas quitté. Il s'attendait à trouver la porte de l'alcôve barricadée, et se promettait de l'enfoncer. Peut-être roulait-il dans son esprit une pensée plus sinistre. Il est certain qu'il s'attendait à trouver le vicomte auprès de la marquise. Mais, en poussant le ressort qu'il avait mis lui-même à la porte secrète, il ne rencontra aucune résistance. Il avait arrangé cette porte de manière à ce qu'elle s'ouvrît sans bruit; car, dans ses nuits de Bonheur, il n'avait rien négligé pour en assurer le mystère. Il entra donc dans la chambre de Joséphine sans l'éveiller, et la vit couchée sur son lit, à demi nue, les cheveux en désordre, les bras encore chargés de pierreries, et les jambes entourées de

sa robe de bal, flétrie et déchirée. Elle lui inspira d'abord une sorte de dégoût dans cette toilette souillée que l'éclat du jour rendait plus accusatrice encore. Il se souvint d'avoir lu quelque chose des orgies de Cléopâtre et du honteux amour d'Antoine asservi. Il la contempla longtemps et finit, après l'avoir mille fois maudite, par la trouver plus belle que jamais. Le désir chassa le ressentiment, qui revint plus amer et plus profond après l'ivresse. Joséphine pleura, s'accusa humblement, confessa tous les outrages qu'elle avait subis et ceux auxquels elle avait pu se soustraire. Elle jeta l'anathème sur ce monde insolent et corrompu où elle avait voulu briller, et qui l'en avait si cruellement punie; elle jura de n'y jamais retourner, et de faire telle pénitence que son amant voudrait lui imposer; elle voulut raser ses beaux cheveux et déchirer son sein d'albâtre lorsqu'elle vit sur la poitrine et sur les tempes du Corinthien les traces de sa fureur et de son désespoir; elle se jeta à ses genoux, elle invoqua la colère de Dieu contre elle : elle fut si belle de douleur et d'exaltation que le Corinthien, ivre d'amour, lui demanda pardon, baisa mille fois ses pieds nus, et ne s'arracha aux délires de la passion qu'à la voix d'Yseult, qui appelait sa cousine pour dîner, et qui s'inquiétait de son long sommeil.

Amaury, de retour à l'atelier, demanda loyalement pardon au père Huguenin, qui l'embrassa en grondant et en s'essuyant les yeux du revers de sa manche. Puis il se mit à ses ordres avec un zèle et une soumission qui effacèrent tous ses torts. Il chanta en chœur avec ses compagnons, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps; il fit mille agaceries au Berrichon, qui le boudait, et qui finit par lui pardonner; car il aimait mieux être tourmenté qu'oublié. Enfin, la tâche de ce jour fut close aussi gaiement qu'elle avait été mal commencée. Pierre

fut le seul qui demeura triste et inquiet. Cette joie exubérante et soudaine de son ami lui donnait à penser.

Au coucher du soleil, Yseult, pour se débarrasser de la société du vicomte, qui, rudement repoussé par Joséphine, reportait sur elle des hommages moins ardents, mais tout aussi fades, s'éclipsa doucement, et alla se promener seule tout au bout du parc. Elle pensait peut-être y rencontrer Pierre; car, en quelque endroit qu'elle se promenât, elle le rencontrait toujours. Ceci est un miracle qui s'opère tous les jours pour les êtres qui s'aiment, et il n'est pas un couple d'amants qui puisse m'accuser ici d'invraisemblance. Pierre ne vint pourtant pas ce soir-là. Il ne voulait pas perdre de vue le Corinthien, qu'il voyait fort agité malgré tout son enjouement. Il voulut sacrifier à la dignité de la Savinienne la seule joie qu'il eût au monde, celle de causer un quart-d'heure avec Yseult.

En interrogeant des yeux le chemin de ronde par lequel Pierre arrivait quelquefois, mademoiselle de Villepreux vit venir une femme d'une assez grande taille, qui marchait avec beaucoup d'aisance et de noblesse dans son vêtement rustique. Elle avait une jupe de cotonnade brune et un manteau de laine bleue qui lui enveloppait la tête, à peu près comme les peintres florentins drapaient leurs figures de Vierges. La beauté régulière et l'expression grave et pure de cette femme lui donnaient une ressemblance frappante avec ces divines têtes de l'école de Raphaël. Elle conduisait un âne, sur lequel était assis un bel enfant aux cheveux d'or, enveloppé comme elle d'une draperie de bure et les jambes pendantes dans un panier. Yseult fut frappée de ce groupe qui lui rappelait la fuite en Égypte, et elle s'arrêta pour contempler ce tableau vivant auquel il ne manquait qu'une auréole.

De son côté, la femme du peuple fut frappée de la figure calme et bienveillante de la jeune châtelaine. A son vête-

ment simple et presque austère elle la prit pour une femme de service et lui adressa la parole.

— Ma bonne demoiselle, lui dit-elle en arrêtant son âne devant la grille du parc, voulez-vous bien me dire si je suis encore loin du village de Villepreux?

— Vous y êtes, ma bonne dame, répondit Yseult. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui longe le mur de ce parc, et en moins de dix minutes vous arriverez aux premières maisons du bourg.

— Grand merci, à vous et au bon Dieu! reprit la voyageuse; car mes pauvres enfants sont bien fatigués.

En même temps Yseult vit sortir de l'autre panier de l'âne une autre tête d'enfant non moins belle que la première.

— En ce cas, dit-elle, vous pouvez entrer ici. Vous traverserez le parc en droite ligne, et vous arriverez encore cinq minutes plus tôt.

— Est-ce qu'on ne le trouvera pas mauvais? demanda la voyageuse.

— On le trouvera fort bon, répondit mademoiselle de Villepreux en venant à sa rencontre, et en prenant la bride de l'âne pour le faire entrer.

— Vous paraissez une fille de bon cœur. Faut-il suivre cette allée tout droit?

— Je vais vous conduire, car les chiens pourraient effrayer vos enfants.

— On m'avait bien dit, répliqua la voyageuse, que je trouverais ici de braves gens, et le proverbe a raison : Tel maître, tel serviteur; car, soit dit sans vous offenser, vous devez être de la maison.

— J'en suis tout à fait, répondit Yseult en riant.

— Et depuis longtemps, sans doute?

— Depuis que je suis au monde.

Les enfants n'eurent pas plus tôt aperçu les beaux arbres

et le vert gazon du parc, qu'ils oublièrent leur fatigue, sautèrent à bas de leur âne, et se mirent à courir joyeusement, tandis que l'âne, profitant de l'occasion, attrapait de temps en temps, à la dérobée, un rameau de verdure le long des charmilles.

— Vous avez là de bien beaux enfants, dit Yseult en embrassant la petite fille, et en prenant le petit garçon dans ses bras pour lui faire cueillir des pommes sur un pommier.

— De pauvres enfants sans père! répondit la femme du peuple. J'ai perdu mon bon mari le printemps dernier.

— Vous a-t-il au moins laissé un peu de bien?

— Rien du tout; et certes ce n'est pas sa faute : ce n'est pas le cœur qui lui a manqué!

— Et venez-vous de bien loin, comme cela, à pied?

— Je suis venue en patache jusqu'à la ville voisine. Là on m'a dit qu'il fallait prendre la traverse. On m'a indiqué assez bien le chemin, et on m'a loué ce pauvre âne pour porter mes petits.

— Et quel est le but de votre voyage?

— Je m'arrête ici, ma chère demoiselle, j'y viens passer quelque temps.

— Avez-vous des parents dans notre bourg?

— J'y ai des amis... c'est-à-dire, ajouta la voyageuse, comme si elle eût craint de ne pas s'exprimer avec assez de réserve, des amis de mon défunt mari qui m'ont écrit que je pourrais m'occuper, et qui m'ont promis de me chercher de la clientelle.

— Que savez-vous faire?

— Coudre, blanchir et repasser le linge fin.

— C'est à merveille. Il n'y a pas de lingère ici. Vous aurez la pratique du château, et ce sera de quoi vous occuper toute l'année.

— Vous me la ferez avoir?

— Je vous la promets !

— C'est le bon Dieu qui m'a fait vous rencontrer. Je ne suis pas intéressée ; mais, voyez-vous, je n'ai que mon travail pour nourrir ces enfants-là.

— Tout ira bien, je vous en réponds. Est-ce qu'on vous attend chez vos amis ?

— Mon Dieu, pas si tôt, je pense ! Ils m'ont écrit la semaine dernière, et, au lieu de leur répondre, je suis arrivée tout de suite. Voyez-vous, ma bonne fille, j'étais Mère de Compagnons ; mais vous ne connaissez peut-être pas ces affaires-là ?

— Je vous demande pardon, je connais des compagnons qui m'ont expliqué ce que c'est. Vous avez donc quitté vos enfants ?

— Ce sont mes enfants qui m'ont quittée. Ils n'ont pas pu tenir la ville ; et comme je n'avais pas de quoi monter un autre établissement, je n'ai pas pu les suivre. C'est un chagrin, allez, d'avoir une grande famille comme cela, et d'être ensuite toute seule. Il me semble que je n'ai plus rien à faire, et cependant j'ai ces petits-là à élever. J'ai eu tant de peine à m'en aller, que je me suis dépêchée d'en finir. Nous pleurions tous ; et, quand j'y pense, j'en pleure encore.

— Allons, nous tâcherons de vous les faire oublier. Nous voici dans la cour du château. Chez qui allez-vous ? Trouverez-vous à vous loger chez vos amis ?

— Je ne pense pas ; mais il y a bien une auberge dans ce bourg ?

— Pas trop bonne ; en voici une meilleure. Si vous voulez, on vous y logera jusqu'à ce que vous ayez trouvé à vous établir.

— Dans ce château ? Mais on ne voudra pas me recevoir !

— On vous y recevra très-bien. Venez avec moi.

— Mais, mon enfant, vous n'y songez pas; on me prendra pour une mendiante.

— Non, et vous verrez que les gens de la maison sont fort honnêtes.

— S'ils sont tous comme vous, je le crois bien. Sainte Vierge Marie! c'est ici comme dans le paradis!

Yseult conduisit la Savinienne et sa famille à un antique pavillon qu'on appelait la Tour carrée, où un logement fort propre était destiné à l'hospitalité. Elle appela un petit garçon de ferme qui vint prendre l'âne, et une servante qui alla chercher aux enfants et à leur mère de quoi souper. Yseult avait dressé tout son monde à cette sorte de charité qu'elle pratiquait, et qui se dissimulait sous l'aspect de l'obligeance.

La voyageuse était fort surprise de cette façon d'agir, qui lui ôtait tout souci et semblait vouloir la dispenser de toute reconnaissance. Le langage concis et les allures droites et franches d'Yseult repoussaient toute phrase louangeuse et toute reconnaissance emphatique. La femme du peuple le sentit, et n'en fut que plus touchée. — Allons, allons, dit-elle en embrassant mademoiselle de Villepreux un peu fort, mais avec une expansion dont Yseult se sentit tout attendrie, malgré la résolution qu'elle avait prise de ne jamais faire à la misère l'outrage de la pitié, je vois bien que le bon Dieu ne m'a pas encore abandonnée.

— Maintenant, dit Yseult en surmontant son émotion, dites-moi les noms des amis que vous avez dans notre village; je vais leur faire annoncer votre arrivée, et ils viendront vous voir ici.

La voyageuse hésita un instant, puis elle répondit: — Il faudrait faire dire à mon fils Villepreux, l'Ami-du-trait, autrement dit Pierre Huguenin, que la Savinienne vient d'arriver.

Yseult tressaillit, regarda cette femme encore jeune,

et belle comme un ange, qui venait trouver Pierre et se fixer près de lui. Elle crut qu'elle s'était trompée, que ce qu'elle avait pris pour de l'amour n'était que de l'amitié, et que c'était là vraiment la compagne dont il avait fait choix depuis longtemps. Elle se sentit défaillir. Mais reprenant le dessus au même instant: — Vous verrez Pierre, dit-elle à la Savinienne, et vous lui direz que je vous ai reçue de grand cœur. Il m'en saura gré.

Elle s'éloigna rapidement, donna l'ordre d'aller avertir Pierre Huguenin, et courut s'enfermer dans sa chambre, où elle resta pendant deux heures, assise devant sa table et la tête dans ses mains. A l'heure du thé, son grand-père la fit appeler. Elle rentra au salon aussi calme que s'il n'était rien survenu de grave dans ses pensées.

CHAPITRE XXXI.

Pierre accourut auprès de la Savinienne dès qu'il apprit son arrivée au château. Il se flattait d'y trouver Amaury, qui s'était échappé au beau milieu de son souper. Mais il ne l'y trouva pas, et c'est en vain qu'il l'attendit; c'est en vain qu'il le chercha de tous côtés.

La soirée s'écoula sans que le Corinthien parût. Pierre, dans ses prévisions sur l'arrivée de la Savinienne, s'était dit que sa première entrevue avec Amaury déciderait de leur sort mutuel, et que, d'après la froideur ou la joie de son amant, elle découvrirait la vérité ou garderait son illusion. Son embarras, à lui, était donc très-grand; car l'absence du Corinthien pouvait avoir un motif indépendant de sa volonté, et Pierre n'avait pas le droit de faire la confession de son ami avant de lui avoir donné le temps de se justifier. D'un autre côté, la Savinienne était si calme, si pleine de foi et d'espoir, et Pierre pressentait

tellement l'inévitable déception qui l'attendait, qu'il se reprochait de la confirmer dans son erreur. Elle ne lui faisait pas de questions, une secrète pudeur lui défendant de prononcer la première le nom de celui qu'elle aimait; mais elle attendait qu'il lui parlât de son ami autrement que pour répéter à chaque instant : « Je ne vois pas venir « le Corinthien, » ou bien : « J'espère que le Corinthien « va venir. »

Elle fut distraite un instant lorsque, après être revenue, à plusieurs reprises, sur l'obligeance de *la fille de chambre*, dont elle avait tout d'abord raconté à Pierre l'accueil généreux, elle lui fit deviner, par la description qu'elle lui en faisait, que cette femme de chambre n'était autre que la jeune châtelaine. Elle le questionna beaucoup alors sur cette riche et noble demoiselle qui arrêtait les passants sur le chemin pour leur donner l'hospitalité de la nuit et s'occuper des soucis de leur lendemain, et qui faisait ces choses avec tant de simplicité de cœur, qu'on ne pouvait ni deviner son rang ni comprendre, au premier abord, combien elle était bonne, à moins d'être bon soi-même. D'après les détails que Pierre lui donna sur mademoiselle de Villepreux, la Savinienne conçut pour cette jeune personne une sorte de vénération religieuse; et sa joie fut grande d'apprendre le jugement qu'elle avait porté sur les sculptures du Corinthien ainsi que la protection qu'elle lui avait acquise de la part de son grand-père. Mais lorsque, de questions en questions, elle apprit les projets du Corinthien, et son désir d'aller à Paris et de changer d'état, elle devint pensive et stupéfaite; et, après avoir écouté tout ce que Pierre essayait de lui faire comprendre, elle lui répondit en secouant la tête : — Tout ceci m'étonne beaucoup, maître Pierre, et me paraît si peu naturel que je crois entendre un de ces contes que nos compagnons lisent quelquefois dans des livres à la veillée,

et qu'ils appellent des romans. Vous dites qu'Amaury veut devenir artiste. Est-ce qu'il ne l'est pas en restant menuisier? Je crois bien plutôt qu'il veut devenir bourgeois et sortir de sa classe. Moi, je n'approuve pas cela, je n'ai jamais vu que la prétention de s'élever au-dessus de ses pareils réussît à personne. Ceux qui y parviennent perdent l'estime de leurs anciens compagnons, et deviennent bien malheureux parce qu'ils n'ont plus d'amis. Que prétend-il donc faire à Paris? Est-ce qu'il aura les moyens de s'y établir? Vous dites qu'il lui faudra plusieurs années pour devenir habile dans son nouveau métier, et beaucoup d'années encore pour que ce métier le fasse vivre. Il vivra donc des charités de votre seigneur, en attendant? Je veux bien que ce comte de Villepreux soit un brave homme; il est toujours dur d'accepter les secours des riches, et je ne conçois pas qu'arrivé au point de pouvoir exister par soi-même, on se remette sous la tutelle des maîtres, ou à la disposition des gens bienfaisants.

Tout ce que Pierre put dire pour constater les droits de l'intelligence à tous les moyens de perfectionnement ne convainquit point la Savinienne. Son bon sens et sa droiture naturelle ne lui faisaient jamais défaut quand il s'agissait des choses qu'elle pouvait comprendre; mais ses idées étaient restreintes dans un certain cercle, et, à côté de ses grandes qualités, il y avait un certain nombre de préjugés et de préventions par lesquels elle tenait au peuple comme l'arbre à sa racine.

Son mécontentement secret et son inquiétude douloureuse augmentèrent lorsque, l'horloge du château sonnant onze heures du soir, il lui fallut renoncer à voir le Corinthien avant le lendemain. Elle avait couché ses enfants, et se sentait elle-même trop fatiguée pour veiller davantage; mais après qu'elle se fut mise au lit, elle ne put s'endormir, et, cédant aux tristes pressentiments qui

s'élevaient confusément dans son âme, elle passa une partie de la nuit à pleurer et à prier.

Le Corinthien s'était arraché avec tant d'effort des bras de la marquise à l'heure du dîner, qu'elle lui avait promis de remonter dans sa chambre aussitôt qu'elle pourrait s'éclipser; et à peine avait-il fini lui-même de prendre son repas, qu'il avait été l'attendre dans le passage secret. Elle prétexta une forte migraine pour quitter le salon de bonne heure, et retourna s'enfermer chez elle. Là, pour plaire au Corinthien et lui faire oublier toutes les amertumes de sa jalousie, elle imagina de se parer pour lui seul de ses plus beaux atours. Elle avait dans son carton un déguisement de carnaval qui lui allait à merveille : c'était un costume de bal du siècle dernier. Elle crépa et poudra ses cheveux, qu'elle orna ensuite de perles, de fleurs et de plumes. Elle mit une robe à long corps et à paniers, riche et coquette au dernier point, et toute garnie de rubans et de dentelles. Elle n'oublia ni les mules à talons, ni le grand éventail peint par Boucher, ni les larges bagues à tous les doigts, ni la mouche au-dessus du sourcil et au coin de la bouche. Quant au rouge, elle n'en avait pas besoin; son éclat naturel eût fait pâlir le fard, et un abbé de ce temps-là eût dit que l'Amour s'était niché dans les charmantes fossettes de ses joues. Ce costume demi-somptueux, demi-égrillard, convenait singulièrement à sa taille et à sa personne. Elle éblouit le Corinthien jusqu'à le rendre fou. Ainsi transformée en marquise de la Régence, elle lui sembla cent fois plus marquise qu'à l'ordinaire; et la pensée qu'une femme si belle, si attifée, et d'une si fière allure, se donnait à lui, enfant du peuple, pauvre, obscur et mal vêtu, le remplit d'un orgueil qui dégénérait peut-être bien un peu en vanité. Ce jeu d'enfant les divertit et les enivra toute la nuit. A eux deux ils ne faisaient pas quarante

ans. Jamais une pensée vraiment sérieuse n'avait fait pencher le beau front de Joséphine; et le Corinthien sentait en lui une telle ardeur de la vie, un tel besoin de tout connaître, de tout sentir et de tout posséder, que les graves enseignements de la Savinienne et de Pierre Huguenin étaient effacés de son cœur comme l'image fuyante qu'un oiseau reflète dans l'onde en la traversant de son vol. La marquise n'avait rien mangé à dîner, afin d'avoir le prétexte de se faire porter à souper dans sa chambre, et de partager des mets exquis avec le Corinthien. Elle s'amusa à étaler ce souper, servi dans du vermeil, sur une petite table qu'elle orna de vases de fleurs et d'un grand miroir au milieu, afin que le Corinthien pût la voir double et l'admirer dans toutes ses poses. Puis elle ferma hermétiquement les volets et les rideaux de sa chambre, alluma les candélabres de la cheminée, plaça des bougies de tous côtés, brûla des parfums, et joua à la marquise tant qu'elle put, sous prétexte de faire une parodie du temps passé. Mais ce jeu tourna au sérieux. Elle était trop jolie pour ressembler à une caricature; et les raffinements du luxe et de la volupté s'insinuent trop aisément dans une organisation d'artiste pour que le Corinthien songeât à faire la satire de ce vieux temps qui se révélait à lui, et dont la mollesse lui parut en cet instant plus regrettable que révoltante. Ce souper fin, cette nuit de plaisir, cette chambre arrangée en boudoir, cette petite bourgeoise travestie en grande dame galante, frappèrent son imagination d'un coup fatal. Jusque-là il avait aimé naïvement Joséphine pour elle-même, regrettant qu'elle ne fût pas une pauvre fille des champs, et maudissant la richesse et la grandeur qui mettaient entre eux des obstacles éternels. A partir de ce moment, il s'habitua aux colifichets qui composaient la vie de cette femme; il trouva un attrait piquant dans le mystère et le danger

de ses amours, et porta ses désirs vers ce monde privilégié où il rêva sans répugnance et sans effroi à se faire faire place. Dans son transport, il jura à la marquise qu'elle n'aurait pas longtemps à rougir de son choix, qu'il saurait bien faire ouvrir devant lui, à deux battants, les portes de ces salons dont il avait été destiné à lambrisser les murs, et dont il voulait fouler les tapis et respirer les parfums, un jour qu'on l'y verrait pénétrer la tête haute et le regard assuré. Des rêves d'ambition et de vaine gloire s'emparèrent de son cerveau ; l'amour de Joséphine se trouva lié avec l'avenir brillant auquel il se croyait appelé ; et le souvenir de la Savinienne ne se présenta plus à lui que comme un effrayant esclavage, comme un bail avec la misère, la tristesse et l'obscurité.

Aussi, à son réveil, reçut-il comme un coup de poignard la nouvelle que Pierre lui apporta de l'arrivée de la Mère et de sa présence au château. Amaury eût voulu se cacher sous terre, mais il fallut se résigner à paraître devant elle. Il s'arma de courage, prit un air dégagé, caressa les enfants, joua avec eux, et parla d'affaires à la Savinienne, essayant de lui faire oublier, par beaucoup de zèle et de dévouement à ses intérêts matériels, le froid glacial de ses regards et l'aisance forcée de ses manières. En affectant cette audace, le Corinthien pensait malgré lui aux roués de la Régence, dont Joséphine l'avait entretenu toute la nuit, et peu s'en fallait qu'il n'essayât de se croire marquis. La Savinienne l'écoutait, avec une stupeur profonde, l'entretenir du logement qu'il allait lui chercher et des pratiques qu'il allait lui recruter pour l'établissement de son industrie. Elle le laissait remuer et babiller autour d'elle sans lui répondre, et cet accablement silencieux où il la vit commença à l'effrayer. Il sentit s'évanouir son courage, et fut saisi d'un respect craintif qui ne s'accordait guère avec ses essais d'outrecuidance.

La Savinienne se leva enfin, et lui dit en lui tendant la main :

— Je vous remercie, mon cher fils, de l'empressement que vous me marquez; mais il ne faut pas que cela vous tourmente. Je n'ai pas besoin d'aide pour le moment; j'ai rencontré déjà ici des personnes qui s'intéressent à moi, et mon logement sera bientôt trouvé. Allez à votre ouvrage, je vous prie; la journée est commencée, et vous savez que le devoir d'un bon compagnon est l'exactitude.

Pierre resta auprès d'elle un peu après que le Corinthien se fut retiré, s'attendant à voir l'explosion de sa douleur, mais elle demeura ferme et silencieuse, n'exprima aucun regret, aucun doute, et ne témoigna pas qu'elle eût changé de projets sur son établissement à Villepreux.

Aussitôt que Pierre se fut rendu à l'atelier, la Savinienne reprit son deuil qu'elle avait quitté en voyage, arrangea sa cornette avec soin, rangea sa chambre, prit ses enfants par la main, et les conduisit à une servante qui se chargea de les mener déjeuner; puis elle demanda s'il lui serait possible de parler à mademoiselle de Villepreux. Au bout de quelques minutes, elle fut introduite dans l'appartement de la jeune châtelaine.

Yseult avait peu dormi. Elle venait de s'éveiller, et le premier sentiment qui lui était venu en ouvrant les yeux avait été un désenchantement cruel et une secrète confusion. Mais son parti était pris dès la veille, et lorsqu'on vint lui dire que la femme installée par elle dans la chambre des voyageurs demandait à la voir, elle résolut d'être grande et de ne rien faire à demi.

— Asseyez-vous, dit-elle à la Savinienne en lui tendant la main et en la faisant asseoir à côté de son lit. Êtes-vous reposée? Vos enfants ont-ils bien dormi?

— Mes enfants ont bien dormi, grâce à Dieu et à votre

bon cœur, mademoiselle, répondit la Savinienne en baisant la main d'Yseult d'un air digne qui empêcha la jeune fille de repousser cet acte de déférence et de gratitude.

— Je ne viens pas pour vous demander pardon de ne pas avoir deviné hier à qui je parlais; je vous sais au-dessus de cela. Je ne viens pas non plus me confondre en remerciements pour votre bonté envers nous; on m'a dit que vous n'aimiez pas les louanges. Mais je viens à vous comme à une personne de grand cœur et de bon conseil, pour vous confier un chagrin que j'ai.

— Qui donc vous a inspiré cette confiance en moi, ma chère dame? dit Yseult en faisant un grand effort sur elle-même pour encourager la Savinienne.

— C'est maître Pierre Huguenin, répondit avec assurance la Mère des compagnons.

— Vous lui avez donc parlé de moi? reprit Yseult tremblante.

— Nous avons parlé de vous pendant plus d'une heure, répondit la Savinienne, et voilà pourquoi je vous aime comme si je vous avais vue naître.

— Savinienne, vous me faites beaucoup de bien de me dire cela, reprit Yseult qui, malgré tout son courage, sentit une larme brûlante s'échapper de ses yeux. Quand vous reverrez maître Pierre, vous pourrez lui dire que je serai votre amie comme je suis la sienne.

— Je le savais d'avance, répondit la Savinienne; car j'en venais faire l'épreuve tout de suite.

Ici la Savinienne raconta son histoire à Yseult depuis son mariage avec Savinien jusqu'au moment où elle avait quitté Blois pour se rendre à l'invitation du Corinthien. Puis elle ajouta :

— Je vous ai bien fatiguée de mon récit, ma bonne demoiselle; mais vous allez voir que c'est une affaire délicate, et sur laquelle je ne pouvais consulter que vous.

Malgré toute l'estime que j'ai pour maître Pierre, nous n'avons pas pu nous entendre hier soir; et, aujourd'hui, je suis encore loin de comprendre ce qu'il veut m'expliquer. Il me dit que le Corinthien doit être sculpteur; qu'il faut pour cela qu'il rentre en apprentissage; que c'est vous, mademoiselle, et monsieur votre père, qui voulez l'envoyer à Paris; que, pendant bien des années, il ne gagnera rien et vivra de vos bienfaits. S'il en est ainsi, le mariage que nous avions projeté ne peut avoir lieu; car, si j'épousais le Corinthien l'année prochaine, je tomberais à votre charge, et j'y serais encore pour bien longtemps, ainsi que mes enfants. Quand même vous consentiriez à cela, moi je ne le voudrais pas : mes enfants sont nés libres, ils ne doivent pas être élevés dans la domesticité. C'est un préjugé que mon mari avait, et que je respecterai après sa mort. Je n'ai pas caché à Pierre que le projet de son ami me faisait de la peine. Mais sans doute le Corinthien tient plus à ce projet qu'à moi; car ce matin, quand je l'ai revu, il était si gêné et si singulier avec moi que je ne l'ai plus reconnu. Il semblait m'en vouloir de ce que je ne partageais pas ses illusions. Voilà la position où nous sommes. Elle est triste pour moi, et je ne suis pas sans remords d'être venue ici confier mon existence au hasard et au caprice d'un jeune homme, tandis que je pouvais rester là-bas sous la protection d'un ami sage et fidèle, qui pour rien au monde ne m'aurait abandonnée. C'est, je crois, un crime pour une veuve qui a des enfants que d'écouter son cœur dans le choix de l'homme qui doit les protéger. Elle ne devrait consulter que sa raison et son devoir. Oui, je suis grandement coupable, je le sens à cette heure. Mais la faute est faite : revenir sur ce que j'ai dit au Bon-Soutien serait un manque de dignité, et la mère des enfants de Savinien ne doit point passer pour une femme légère et

capricieuse ; cela retomberait un jour sur l'honneur de sa fille. Il faut donc que je cherche à tirer le meilleur parti possible de la mauvaise position que je me suis faite. C'est pour cela, et non pour vous ennuyer de mon chagrin, que je suis venue consulter celle que Pierre Huguenin appelle le bon ange des cœurs brisés.

Le récit de la Savinienne avait levé le poids énorme qui oppressait le cœur d'Yseult. Elle fut reconnaissante du bien qu'elle venait de lui faire, et en même temps touchée de la sagesse et de la droiture de cette femme, qui n'avait d'autre lumière dans l'âme que celle de son devoir.

— Ma chère Savinienne, dit-elle en passant un de ses bras autour du buste élégant et solide de la femme du peuple, vous me demandez conseil, et vous me paraissez si sage qu'il me semble que ce serait à moi d'en recevoir de vous à chaque instant de ma vie. Je ne puis vous rien apprendre de ce qui se passe au fond du cœur de votre Corinthien. Il me paraît impossible qu'il n'adore pas un être tel que vous ; et cependant je craindrais de vous tromper en vous disant que ce jeune homme préférera le bonheur domestique et la vie paisible et laborieuse de l'ouvrier aux luttes, aux souffrances et aux triomphes de l'artiste. Nous causerons assez souvent de lui, j'espère, pour que j'arrive à vous faire comprendre ce que son génie et son ambition lui commandent. J'en ai parlé quelquefois avec Pierre, et Pierre vous dira là-dessus d'excellentes choses dont il m'a convaincue, et qui m'ont décidée à développer la vocation du sculpteur au lieu de l'entraver.

La Savinienne ouvrait de grands yeux, et s'efforçait de comprendre Yseult.

— Vous avez donc eu aussi la pensée que vous le poussiez à sa perte? lui dit-elle avec un profond soupir.

— Oui, je l'ai eue quelquefois, et j'étais effrayée de l'empressement que mon père mettait à tirer cet enfant

de sa condition pour le livrer à tous les dangers de Paris et à tous les hasards de la vie d'artiste. Il me semblait qu'il prenait une grande responsabilité, et que si le Corinthien ne réussissait pas au gré de nos espérances, nous lui aurions rendu un bien triste service.

— Et alors vous avez cependant continué à lui mettre cela en tête?

—Pierre a décidé que nous n'avions pas le droit de le lui ôter. Chacun de nous a ses aptitudes, et porte en soi le germe de sa destinée, ma bonne Savinienne. Dieu ne fait rien pour rien. Il a ses vues mystérieuses et profondes en nous douant de tel ou tel talent, de telle ou telle vertu, et peut-être aussi de tel ou tel défaut. Les instincts de la jeunesse sont sacrés, et nul n'a le droit d'étouffer la flamme du génie. Au contraire, c'est un devoir de l'exciter et de la développer, au risque de donner à l'homme autant de souffrances que de facultés nouvelles.

— Ce que vous dites, j'ai peine à le croire, répondit la Savinienne, et je ne sais plus comment me diriger au milieu de tout cela. J'allais vous dire que si le Corinthien doit être riche, heureux et considéré dans son nouvel état, j'étais décidée à me sacrifier, à me taire ou à m'en aller; mais vous me dites qu'il va souffrir, se perdre peut-être, et qu'il faut pourtant risquer tout cela pour plaire à Dieu. Vous êtes plus savante que moi, et vous parlez si bien que je ne sais comment vous répondre, sinon que je ne comprends pas, et que j'ai bien du chagrin.

En parlant ainsi, la Savinienne se mit à pleurer, ce qui ne lui arrivait pas souvent, à moins qu'elle ne fût seule.

Yseult essaya de la consoler, et la conjura de ne rien précipiter. Elle l'engagea à s'établir dans le village, ne fût-ce que pour quelques mois, afin de voir si le Corinthien, libre dans son choix et livré à ses réflexions, ne reviendrait pas à l'amour et au bonheur calme. Yseult était aussi loin

que la Savinienne de supposer l'infidélité d'Amaury. Les amours de la marquise étaient si bien protégés par la découverte du passage secret, le Corinthien avait tant de discrétion et de prudence dans ses relations officielles avec le château, que personne n'en avait le moindre soupçon.

La Savinienne reprit donc courage et se décida à rester. Yseult la supplia, au nom de ses enfants, de ne pas avoir avec elle de fierté exagérée, et de garder au moins sa chambre dans le pavillon de la cour; lui observant qu'elle y travaillerait pour le village en même temps que pour le château, et qu'elle n'y pourrait être considérée en aucune façon comme domestique. La Savinienne céda, et resta ainsi, pendant le reste de la saison, dans une amitié presque intime avec mademoiselle de Villepreux, qui ne passait pas un jour sans aller causer avec elle une heure ou deux, et qui donnait des leçons d'écriture et de calcul à sa petite Manette. Cette intimité donna bien plus souvent à Pierre l'occasion de voir Yseult, et de se passionner pour cette noble créature. Lorsqu'il la voyait assise à côté de la table à ouvrage de la Savinienne, tenant le petit garçon sur ses genoux et lui enseignant l'alphabet, elle qui lisait Montesquieu, Pascal et Leibnitz en secret, il avait besoin de se faire violence pour ne pas se mettre à genoux devant elle. Yseult avait bien un peu de coquetterie avec lui; elle se faisait peuple pour lui plaire, entretenant les réchauds de la Savinienne, et prenant quelquefois son fer, lorsque ses enfants la dérangeaient, pour repasser à sa place les rabats du curé ou les cravates du père Huguenin. L'amour et l'enthousiasme républicain jetaient tant de poésie sur ces détails prosaïques que Pierre ne touchait plus à terre, et vivait dans une sorte de fièvre mystique où son intelligence grandissait chaque jour, et où son cœur, livré sans contrainte à tous ses bons instincts, s'enrichissait d'une force et d'une ardeur nouvelles pour con-

cevoir et désirer le bien et le beau. Je vous assure, ami lecteur, que ces deux amants platoniques échangèrent de bien grandes paroles dans la Tour carrée, tout en croyant se dire les choses les plus simples du monde, et que cette belle société, que vous croyez si bien charpentée, fléchira comme un ouvrage de paille le jour où la logique des grands cœurs viendra l'écraser de ces vérités éternelles que vous appelez des lieux communs, et qui se remuent chaque jour autour de certains foyers où vous ne daigneriez pas vous asseoir avec un habit neuf. Il y avait devant la fenêtre gothique de cette tour une grande vigne, où les pigeons venaient se jouer au bord du toit. Yseult les avait apprivoisés à force de se tenir accoudée sur la fenêtre; et tandis que le capucin, le bizet ou le bouvreuil[1] venaient becqueter sa main, elle eut souvent de grandes révélations sur la perfectibilité, et monta avec Pierre, qui pendant ce temps façonnait un ornement de boiserie, jusqu'aux plus hautes régions de l'idéal.

Pendant que la Savinienne résignée travaillait pour ses enfants, et retrempait dans l'amitié et le sentiment religieux son cœur vide et désolé, le Corinthien souffrait de bien grandes tortures. Toujours contraint et humilié de lui-même en présence de cette noble femme, il allait s'étourdir sur ses remords auprès de la marquise; mais il n'y trouvait plus le même bonheur. Une tristesse profonde, une inquiétude incessante s'étaient emparées de Joséphine. Il semblait au Corinthien qu'elle lui cachât quelque secret. La crainte du monde régnait sur elle, malgré toutes les malédictions qu'elle lui adressait tout bas, et toutes les vengeances qu'elle croyait tirer de lui dans ses plaisirs cachés avec l'homme du peuple. Mais, au moindre bruit qui se faisait entendre, elle avait dans les

1. Espèces diverses de pigeons.

bras d'Amaury des tressaillements ou des défaillances qui trahissaient la honte et la peur. Il s'en indignait parfois, et d'autres fois il les excusait, mais, au fond, il eût désiré plus d'audace et de confiance à cette maîtresse fougueuse dans le plaisir, lâche dans la réflexion. En présence de ses craintes, le Corinthien sentait amollir sa fierté, et se résignait à de grands sacrifices. Pour écarter les soupçons que son changement de caractère eût pu faire naître, la marquise voulait voir le monde de temps en temps; et, malgré les humiliations qu'elle y avait subies, elle ne perdait pas une occasion de s'y rattacher. Sa coquetterie et sa frivolité renaissaient chaque jour de leurs cendres. Le Corinthien avait de grands emportements de colère et de tendresse; et, dans ces luttes, il lui semblait qu'au lieu de se ranimer, son cœur se lassait et tendait à s'endurcir. Son caractère s'aigrissait; il fuyait Pierre, résistait au père Huguenin, et méprisait presque les autres compagnons. Les dures habitudes de la pauvreté commençaient à lui peser; il n'avait plus de plaisir à sculpter sa boiserie, aspirant avec anxiété à tailler dans le marbre et à voir des modèles. La bonne Savinienne remarquait avec douleur qu'il prenait des goûts de toilette et des habitudes de nonchalance.

— Hélas! disait-elle au père Huguenin, il met tout ce qu'il gagne à se faire faire des vestes de velours et à se faire broder des blouses. Quand je le vois passer le matin, peigné et coiffé comme une image, je ne me demande plus pourquoi il arrive toujours le dernier à l'atelier.

Quant au père Huguenin, il était fort scandalisé de ce que le Corinthien portait des bottes fines au lieu de gros souliers, et il lui disait quelquefois pendant le souper :

— Mon garçon, quand on voit blanchir la main et pousser les ongles d'un ouvrier, on peut dire que c'est mauvais signe; car ses outils se rouillent et ses planches moisissent.

CHAPITRE XXXII.

M. Isidore Lerebours, l'employé aux ponts et chaussées, était depuis quelque temps l'habitant à poste fixe du château de Villepreux. Son père prétendait qu'il avait eu *quelques désagréments* avec son inspecteur, et que, *dégoûté de la partie*, il avait donné sa démission. Mais le fait est que la sottise et l'ignorance d'Isidore avaient été insupportables à son chef, qu'il y avait eu des paroles très-vives échangées entre eux, et que, sur le rapport auquel cette discussion avait donné lieu, il avait été destitué. Il était hébergé au château, en attendant qu'on lui trouvât un nouvel emploi, et demeurait dans la tour que son père occupait au fond de la grande cour, et qui faisait vis-à-vis à la Tour carrée de la Savinienne.

Voyant donc de sa fenêtre tout ce qui se passait là, il s'était bientôt convaincu que la belle veuve n'avait d'intrigue amoureuse ni avec Pierre ni avec le Corinthien; et, ne doutant pas que ses beaux habits et sa bonne mine ne fissent de l'effet sur cette femme simple et condamnée au travail, il se hasarda à coqueter autour d'elle. La Savinienne ne songea pas d'abord à s'en effrayer, et ne ressentit pas pour lui cet éloignement qu'il inspirait à toutes les femmes de la maison. La Mère des compagnons avait vu tant et de si rudes natures gronder autour d'elle qu'elle ne s'étonnait plus guère de rien, et ne connaissait pas d'ailleurs cette peur anticipée et puérile qui tient de près à la coquetterie agaçante.

Charmé de n'être pas brusqué par elle comme il avait l'habitude de l'être par Julie et les autres soubrettes, Isidore crut que la Savinienne serait de meilleure composition, et s'enhardit auprès d'elle au point de vouloir

folâtrer dans la cour lorsqu'elle la traversait le soir après avoir porté son linge au château. Ces gentillesses n'étaient pas du goût de la Savinienne : elle le menaça de lui donner un soufflet, ce qu'elle eût fait aussi tranquillement qu'elle le disait. Mais il était écrit dans le ciel qu'Isidore serait réprimé par une main plus robuste.

Un soir, étant ivre, Isidore vit la Savinienne chercher au bas de la Tour carrée un jeune pigeon qui venait de tomber du nid. Il s'élança vers elle, sans voir que Pierre Huguenin était à deux pas de là; et il recommença ses grossières importunités avec des expressions si triviales et des manières si peu respectueuses, que Pierre indigné s'approcha et lui ordonna de s'éloigner. Isidore, qui n'était pourtant pas brave, mais à qui le vin donnait de l'audace, voulut insister, et, devenant tout à fait brutal, prétendit qu'il allait embrasser la Savinienne à la barbe de *son galant.* — Je ne suis pas son galant, dit Pierre, mais je suis son ami; et, pour le prouver, je la débarrasse d'un sot. En parlant ainsi, il prit Isidore par les deux épaules; et, quoiqu'il conservât assez de patience pour n'employer pas toute sa force, il l'envoya tomber contre un mur où l'ex-employé s'endommagea quelque peu le visage.

Il se le tint pour dit, et, connaissant désormais le bras de l'ouvrier, il ne se vanta pas de sa mésaventure; mais il sentit revenir tous ses projets de vengeance, et sa haine contre Pierre Huguenin se ralluma plus vive et plus motivée.

Il commença par s'attaquer au plus faible ennemi, et par déchirer la Savinienne. Il confia tout bas à tout le monde que le Corinthien et Pierre se partageaient ses faveurs avec un mépris cynique pour elle et pour la morale publique, et même que le Berrichon était son amant par-dessus le marché. — Il en était bien sûr, disait-il; il

voyait de sa fenêtre tout ce qui se passait la nuit à la Tour carrée.

Quelques personnes se refusèrent à le croire; un plus grand nombre le crurent sans examen, et le répétèrent sans scrupule. Les domestiques du château, observant de près la conduite de la Savinienne, repoussaient à bon escient les calomnies d'Isidore, que, du reste, ils détestaient cordialement; et, comme ils avaient beaucoup d'estime et d'affection pour Pierre, ils se gardèrent de les lui répéter. Mais ils les donnèrent à entendre au Corinthien, qu'ils aimaient beaucoup moins, parce qu'ils le trouvaient fier, et quelque peu méprisant à leur endroit.

Ce fut un grand châtiment pour Amaury, et un nouveau remords, que de voir celle qu'il avait aimée et appelée auprès de lui, diffamée à cause de lui et défendue par un autre que lui. Il jura que le fils Lerebours s'en repentirait cruellement; mais il fut empêché de prendre aucun parti par la jalousie de la marquise.

Joséphine avait l'habitude de causer le matin avec sa soubrette, pendant qu'elle se faisait coiffer, et Julie la tenait au courant de tous les cancans de l'office et du village. Lorsqu'elle apprit les soupçons dont la Savinienne était l'objet, avant d'examiner s'ils étaient fondés, elle conçut une aversion étrange pour cette victime de ses amours avec le Corinthien. Elle commença par interroger ce dernier, et le fit avec tant d'aigreur et d'emportement que le Corinthien, dont l'humeur était déjà assez sombre, lui répondit avec un peu de hauteur qu'il ne lui devait pas compte de son passé.

—Pourtant, ajouta-t-il, je veux bien vous le dire, pour vous faire voir à quel point vos outrages sont mal fondés et votre jalousie injuste. Il est bien vrai que j'ai aimé la Savinienne et que j'ai été aimé d'elle; il est bien vrai que je devais l'épouser à la fin de son deuil, et que je

l'aurais fait si je ne vous avais pas rencontrée ; il est bien vrai aussi que j'ai brisé le plus fidèle et le plus généreux cœur qui fut jamais, pour en conserver un qui me dédaigne et m'échappe à chaque instant. Mais soyez tranquille ; quoique je sente ma folie, quoique je sois certain d'être brisé un jour par vous à mon tour, je vous adore et je n'aime plus la Savinienne. C'est en vain que je rougis de ma conduite, c'est en vain que je voudrais réparer mon crime : c'est pour moi un supplice affreux que de la voir, et, lorsque Pierre me traîne auprès d'elle, j'y compte les minutes que je voudrais passer avec vous.

— Et alors, dit la marquise en secouant la tête d'un air d'incrédulité, cette femme généreuse et fidèle, que vous ne daignez pas seulement regarder, se jette par désespoir dans les bras de votre ami Pierre, et se console avec lui de votre abandon ?

Le Corinthien fut outré de cette accusation. Il n'aurait jamais pensé que la vanité froissée pût donner à Joséphine des pensées aussi mauvaises et de tels accès de méchanceté. Il en fit la cruelle épreuve ; car, dans son indignation, il défendit chaudement la Savinienne, et, poussé à bout par les sarcasmes amers de la marquise, il se laissa entraîner jusqu'à rabaisser celle-ci pour exalter sa rivale. Alors Joséphine entra en fureur, eut de véritables attaques de nerfs et ne s'apaisa que lorsque, brisée de fatigue, épuisée de larmes, elle eut jeté à ses pieds son amant, égaré et brisé comme elle.

Ces orages se renouvelèrent la nuit suivante, et furent plus violents encore. Joséphine chassa le Corinthien de sa chambre, et, quand il fut dans le passage secret, elle eut de tels sanglots et de tels délires, qu'il revint sur ses pas pour la défendre contre elle-même. Ils se réconcilièrent pour se brouiller encore ; et, dans ces tristes convulsions d'un amour que la foi ne dominait plus, il y eut de

ces paroles qui tuent l'idéal, et de ces réponses que rien ne peut effacer. Le Corinthien, consterné, se demandait avec épouvante si c'était de l'amour ou de la haine qu'il y avait entre lui et Joséphine.

Jusque-là de telles précautions avaient été prises par eux, que pas un souffle, pas un bruit imprudent n'avait troublé le silence des longues nuits du vieux château. Mais, dans ces deux nuits d'orage, on se fia trop à l'épaisseur des murs et à la situation isolée de l'appartement. Le comte, qui dormait peu et d'un sommeil léger, comme tous les vieillards, fut frappé des cris étouffés, des sourds gémissements et des éclats de voix soudainement comprimés, qui semblaient s'exhaler des flancs massifs de la muraille. Le passage secret passait non loin de sa chambre à coucher. Il le savait, mais il ignorait qu'une communication pût être établie entre cette impasse et le boyau plus étroit et plus mystérieux que le Corinthien seul avait découvert dans la boiserie de la chapelle.

Le vieux comte croyait peu aux revenants. Il pensa d'abord à sa petite-fille, se leva, et approcha de son appartement qui était situé au bout du corridor et qui avait une communication par la tourelle avec l'atelier. Il n'entendit aucun bruit, entra doucement, trouva Yseult paisiblement endormie, et traversa sa chambre pour descendre le petit escalier tournant qui conduisait au cabinet de la tourelle. Durant ce court trajet, les bruits étranges qui l'avaient frappé ne se firent plus entendre. Mais quand il se fut avancé sur la tribune de l'atelier, il lui sembla les retrouver encore.

Le comte avait toujours eu la vue très-basse, et en revanche l'oreille excessivement fine et exercée. Il entendit venir, comme par un conduit acoustique, deux voix qui se querellaient, et qui semblaient partir de très-loin. Il examina les sculptures avec son lorgnon ; mais le panneau

mobile était placé trop haut pour qu'il pût en voir le disjoint. D'ailleurs il n'entendit plus rien, et il allait se retirer, lorsqu'il vit le panneau s'ébranler, glisser comme dans une coulisse, et le Corinthien pâle, les cheveux en désordre et la rage dans les yeux, sauter de dix pieds de haut sur un tas de copeaux qu'il avait placés là pour amortir le bruit de sa chute quotidienne. Il montait avec une échelle qu'il jetait ensuite par terre sur ces mêmes copeaux pour ôter tout soupçon à ceux qui pourraient entrer la nuit dans l'atelier.

Aussitôt que le comte avait vu remuer le panneau, il s'était retiré en arrière, et, se cachant derrière le rideau de tapisserie, il avait lorgné et observé le Corinthien sans être aperçu. A peine le jeune homme se fut-il retiré que le comte descendit dans l'atelier, frotta le bout de sa béquille dans un pot de blanc de céruse, et fit sur le panneau mobile une marque pour le reconnaître. Puis, avant que le jour fût levé, il alla réveiller Camille, son vieux valet de chambre, le plus petit, le plus vert, le plus pointu, le plus rusé et le plus discret de tous les Frontins du temps passé. Camille prit ses *passe-partout* et conduisit son maître par un autre chemin à l'atelier. Il posa l'échelle contre la boiserie désignée, prit sa petite lanterne sourde, grimpa lestement malgré ses soixante-dix ans, pénétra dans le couloir mystérieux comme un furet, et, traversant la trouée faite dans l'impasse, arriva jusqu'à la porte de l'alcôve de la marquise, qu'il connaissait fort bien pour avoir dans sa jeunesse fait passer par là un rival de son maître. A telles enseignes que le couloir avait été muré, mais trop tard.

Lorsqu'il revint apprendre au comte (non pas sans quelque embarras) le résultat de son voyage à travers les murs, le comte, au lieu de se troubler, lui dit d'un air ironique : — Camille, je ne savais pas qu'au lieu d'un couloir

il y en avait deux! J'ai été *trompé* plus longtemps que je ne croyais.

Puis, lui recommandant le silence sur l'existence du couloir et se gardant bien de lui dire quel homme il avait vu en sortir, il alla se recoucher assez tranquillement. Il avait tant vécu, que rien ne pouvait lui sembler neuf, ni exciter sa stupeur ou son indignation. Mais il ne s'endormit pas avant d'avoir calculé ce qu'il avait à faire pour mettre fin à une intrigue qu'il ne voulait tolérer en aucune façon.

Le lendemain, de grand matin, le jeune Raoul partit pour la chasse avec Isidore Lerebours, dont il se servait comme d'un piqueur robuste pour courir le lièvre, et comme d'un maquignon effronté dans l'achat ou l'échange de ses chevaux. Vers midi, en revenant au château, il lui adressa plusieurs questions sur la Savinienne, dont la beauté avait excité en lui quelque désir; et Isidore lui ayant répondu que c'était une prude hypocrite, il lui demanda s'il jugeait qu'elle serait sensible à quelques présents. Isidore, qui désirait surtout se venger de Pierre, l'encouragea dans son projet de séduction, et ajouta que si on pouvait écarter le fils Huguenin, qui était fort jaloux d'elle, il serait bien plus facile de s'en faire écouter.

— Éloigner cet ouvrier de la maison ne me paraît pas chose aisée, répondit Raoul; mon père et ma sœur en sont coiffés, et le citent à tout propos comme un homme de génie. Quel homme est-ce?

— Un sot, répondit l'ex-employé aux ponts et chaussées, un manant, qui vous manquerait de respect si vous vous commettiez avec lui en quoi que ce soit. Il se donne de grands airs parce que M. le comte le protège, et il dit tout haut que si vous faisiez mine de regarder la Savinienne, vous trouveriez à qui parler, tout comte que vous êtes.

— Ah ! eh bien, nous verrons cela. Mais, dites-moi, la Savinienne est donc bien réellement sa maîtresse ?

— Il n'y a que vous qui ne le sachiez pas.

— Ma sœur se persuade cependant que c'est la plus honnête femme du monde.

— Hélas ! mademoiselle Yseult est dans une grande erreur. Il est bien malheureux qu'elle ait laissé ces gens-là se familiariser avec elle ; cela pourra lui faire plus de tort qu'elle ne pense.

Raoul devint tout à coup sérieux, et, ralentissant son cheval : — Qu'entendez-vous par là ? dit-il ; quelle familiarité trouvez-vous possible entre ma sœur et des gens de cette sorte ?

Le lecteur n'a pas oublié l'aversion que le fils Lerebours nourrissait contre Yseult depuis le jour où elle avait ri de sa chute de cheval. De son côté, elle n'avait jamais pu lui dissimuler l'antipathie et l'espèce de mépris qu'elle éprouvait pour lui, et l'aventure du plan de l'escalier lui avait arraché quelques moqueries qui étaient revenues à Isidore. Il n'avait donc jamais négligé l'occasion de la dénigrer, lorsqu'il avait pu le faire sans se compromettre ; et, depuis quelque temps, il poussait la vengeance jusqu'à insinuer que mademoiselle de Villepreux *ne regardait pas de travers* le fils Huguenin ; que, de sa chambre, il les voyait causer ensemble des heures entières chez la Savinienne, et qu'il était tout au moins fort singulier qu'une demoiselle de son rang fréquentât une femme de mauvaise vie et prît ses amis dans le ruisseau.

Il pensa donc qu'en attribuant à l'opinion publique les sales idées qui lui étaient venues, et en les faisant pressentir au frère ultra de la jeune républicaine, il porterait un grand coup, soit à l'indépendance et au bonheur domestique d'Yseult, soit à Pierre Huguenin et à la Savinienne. Il répondit à Raoul que l'on avait remarqué dans

la maison l'intimité étrange qui s'était établie à la Tour carrée entre la demoiselle du château, la lingère et les artisans; que les domestiques en avaient bavardé dans le village; que, du village, les mauvais propos avaient été plus loin, et que, dans les foires et marchés des environs, il n'était pas question d'autre chose. Il ajouta que cela lui faisait une peine mortelle, et qu'il avait failli se battre avec ceux qui déchiraient ainsi la sœur de M. Raoul.

—Vous auriez dû le faire et n'en jamais parler, lui répondit Raoul qui l'avait écouté en silence; mais, puisque vous n'avez fait ni l'un ni l'autre, je vous conseille fort, monsieur Isidore, de ne vous lamenter auprès de personne autre que moi de la malveillance dont ma sœur est l'objet. Il est possible qu'elle ait eu trop de liberté pour une jeune personne; mais il est impossible qu'elle en ait jamais abusé. Il est possible encore que je m'occupe de faire cesser les causes de ces mauvais bruits; il est possible surtout que je fasse un exemple, et que les bavards insolents aient à se repentir avant qu'il soit peu. Quant à vous, rappelez-vous qu'il y a une manière de défendre les personnes à qui l'on doit du respect, qui est pire que de les accuser. Si vous veniez à l'oublier, je pourrais bien, malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, vous casser sur la tête la meilleure de mes cannes.

En parlant ainsi, Raoul piqua des deux et froissa assez rudement, du poitrail de son cheval, le bidet beauceron d'Isidore, qui marchait à ses côtés. Le fils de l'économe fut forcé de faire place à son maître, qui franchit lestement la grille du parc, et laissa derrière lui l'officieux causeur, fort étonné et un peu inquiet du résultat de son entreprise.

Pendant que la Savinienne était l'objet de cet entretien, il y en avait un autre non moins animé à son sujet

entre Yseult et la marquise. Yseult était entrée le matin chez sa cousine, et s'était inquiétée de l'altération de ses traits. La marquise avait répondu qu'elle souffrait beaucoup des nerfs. Elle avait grondé sa suivante à tout propos; elle avait essayé dix collerettes sans en trouver une qui fût blanchie et repassée à son gré, et elle avait fini par défendre à Julie de confier davantage ses dentelles à cette stupide Savinienne, qui ne savait rien faire que du scandale et des enfants.

Lorsque Julie fut sortie, Yseult reprocha sévèrement à Joséphine la manière dont elle s'était exprimée sur le compte d'une femme respectable.

Faire l'éloge de la Savinienne devant la marquise, c'était verser de l'huile bouillante sur le feu. Elle continua de l'accuser avec une étrange aigreur d'être la maîtresse de Pierre Huguenin et d'Amaury. — Je ne comprends pas, ma chère enfant, lui répondit Yseult avec un sourire de pitié, que tu ajoutes foi à des propos ignobles, et que tu leur donnes accès sur ta jolie bouche. Si j'avais l'esprit aussi mal disposé que tu l'as ce matin, je te dirais que je suis presque tentée de prendre au sérieux les plaisanteries que nous te faisions il y a quelque temps sur le Corinthien.

— Ce serait de ta part, à coup sûr, une mortelle insulte, répondit la marquise; car tu poses en principe qu'un artisan n'est pas un homme : ce qui fait que tu passes ta vie avec eux comme si c'étaient des oiseaux, des chiens ou des plantes.

— Joséphine! Joséphine! s'écria Yseult en joignant les mains avec une surprise douloureuse, que se passe-t-il donc en toi, que tu sois aujourd'hui si différente de toi-même?

— Il se passe en moi quelque chose d'affreux! répondit la marquise en se jetant tout échevelée le visage con-

tre son lit, et en se tordant les mains avec des torrents de larmes. Yseult fut effrayée de ce désespoir, qu'elle avait pressenti depuis quelque temps en voyant les traits de Joséphine s'altérer et son caractère s'aigrir. Elle y prit part avec toute la bonté de son cœur et tout le zèle de ses intentions ; et, la serrant dans ses bras, elle la supplia, avec de tendres caresses et de douces paroles, de lui ouvrir son âme.

Certes, la marquise ne pouvait rien faire de plus déplacé, de plus coupable peut-être, que de confier son secret à une jeune fille chaste, pour laquelle l'amour avait encore des mystères où l'imagination n'avait voulu pénétrer; mais Joséphine n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle déroula devant sa cousine, avec une sorte de cynisme exalté, tout le triste roman de ses amours avec le Corinthien; et elle termina par une théorie du suicide qui n'était pas trop affectée dans ce moment-là.

Yseult écouta ce récit en silence et les yeux baissés. Plusieurs fois la rougeur lui monta au visage, plusieurs fois elle fut sur le point d'arrêter l'effusion de Joséphine. Mais chaque fois elle se commanda le courage, étouffa un soupir, et se soutint ferme et résolue, comme une jeune sœur de charité qui voit pour la première fois une opération de chirurgie, et qui, prête à défaillir, surmonte son dégoût et son effroi par la pensée d'être utile et de soulager un membre de la famille du Christ.

Répondre à cette confession, porter sur Joséphine un jugement qui ne la blessât point, ou justifier un amour adultère, était tout aussi impossible l'un que l'autre à mademoiselle de Villepreux. Il eût fallu raisonner sur des principes; Joséphine n'en avait pas et ne pouvait pas en avoir, grâce à son éducation, à son mariage, et à sa position fausse et douloureuse dans la société. Yseult tâcha cependant de lui faire comprendre qu'en condamnant sa

violation du mariage elle ne méprisait point le choix qu'elle avait fait; mais elle ne l'approuva pas non plus. D'après ce que la Savinienne lui avait confié du passé du Corinthien, Yseult pressentait de plus en plus dans ce jeune homme des instincts et une destinée peu compatibles avec le bonheur d'une femme, quelle qu'elle fût. Elle osa dire toute sa pensée à la marquise, et lui fit faire des réflexions qu'elle n'avait pas encore faites sur l'effrayante personnalité qui se développait insensiblement chez le Corinthien depuis le jour où la protection de M. de Villepreux l'avait fait sortir du néant.

Joséphine commençait à se calmer, et le langage de la raison la préparait à entendre celui de la morale, lorsqu'on frappa à la porte. Yseult ayant été voir ce que c'était, ouvrit à son grand-père en lui adressant, comme elle faisait toujours en le voyant, quelque tendre parole.

— Va-t'en, mon enfant, dit le comte. Je veux être seul avec ta cousine.

Yseult obéit, et M. de Villepreux, s'asseyant avec une lenteur solennelle, entama ainsi l'entretien :

— J'ai à vous parler, ma chère Joséphine, de choses assez délicates et des plus grands secrets qu'une femme puisse avoir. Êtes-vous bien certaine que personne ne peut nous entendre?

— Mais je crois que cela est impossible, dit Joséphine, un peu interdite de ce préambule et du regard scrutateur que le comte attachait sur elle.

— Eh bien, reprit-il, regardez aux portes... à toutes les portes!

Joséphine se leva, et alla voir si la porte de sa chambre qui donnait sur le corridor, et celle qui communiquait avec les autres pièces de l'appartement, étaient bien fermées; puis elle revint pour s'asseoir.

—Vous oubliez une porte, lui dit le comte en prenant une

prise de tabac, et en la regardant par-dessus ses lunettes.

— Mais, mon oncle, je ne connais pas d'autre porte, répondit Joséphine en pâlissant.

— Et celle de l'alcôve? Est-ce que vous ne savez pas que de l'atelier on entend tout ce qui se passe ici?

— Mon Dieu, dit Joséphine tremblante, comment cela se pourrait-il? Il y a là, je crois, un passage sans issue.

— Vous en êtes bien sûre, Joséphine? Voulez-vous que je demande, à cet égard, des renseignements au Corinthien?

Joséphine se sentit défaillir; elle tomba sur ses genoux, et regarda le vieillard avec une angoisse inexprimable, sans avoir la force de dire un mot.

— Relevez-vous, ma nièce, reprit le comte avec une douceur glaciale; asseyez-vous, et écoutez-moi.

Joséphine obéit machinalement et resta devant lui, immobile et pâle comme une statue.

— De mon temps, ma chère enfant, dit le comte, il y avait certaines marquises qui prenaient leurs laquais pour amants. En général, c'étaient des femmes moins jeunes, moins belles et moins recherchées que vous dans le monde; ce qui rendait peut-être cette fantaisie un peu plus explicable de leur part. C'était le temps du Parc-aux-Cerfs, après lequel on crie beaucoup aujourd'hui, et que les industriels nous jettent continuellement à la tête comme une souillure ineffaçable imprimée à la noblesse.

— Assez, mon oncle, au nom du ciel! dit Joséphine en joignant les mains. Je comprends bien!

— Loin de moi, dit le comte, la pensée de vous humilier et de vous blesser, ma chère Joséphine. Je voulais seulement vous dire (ayez un peu de courage, je serai bref) que les mœurs de Louis XV, excusables peut-être dans leur temps, ne sont plus praticables aujourd'hui. Une femme du monde ne pourrait plus dire, au point du jour,

à un manant : « Va-t'en, je n'ai plus besoin de toi ! » car il n'y a plus de manants. Un palefrenier est un homme ; un artisan est un artiste ; un paysan est un propriétaire, un citoyen ; et aucune femme, fût-elle reine, n'a le pouvoir de persuader à un homme qu'il redevient son inférieur en sortant de ses bras. Vous n'avez donc pas dérogé, ma chère nièce, en choisissant pour votre amant un jeune homme intelligent, né dans les rangs du peuple. Si vous étiez libre de joindre le don de votre main à celui de votre cœur, je vous dirais de le faire, si cela vous convient ; et, au lieu d'être la marquise des Frenays, vous seriez la Corinthienne, sans que j'en fusse humilié ou scandalisé le moins du monde. Mais vous êtes mariée, mon enfant, et votre mari est trop malade (je viens encore de recevoir une lettre de son médecin qui ne lui en donne pas pour six mois), vous touchez de trop près à votre liberté pour qu'il vous soit pardonné de n'avoir pas su attendre. Il est des malheurs de toute la vie où l'erreur de quelques instants est presque inévitable et trouve grâce devant le monde. Dans votre position, vous ne trouveriez aucune indulgence. Voilà pourquoi je vous engage à éloigner de vous le Corinthien, sauf à le rappeler pour l'épouser après une année de veuvage.

Cette manière de prendre les choses était si éloignée de ce que Joséphine attendait de la sévérité de son oncle, que la surprise remplaça la consternation. Elle leva les yeux plusieurs fois sur lui pour voir s'il parlait sérieusement, et les baissa aussitôt après s'être assurée qu'il ne riait pas le moins du monde. Et pourtant ce n'était qu'un jeu d'esprit, un piége moqueur, le dénouement bouffon d'une comédie sceptique. Le vieux comte savait fort bien quel en serait l'effet, et ne craignait nullement que sa comédie tournât contre lui. Il connaissait Joséphine beaucoup mieux qu'elle ne se comprenait elle-même. Il rendait les

rênes, sachant bien que c'est la seule manière de gouverner un coursier impétueux.

Joséphine demeura quelques instants muette, et enfin elle répondit :

—Je vous remercie, mon cher, mon généreux oncle, de me traiter avec cette bonté, lorsqu'au fond du cœur vous me méprisez certainement.

—Moi, vous mépriser, mon enfant! Et pourquoi donc, je vous prie? Si vous étiez une de ces marquises galantes dont je parlais tout à l'heure, je vous traiterais avec plus de sévérité; car un noble esprit doit savoir commander aux sens. Mais ce n'est point une faute de ce genre que vous avez commise...

—Non, mon oncle! s'écria Joséphine, à qui l'inspiration du mensonge revint avec l'espérance de se disculper; je vous jure que c'est un amour de tête, une folie, un rêve romanesque, et que ce jeune homme ne venait ici...

—Que pour vous baiser la main, je n'en doute pas, répondit le comte avec un sourire d'une si terrible ironie, qu'il ôta tout d'un coup à Joséphine la prétention de lui en imposer. Mais je ne vous demandais pas cela, ajouta-t-il en reprenant son sérieux affecté. Il est des fautes complètes où le cœur joue un si grand rôle qu'on les plaint au lieu de les condamner. Je suis donc bien persuadé que vous avez pour le Corinthien une affection très-sérieuse, et que, prévoyant la fin prochaine de M. des Frenays, vous lui avez promis de vous unir un jour à lui. Eh bien, mon enfant, si vous avez fait cette promesse, il faudra la tenir; je vous répète que je ne m'y oppose pas.

— Mais, mon oncle, dit naïvement Joséphine, je ne lui ai jamais fait aucune promesse!...

Le comte poursuivit, comme s'il n'avait pas entendu cette réponse, qu'il venait pourtant de noter très-particulièrement :

— Et même, si vous voulez que je dise au Corinthien la manière dont j'envisage la chose, je la lui dirai aujourd'hui.

— Mais, mon oncle, ce serait lui donner une espérance qui ne se réalisera peut-être pas. Je n'attends ni ne désire la mort de l'homme auquel vous m'avez mariée ; et ce serait un crime, à ce qu'il me semble, de présenter cette chance sinistre, à l'homme que j'aime, comme un rêve et un espoir de bonheur.

— Aussi n'est-il pas convenable, dans ce moment, que vous le fassiez vous-même. J'approuve vos scrupules à cet égard. Mais moi qui sais bien que mon cher neveu, le marquis n'est guère aimable, et par conséquent guère regrettable, moi qui ne vous imposerai jamais le semblant d'une hypocrite douleur, et qui comprends fort bien, dans le fond de mon âme, le désir que vous avez d'être libre, je dois me charger de rassurer le Corinthien sur la durée de votre séparation. Cette séparation est nécessaire ; ce que moi seul sais aujourd'hui, tout le monde pourrait le découvrir demain. Il lui sera douloureux de vous quitter : il doit vous aimer éperdument. Mais en lui faisant comprendre qu'il doit vous mériter par ce sacrifice, et qu'il en sera récompensé dans deux ans tout au plus, je ne doute pas qu'il n'accepte la proposition que je vais lui faire.

— Quelle proposition, mon oncle ? demanda Joséphine effrayée.

— Celle de partir tout de suite pour l'Italie, afin d'aller se livrer au culte de l'art sur une terre qui en a gardé les traditions et qui lui fournira les plus beaux modèles. Je lui donnerai tous les moyens d'y faire de bonnes études et de rapides progrès. Dans deux ans peut-être il pourra concourir pour un prix, et alors vous aurez pour époux un élève distingué auquel votre fortune aplanira le chemin de la réputation.

— Je suis bien sûre, mon oncle, dit Joséphine, que ce jeune homme ne l'entend pas ainsi. Il est fier, désintéressé : il ne voudrait pas devoir ses succès à la position que je lui aurais faite dans le monde.

—Il a de l'ambition, dit le comte ; quiconque se sent artiste en a, et la soif de la gloire vaincra bien vite ses scrupules.

—Mais moi, mon oncle, je ne voudrais pas servir d'instrument à la fortune d'un ambitieux. Si le Corinthien pouvait accepter ma fortune avant d'avoir à m'offrir un nom en échange, je douterais de son amour et ne le partagerais plus.

—Eh bien, comme le temps presse et qu'il faut prendre un parti, je vais l'interroger, dit le comte en se levant. Il faut qu'il sache bien que vous l'aimez assez pour l'épouser, quelle que soit sa position, et que j'y consentirais, dût-il rester ouvrier. N'est-ce pas que c'est bien là votre pensée ?

— Mais, mon oncle,... dit Joséphine en se levant aussi et en retenant le comte qui faisait mine de la quitter, donnez-moi le temps de la réflexion. Je n'ai jamais songé à tout cela, moi ! Prendre l'engagement de me remarier, quand je ne suis pas encore veuve, et que je ne connais du mariage que ses plus grands maux... c'est impossible ! il faut que je respire, que je demande conseil...

—A qui, ma chère nièce? au Corinthien?

— A vous, mon oncle, c'est à vous que je demanderai conseil ! s'écria Joséphine en se jetant dans les bras du comte avec une ruse caressante.

Le vieux seigneur comprit fort bien que la jeune marquise le suppliait de la détourner d'un engagement dont elle avait peur, et qu'elle ne demandait qu'un peu d'aide pour rompre une liaison dont elle rougissait. Joséphine avait aimé le Corinthien, mais elle était vaine : on ne renonce

pas au grand monde quand on s'est sacrifié pour y être admise. On aime mieux y briller quelquefois, sauf à y souffrir sans cesse, que d'en être bannie et de n'y pouvoir plus rentrer.

Le comte, riant en lui-même du succès de sa feinte, la quitta en lui promettant de réfléchir à l'explication qu'il aurait avec le Corinthien et en lui donnant jusqu'au soir pour y réfléchir elle-même.

La marquise courut trouver Yseult, et lui raconta de point en point tout ce que le comte venait de lui dire. Yseult l'écouta avec une vive émotion. Sa figure s'éclaira d'une joie étrange; et la marquise, en finissant son récit, vit avec surprise des larmes d'enthousiasme inonder le visage de sa cousine.

— Eh bien, lui dit-elle, qu'as-tu donc, et que penses-tu de tout cela?

— O mon cher, mon noble aïeul! s'écria Yseult en levant les yeux et les mains vers le ciel; j'en étais bien sûre, j'avais bien raison de compter sur lui! Je le savais bien, moi, que, dans l'occasion, sa conduite s'accorderait avec ses paroles! Oh! oui, oui, Joséphine, il faudra épouser le Corinthien!

— Mais je ne te comprends pas, Yseult: tu me disais tantôt qu'il ne me rendrait jamais heureuse, qu'il fallait rompre avec lui; et maintenant tu me conseilles de m'engager à lui pour toujours!

— J'avais cru devoir te parler ainsi et te montrer les défauts de ton amant pour te guérir d'un amour qui me semblait coupable. Mais mon père a eu le sentiment d'une morale plus élevée; il comprend la vraie morale, lui! Il t'a conseillé de redevenir fidèle à ton mari, à l'approche de cette heure solennelle, après laquelle tu seras libre, et pourras faire le serment d'un amour plus légitime et plus heureux!

— Ainsi tu me conseilles toi-même d'épouser le Corinthien ! Et son ambition, et sa jalousie, et ses outrages, dont j'ai tant souffert, et son amour pour la Savinienne qui n'est peut-être pas éteint ? Tu oublies que cette nuit je l'ai chassé d'ici dans un accès de haine et de colère inexprimable.

— Il reviendra te demander pardon de ses torts, et tu le corrigeras de ses défauts en le guérissant de ses souffrances, en lui prouvant ta sincérité par des promesses...

— C'est de la folie ! s'écria la marquise poussée à bout. Ou vous jouez, ton père et toi, une comédie pour m'éprouver, ou vous êtes sous l'empire de je ne sais quel rêve de républicanisme romanesque auquel vous voulez me sacrifier. Je voudrais bien voir ce que dirait mon oncle si tu voulais épouser Pierre Huguenin, et ce que tu dirais toi-même si on te le conseillait !...

Yseult sourit, et déposa sans rien répondre un long baiser sur le front de sa cousine. Son visage avait une expression sublime.

CHAPITRE XXXIII.

Le soir de ce jour déjà si rempli d'émotions, Pierre et le Corinthien travaillaient à la lumière, agités eux-mêmes d'une sorte de fièvre. Amaury, ennuyé de son entreprise, se hâtait d'achever ses dernières figures sculptées, et aspirait à entamer les ornements plus faciles auxquels Pierre devait l'aider. La partie de pure menuiserie n'avait pas été à beaucoup près aussi vite. Il y avait encore bien des panneaux disjoints, bien des moulures inachevées. Mais le père Huguenin avait été forcé de prendre patience ; car

son fils voulait achever avant tout l'escalier de la tribune, qu'il s'était réservé comme le morceau le plus important et le plus difficile. Pierre ne disait pas que, dans le secret de son âme, il chérissait cette partie de l'atelier qui le rapprochait du cabinet de la tourelle, et de la tribune, où quelquefois il n'était séparé d'Yseult que par la porte, souvent entr'ouverte, du cabinet d'étude.

Retranché dans le fond de l'atelier, Pierre avait depuis quelque temps travaillé sans relâche. Non-seulement il voulait que son escalier fût une pièce conforme à toutes les lois de la science, mais il voulait encore en faire une œuvre d'art. Il songeait à lui donner le style, le caractère, le mouvement non-seulement facile et sûr, mais encore hardi et pittoresque. Il ne fallait pas que ce fût l'escalier coquet d'un restaurant ou d'un magasin, mais bien l'escalier austère et riche d'un vieux manoir, tel que ceux qu'on voit au fond des intérieurs de Rembrandt, sur lesquels la lumière douteuse et rampante monte et décroît avec tant d'art et de profondeur. La rampe en bois, découpée à jour, et les ornements des pendentifs, devaient aussi être d'un choix particulier. Pierre eut le bon sens et le bon goût d'emprunter le dessin de ces parties aux ornements de l'ancienne boiserie. Il les adapta aux formes et aux dimensions de son escalier, et là ses connaissance en géométrie lui devinrent de la plus grande utilité. C'était un travail d'architecte, de décorateur et de sculpteur en même temps. Pierre était sévère envers lui-même. Il se disait que ce serait peut-être la seule occasion qu'il aurait dans sa vie d'unir sérieusement les conditions de l'utile à celles du beau, et il voulait laisser dans ce monument, où des générations d'ouvriers habiles avaient exécuté de si belles choses, une trace de sa vie, à lui, ouvrier consciencieux, artiste délicat et noble.

Il était dix heures du soir, et il donnait enfin la der-

rière main à son œuvre. Il avait ajusté ses marches bien *balancées* sur un palmier élégant, fragile à la vue, solide en réalité. La rampe était posée; et, à la lueur de la lampe, elle reflétait sur la muraille ses légers enroulements et ses fortes nervures. Pierre, à genoux sur la dernière marche, rabotait avec soin les moindres aspérités; son front était inondé de sueur, et ses yeux brillaient d'une joie modeste et légitime. Le Corinthien était monté sur une échelle, à quelque distance, et plaçait encore quelques chérubins dans leurs niches. Il travaillait avec la même activité, mais non avec le même plaisir que son ami. Il y avait dans son ardeur comme une sorte de rage, et à chaque instant il s'écriait en jetant son ciseau sur les dalles : — Maudites marionnettes! quand donc en aurai-je fini avec vous? Puis il reportait de temps en temps ses regards sur cette marque de craie qui était restée au panneau du passage secret, et qu'il ne pouvait pas s'expliquer.

— Moi, j'ai fini! s'écria Pierre tout d'un coup en s'asseyant sur la marche qui joignait l'escalier à la tribune; et j'en suis presque fâché, ajouta-t-il en s'essuyant le front: je n'ai jamais rien fait avec tant d'amour et de zèle.

— Je le crois bien, répondit le Corinthien avec amertume; tu travailles pour quelqu'un qui en vaut la peine.

— Je travaille pour l'art, répondit Pierre.

— Non, répondit brusquement le Corinthien, tu travailles pour celle que tu aimes.

— Tais-toi, tais-toi, s'écria Pierre effrayé, en lui montrant la porte du cabinet.

— Bah! je sais bien qu'à cette heure elles prennent le thé! répondit le Corinthien. Je sais de point en point leurs habitudes. Dans ce moment-ci, mademoiselle de Villepreux arrange ses tasses de porcelaine, en parlant politique ou philosophie avec son père, et la marquise bâille

en regardant au miroir si elle est bien coiffée. C'est comme si je la voyais.

— C'est égal, parle moins haut, je t'en supplie.

— Je parlerai aussi bas que tu voudras, Pierre, dit le Corinthien en venant s'asseoir à côté de son ami. Mais j'ai besoin de parler, vois-tu, j'ai la tête brisée. Sais-tu que ton escalier est superbe? Tu as du talent, Pierre. Tu es né architecte comme je suis né sculpteur, et il me semble qu'il y a autant de gloire dans un art que dans l'autre. Est-ce que tu n'as jamais eu d'ambition, toi?

— Tu vois bien que j'en ai, puisque je me suis donné tant de mal pour faire cet escalier.

— Et voilà ton ambition satisfaite?

— Pour aujourd'hui; demain j'aurai à faire le corps de bibliothèque,

— Et tu comptes faire toute ta vie des escaliers et des armoires?

— Que pourrais-je faire de mieux? je ne sais pas faire autre chose.

— Mais tu peux tout ce que tu veux, Pierre, et tu ne veux pas rester menuisier, j'espère?

— Mon cher Corinthien, je compte rester menuisier. Que tu deviennes sculpteur, que tu étudies Michel-Ange et Donatello, c'est juste. Tu es entraîné aux œuvres brillantes par une organisation particulière, qui t'impose le devoir de chercher le beau dans son expression la plus élevée et la plus poétique. Le dégoût que t'inspirent les travaux de pure utilité est peut-être un avertissement de la Providence, qui te réserve de plus hautes destinées. Mais moi, j'aime le travail des mains; et pourvu que ma peine serve à quelque chose, je ne la regrette pas. Mon intelligence ne me porte pas vers les œuvres d'art, comme tu les entends; je suis peuple, je me sens ouvrier par tous les pores. Une voix secrète, loin de m'appeler dans le

tumulte du monde, murmure sans cesse à mon oreille que je suis attaché à la glèbe du travail, et que je dois peut-être y mourir.

— Mais ceci est une absurdité ! Pierre, tu te ravales et tu te calomnies; tu n'es pas fait pour rester machine et pour suer comme un esclave. Est-ce que la manière dont le riche exploite le travail du peuple n'est pas une iniquité ? Toi-même, tu l'as dit cent fois !

— Oui, en principe je hais cette exploitation ; mais en fait je m'y soumets.

— C'est une inconséquence, Pierre, c'est une lâcheté ! Que chacun en dise autant, et jamais les choses ne changeront.

— Cher Corinthien, les choses changeront ! Dieu est trop juste pour abandonner l'humanité, et l'humanité est trop grande pour s'abandonner elle-même. Il m'est impossible de sentir dans mon âme ce que c'est que la justice sans que la justice soit possible. Je ne chérirais pas l'égalité si l'égalité n'était pas réalisable. Car je ne suis pas fou, Amaury; je me sens très-calme : je suis certain d'être très-sage dans ce moment-ci, et pourtant je crois que le riche n'exploitera pas toujours le pauvre.

— Et pourtant tu te fais un devoir de rester pauvre ?

— Oui, ne voulant pas devenir riche à tout prix.

— Et tu ne hais pas les riches ?

— Non, parce qu'il est dans l'instinct de l'homme de fuir la misère.

— Explique-moi donc cela !

— C'est bien facile. Il est certain, n'est-ce pas, que, dès aujourd'hui, un pauvre peut devenir riche à force d'intelligence ?

— Oui.

— Est-il certain que tous les pauvres intelligents puissent devenir riches ?

— Je ne sais pas. Il y a tant de ces pauvres-là, qu'il n'y aurait peut-être pas de quoi les enrichir tous.

— Cela est bien certain, Amaury; ne voyons-nous pas tous les jours des hommes d'esprit et de talent qui meurent de faim?

— Il y en a beaucoup. Ce n'est pas tout d'avoir du génie, il faut encore avoir du bonheur.

— C'est-à-dire de l'adresse, du savoir-faire, de l'ambition, de l'audace. Et le plus sûr encore est de n'avoir pas de conscience.

— C'est possible, dit le Corinthien avec un soupir; Dieu sait si je pourrai conserver la mienne, et s'il ne faudra pas l'abjurer ou échouer.

— J'espère que Dieu veillera sur toi, mon enfant. Mais moi, vois-tu, je ne dois pas me risquer. Je n'ai pas un assez grand génie pour que la voix du destin me commande d'engager cette lutte dangereuse avec les hommes. Je vois que la plupart de ceux qui abandonnent la dure obscurité du mercenaire pour devenir heureux et libres perdent leurs modestes vertus, et ne se font jour à travers les obstacles qu'en laissant à chaque effort un peu de foi, à chaque triomphe un peu de charité. C'est une guerre effroyable que cette rivalité des intelligences; l'un ne peut parvenir qu'à la condition d'écraser l'autre. La société est comme un régiment où le lieutenant, un jour de bataille, se réjouit de voir tomber le capitaine qu'il va remplacer. Eh bien! puisque le monde est arrangé ainsi, puisque les esprits les plus libéraux et les plus avancés n'ont encore trouvé que cette maxime : « Détruisez-vous les uns les autres pour vous faire place, » moi, je ne veux détruire personne. Nos ambitions personnelles sanctionnent trop souvent ce principe abominable qu'ils appellent la concurrence, l'émulation, et que j'appelle, moi, le vol et le meurtre. J'aime trop le peuple pour accepter cette

heureuse destinée qu'on offre à un d'entre nous sur mille en laissant souffrir les autres. Le peuple aveugle et résigné se laisse faire; il admire ceux qui parviennent; et celui qui ne parvient pas s'exaspère dans la haine, ou s'abrutit dans le découragement. En un mot, ce principe de rivalité ne fait que des tyrans et des exploiteurs, ou des esclaves et des bandits. Je ne veux être ni l'un ni l'autre. Je resterai pauvre en fait, libre en principe; et je mourrai peut-être sur la paille, mais en protestant contre la science sociale qui ne met pas tous les hommes à même d'avoir un lit.

— Je te comprends, mon noble Pierre, tu fais comme le marin qui aime mieux périr avec l'équipage que de se sauver dans une petite barque avec quelques privilégiés. Mais tu oublies que ces privilégiés se trouveront toujours là pour sauter dans la barque, et que le ciel ne viendra pas au secours du navire qui périt. J'admire ta vertu, Pierre; mais si tu veux que je te le dise, elle me semble si peu naturelle, si exagérée, que je crains bien que ce ne soit un accès d'enthousiasme dont tu te repentiras plus tard.

— D'où te vient cette idée?

— C'est qu'il me semble que tu n'étais pas ainsi il y a six mois.

— Il est vrai; j'étais alors comme tu es aujourd'hui : je souffrais, je murmurais; j'avais le dégoût de notre condition, et tu ne l'avais pas. Aujourd'hui je n'ai plus d'ambition, et c'est toi qui en as. Nous avons changé de rôle.

— Et lequel de nous est dans le vrai?

— Nous y sommes peut-être tous deux. Tu es l'homme de la société présente, je suis peut-être celui de la société future!

— Et, en attendant, tu ne veux pas vivre! car c'est ne pas vivre que de vivre dans le désir et dans l'attente.

— Dis dans la foi et dans l'espérance !

— Pierre, c'est mademoiselle de Villepreux qui t'a soufflé ces folles théories. Elles sont bien faciles à ces gens-là. Ils sont riches et puissants : ils jouissent de tout, et ils nous conseillent de vivre de rien.

— Laisse là mademoiselle de Villepreux, répondit Pierre. Je ne vois pas ce qu'elle a de commun avec ce que nous disions.

— Pierre, dit Amaury vivement, je t'ai dit tous mes secrets, et tu ne m'as jamais dit les tiens. Est-ce que tu crois que je ne les lis pas dans ton cœur ?

— Laisse-moi, Amaury, ne me fais pas souffrir inutilement. Je respecte, je révère mademoiselle de Villepreux, cela est certain. Il n'y a point de secret là-dedans.

— Tu la respectes, tu la révères... et tu l'aimes !

— Oui, je l'aime, répondit Pierre en frissonnant. Je l'aime comme la Savinienne t'aime !

— Tu l'aimes comme j'aime la marquise !

— Oh ! non, non, Amaury, cela n'est pas. Je ne l'aime pas ainsi !

— Tu l'aimes mille fois davantage !

— Je n'en suis pas amoureux, non ! le ciel m'est témoin...

— Tu n'oses achever. Eh bien, il est possible que tu n'en sois pas amoureux, je ne te souhaite pas un pareil malheur ; mais tu l'adores, et tu te trouves heureux d'être l'esclave conquis et enchaîné de cette dame romaine...

Cette conversation fut interrompue par un domestique qui vint, du côté du parc, dire au Corinthien que le comte désirait lui parler. Le Corinthien se rendit à cet ordre, bien éloigné de pressentir l'importance de l'entrevue qu'on lui demandait.

Pierre resta quelques instants absorbé et troublé des insinuations hardies que son ami venait de faire. Puis,

en songeant que l'heure de la retraite était sonnée dans le château, et que peut-être mademoiselle de Villepreux allait descendre dans son cabinet d'étude, comme cela lui arrivait souvent de onze heures à minuit, il se mit à ramasser et à rassembler ses outils pour s'en aller, fidèle au respect qu'il lui avait juré dans son âme. Mais, au moment où il se baissait pour prendre le sac de cuir où étaient ses instruments de travail, il sentit une main se poser doucement sur son épaule, et, en relevant la tête, il vit mademoiselle de Villepreux rayonnante d'une beauté qu'elle n'avait jamais eue avant ce jour-là. Toute son âme était dans ses yeux, et cette force qu'elle comprimait toujours au fond d'elle-même éclatait en elle à cette heure, sans qu'elle cherchât à la reprendre. C'était comme une transfiguration divine qui s'était opérée dans tout son être. Pierre l'avait vue souvent exaltée, mais toujours un peu mystérieuse, et, dans tout ce qui avait rapport à leur amitié, s'exprimant par énigmes ou par réticences. Il la vit en cet instant comme une pythie prête à répandre ses oracles, et, transporté lui-même d'une confiance et d'une force inconnue, pour la première fois de sa vie il prit la main d'Yseult dans la sienne.

— Mon escalier est fini, lui dit-il; c'est vous qui, la première, poserez votre main sur cette rampe.

— Ne parlez pas si haut, Pierre, lui dit-elle. Pour la première et la dernière fois de ma vie, j'ai un secret à vous dire ; un secret qui demain n'en sera plus un. Venez!

Elle l'attira dans son cabinet, dont elle referma la porte avec soin ; puis elle parla ainsi :

— Pierre, je ne vous demande pas, comme le Corinthien faisait tout à l'heure, si vous êtes amoureux de moi. Entre nous deux, ce mot me paraît insuffisant et puéril. Je ne suis pas belle, tout le monde le sait; je ne sais pas si vous êtes beau, quoique tout le monde le dise. Je n'ai

jamais cherché dans vos yeux que votre âme, et la beauté morale est la seule qui puisse me fasciner. Mais je viens vous demander, devant Dieu qui nous voit et nous entend, si vous m'aimez comme je vous aime.

Pierre devint pâle, ses dents se serrèrent; il ne put répondre.

— Ne me laissez pas dans l'incertitude, reprit Yseult. Il est bien important pour moi de ne pas me tromper sur le sentiment que je vous inspire; car je touche à cette crise décisive de ma vie que je vous avais fait pressentir ici, un soir que je jouais au Carbonarisme avec vous, croyant avoir quelque chose à vous apprendre, et n'ayant pas encore reçu de vous l'initiation à la véritable égalité, que vous m'avez donnée depuis. Écoutez, Pierre, il s'est passé aujourd'hui, dans ma famille, bien des choses que vous ignorez. Ma cousine m'a confié un secret que vous possédiez depuis longtemps. Mon père, par je ne sais quelle aventure, a découvert ce secret, et a prononcé un jugement que je vous laisse à deviner.

Pierre ne pouvait parler. Yseult vit son angoisse, et continua :

— Le jugement de mon père a été conforme aux admirables principes dans lesquels il m'a élevée, et que je lui ai toujours vu professer. Il a conseillé à madame des Frenays, dont le mari est mourant, de se remarier avec le Corinthien aussitôt qu'elle serait libre, et, à l'heure qu'il est, il engage le Corinthien à s'éloigner pour revenir ici dans deux ans. Dans deux ans, Pierre, votre ami sera mon cousin et le neveu de mon père. Vous voyez que, si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous me jugez digne d'être votre femme, comme moi je vous aime, vous respecte et vous vénère, je vais trouver mon aïeul et lui demander de consentir à notre mariage. Si je n'avais pas la certitude de réussir, jamais je ne vous aurais dit ce

bue je vous dis maintenant dans tout le calme de mon esprit et dans toute la liberté de ma conscience.

Pierre tomba à genoux et voulut répondre; mais cet amour, si longtemps comprimé, eût éclaté avec trop de violence. Il n'avait pas d'expressions; des torrents de larmes coulaient en silence sur ses joues.

— Pierre, lui dit-elle, vous n'avez donc pas la force de me dire un mot? Voilà ce que je craignais; vous n'avez pas de confiance : vous croyez que je fais un rêve, que je vous propose une chose impossible. Vous me remerciez à genoux, comme si c'était une grande action que je fais là de vous aimer. Eh! mon Dieu, rien n'est plus simple; et si vous me voyiez choisir un grand seigneur, c'est alors qu'il faudrait vous étonner et penser que j'ai perdu la raison. Songez donc que j'ai été nourrie de l'esprit qui m'anime aujourd'hui, depuis que j'ai commencé à respirer et à vivre; songez que mes premières lectures, mes premières impressions, mes premières pensées m'ont portée à ce que je fais maintenant. Dès le jour où j'ai pu raisonner sur mon avenir, j'ai résolu d'épouser un homme du peuple afin d'être peuple, comme les esprits disposés au Christianisme se faisaient baptiser jadis afin de pouvoir se dire Chrétiens. J'ai rencontré en vous le seul homme juste que j'aie jamais rencontré, après mon grand-père; j'ai découvert en vous non-seulement une sympathie complète avec mes idées et mes sentiments, mais encore une supériorité d'intelligence et de vertu, qui a porté la lumière dans mes bons instincts et l'enthousiasme dans mes convictions. Vous m'avez débarrassée de quelques erreurs; vous m'avez guérie de plusieurs incertitudes : en un mot, vous m'avez enseigné la justice et vous m'avez donné la foi. Vous ne pouvez donc pas être étonné, à moins que vous ne me jugiez trop frivole et trop faible pour exécuter ce que j'ai conçu.

Pierre était en proie à un véritable délire. Il la regardait et n'osait pas seulement poser ses lèvres sur le bout de sa ceinture, tant elle lui apparaissait grandie et sanctifiée par la foi.

— Je vois que vous ne pouvez parler, lui dit-elle. Je vais trouver mon père. Si vous n'y consentez pas, faites seulement un signe, un geste, et j'attendrai que vous ayez changé d'avis.

Pierre prit, avec une sorte d'égarement, le poignard qu'Yseult avait voulu lui donner le jour du départ d'Achille Lefort, et qui se trouvait là sur la table.

— Que voulez-vous donc faire? lui dit-elle en le lui arrachant des mains.

— Me tuer, répondit-il d'une voix étouffée; car c'est un rêve, et je voudrais me réveiller dans une autre vie.

— Je vois que vous m'aimez, dit Yseult en souriant; car vous ne craignez plus de toucher à cette arme qui *coupe l'amitié.*

— Elle pourrait bien couper mon cœur par morceaux, répondit Pierre; elle n'en ôterait pas l'amour que j'ai pour vous.

— S'il en est ainsi, dit Yseult animée d'une joie sainte et les joues couvertes d'une pudique rougeur, comme je ne connais qu'une manière de vouloir les choses, qui est de les mettre tout de suite à exécution, je vais trouver mon père et lui parler de vous. A demain, Pierre, car ceci est une affaire sérieuse, et peut-être mon père voudra-t-il prendre la nuit pour y réfléchir.

— Demain, demain? s'écria Pierre tout effrayé. Est-ce que demain viendra jamais? Comment porterai-je jusqu'à demain cette joie et cette épouvante? Non, non, ne parlez pas encore à votre père; laissez-moi vivre jusqu'à demain avec la seule pensée de votre *bonté* pour moi (Pierre n'osait dire de votre amour). Je ne comprends pas encore

l'avenir dont vous me parlez : il me semble que là il y a un mystère, et j'y songe avec une sorte de peur... Oui, j'ai le cœur serré, et mon bonheur est si grand qu'il ressemble à la tristesse. C'est une idée solennelle, douloureuse, enivrante. C'est comme si vous alliez vous donner la mort pour moi... Laissez-moi y songer, vous voyez bien que je n'ai pas ma tête. Je ne puis fixer mon esprit, au milieu de ce tourbillon que vous soulevez en moi, que sur une seule idée : c'est que vous m'aimez... Vous, vous! ah! mon Dieu, vous!... Je suis aimé de vous!... Est-ce que c'est possible? Est-ce que j'ai la fièvre? Est-ce que je ne suis pas dans le délire?

— Je crains vos réflexions, Pierre, et je ne veux pas vous donner le temps d'en faire. Je les ai faites à votre place, et le parti que j'ai pris a été assez mûri pour que j'en puisse prévoir toutes les conséquences; elles sont telles que je n'en redoute aucune. Il ne faut pas beaucoup de courage, croyez-le, pour braver les préjugés du monde, lorsqu'on fait, non pas un coup de tête, mais un acte de foi ; le monde est bien faible et bien petit devant de telles résolutions. Et quant à vous, je sais bien quels scrupules vous allez avoir dès que vous vous souviendrez que je suis riche et que vous ne l'êtes pas. Je sais ce que j'aurai à vous répondre; j'ai prévu toutes vos objections, et je suis sûre de les vaincre : car votre fierté m'est plus chère qu'à vous-même, et si je croyais vous pousser à une résolution contraire aux principes de votre conscience, j'aimerais mieux mourir.

Ils s'entretinrent longtemps ainsi. Pierre l'écoutait avidement, et lui répondait à peine. Dans ce premier trouble d'une joie inattendue et immense, il ne pouvait apprécier nettement l'idée d'un mariage aussi contraire aux idées et aux coutumes de la hiérarchie sociale. Il se réservait d'éprouver ce projet au creuset de sa conscience. Mais le

courage et l'enthousiasme avec lesquels la croyante Yseult s'y jetait tout entière le pénétraient d'amour, de reconnaissance et d'admiration. Ils avaient tant de choses à se dire, à se rappeler, à repasser ensemble dans leur mémoire, qu'ils ne pouvaient s'arracher à cet entretien. Ce retour sur leur amour comprimé, cette explication nouvelle des moindres mystères, des moindres émotions du passé, étaient pleins de délices; et ils se sentaient revivre une seconde fois les jours qu'ils avaient déjà vécu. Seulement cette première vie avait été la réalité, la seconde était l'idéal; et ce souvenir repris à deux, et embelli de toutes les révélations qui avaient manqué au passé, était quelque chose comme le sentiment qu'éprouverait dans une vie heureuse une âme qui se souviendrait d'avoir déjà vécu dans des conditions moins douces et avec tous les désirs qui se trouveraient actuellement satisfaits.

Pendant qu'ils causaient ainsi et qu'ils oubliaient l'heure, transportés qu'ils étaient dans une autre sphère, le comte de Villepreux conférait avec le Corinthien. Jusqu'à ce moment, la marquise, agitée, en proie à mille combats, était retenue par la honte d'avouer à son oncle que cette passion sérieuse qu'il lui attribuait malicieusement n'était qu'une surprise des sens au milieu d'une fantaisie d'esprit, un roman commencé avec l'étourderie d'une pensionnaire, soutenu au milieu des délires d'un amour sans frein et sans but, prêt à se dénouer devant la crainte du blâme et les besoins de la vanité. Le Corinthien, se présentant avec un nom célèbre et des titres acquis à la considération, l'eût emporté peut-être sur un gentilhomme sans réputation et sans talent. Mais le Corinthien compagnon menuisier, enfant de génie il est vrai, et sur le point d'être élève à Rome, mais inconnu, mais incertain de son avenir, incapable peut-être de faire de tardives études et de réaliser les espérances que l'on avait con-

çues pour lui... c'était un dé dans le cornet de ce jeu de hasard qu'on appelle la société, et Joséphine ne se sentait pas assez de foi et de courage pour en faire l'épreuve. Elle était donc très-effrayée du parti que lui suggérait hypocritement son oncle ; et au moment où il voulut faire appeler Amaury, elle le suivit dans son cabinet et le supplia de l'écouter auparavant. Elle prétendit avoir découvert une intrigue entre la Savinienne et le Corinthien, et se déclara si bien guérie de son amour qu'elle y renonçait et priait son oncle de l'aider à le rompre. Elle ne mentait qu'à demi. La découverte qu'elle avait faite de cet amour passé était ce qui dépoétisait le plus Amaury à ses yeux. Elle était humiliée d'avoir succédé à une *cabaretière*, et l'humble origine de son amant lui apparaissait plus intolérable depuis qu'elle l'y voyait lié par un amour dont il ne consentait pas à rougir et dont il n'était pas assez lâche pour répudier la mémoire.

Le comte reçut Joséphine à merci. Il cessa de jouer la comédie, et lui dit les choses les plus sévères, afin qu'elle n'y revînt plus, et que désormais elle prît ses amants un peu moins bas. — Ceci doit vous éclairer un peu, j'imagine, lui dit-il, et vous prouver que, si l'on doit aimer et honorer le peuple en principe, on ne doit pas trop se hâter de mettre cette sympathie en une application aussi expérimentale que vous venez de le faire à vos dépens. Le peuple est grand et beau comme masse, il est chétif et misérable comme individu ; il a besoin de passer successivement par toutes les phases de la hiérarchie sociale, pour s'épurer, se débarrasser du limon d'où il est sorti, et acquérir à grand'peine et avec grand mérite cette illustration qui peut lutter avantageusement dès aujourd'hui avec celle de la naissance, et qui doit peut-être en triompher radicalement un jour. Vous avez cru faire, avec vos beaux yeux, la transformation que vingt ans de travail

et de combat opéreront ou n'opéreront pas dans ce jeune garçon. Il ne vous comprend pas, et retourne avec plaisir à sa commère Savinienne. Ceci vous prouve encore qu'il y a plus loin du pavé populaire aux sommités du vrai mérite et de la véritable considération que de l'établi du menuisier au lit d'une marquise.

Joséphine subit cette réprimande cynique et mordante avec une aveugle soumission. Sa pensée ne s'éleva pas plus haut que le libéralisme étroit du vieux comte. Elle n'aperçut aucune inconséquence dans sa conduite et dans ses paroles; tout lui parut article de foi. Elle dévora son humiliation avec douleur, mais sans révolte, et reçut son pardon à genoux et avec reconnaissance. Elle était de cette race sur laquelle la caste noble, quoique haïe et tournée en ridicule, exerce encore une influence souveraine.

Le comte essaya d'abord de traiter le Corinthien comme un petit garçon et de lui faire peur. A le voir si *gentil*, il ne s'était jamais douté de l'orgueil et de l'emportement de son caractère. Lorsqu'il le vit entrer en révolte, déclarer qu'il était libre, qu'il n'obéissait à personne, qu'on pouvait bien le renvoyer de l'atelier et du château, mais non pas du pays et du village, qu'il ne reconnaissait au comte aucune autorité sur la marquise et sur lui, force fut à l'habile vieillard de reconnaître qu'il venait de faire une école, et que ni la peur du bâton ni la crainte de perdre la protection et les bienfaits ne vaincraient la fierté du Corinthien. Il changea donc de tactique, le prit par la douceur, le raisonna paternellement, le plaignit de son amour, lui dévoila toute la faiblesse et toute la vanité de Joséphine, et lui conseilla d'épouser la Savinienne ou d'aller étudier la statuaire en Italie. Le Corinthien avait sur le cœur les menaces qu'on venait de lui faire; il s'en vengea en sortant du cabinet de M. de Villepreux sans

lui avoir rien promis. Mais la nuit porte conseil, et l'idée de voir l'Italie l'agita d'un si vif désir, qu'il résolut d'entrer en composition le lendemain. Le comte était fort tranquille là-dessus; au seul nom de Rome, il avait vu jaillir des yeux du jeune artiste la flamme de l'ambition, et il était bien sûr qu'aucun amour n'entraverait sa carrière.

Le vieux comte, un peu fatigué de sa journée, allait se coucher, lorsque son petit-fils Raoul vint à son tour lui demander un moment d'audience. Il s'agissait des révélations qu'Isidore lui avait faites à propos d'Yseult, et des propos que soulevait son intimité avec la Savinienne et avec Pierre Huguenin. Cet avertissement, donné la veille à M. de Villepreux, ne lui eût peut-être pas semblé valoir la peine d'y réfléchir, d'autant plus que Raoul mettait un peu de malice à montrer à son grand-père les dangers et les inconvénients de son républicanisme. Mais l'histoire de la marquise disposait le comte à faire grande attention à ce que lui disait Raoul. Il l'interrogea beaucoup, et ne lui imposa pas silence lorsque le jeune dandy royaliste lui dit, en grasseyant et en blaisant comme la plupart de ses pareils (avortons d'une force déchue qui n'ont même plus celle de parler intelligiblement) : — Voyez-vous, mon père, tout cela finira par quelque scandale si vous n'y mettez bon ordre. Yseult a une folle tête; vous l'avez gâtée; il n'est plus temps de reprendre votre autorité sur elle. Mais elle est en âge de se marier; il faut que vous la placiez sous la protection d'un homme jeune, qui sera en même temps l'appui dévoué de votre vieillesse. Ce sera bientôt fait si vous voulez. Amédée est un excellent parti pour elle. Il est jeune, élégant, bien élevé, joli garçon, riche, bien né; sa famille est bien en cour. Il est amoureux d'elle, ou prêt à le devenir. La comtesse, sa sœur, est disposée à faire encore les premiers pas, quoique Yseult ait été assez maussade avec elle. Si vous le voulez bien, Yseult

changera d'idée; car si elle est opiniâtre dans les petites choses, elle est, je crois, raisonnable dans les grandes. D'ailleurs elle vous aime, et le désir de vous plaire...

— Nous reparlerons de cela, dit le comte. Laisse-moi; je veux d'abord lui parler de cette Savinienne.

Raoul se retira, et le comte descendit au cabinet de la tourelle. Il était une heure du matin. Il y surprit sa fille tête à tête avec Pierre Huguenin. Là toute sa prudence l'abandonna; et la colère à laquelle il était fort sujet lui montant au cerveau, il s'exprima en termes fort peu mesurés sur l'inconvenance de cette intimité. Pierre était si ému qu'il ne songeait point à obéir aux ordres violents que lui donnait le vieillard de se retirer; il craignait pour Yseult l'effet de la colère paternelle, mais il n'avait rien à dire pour se disculper. Yseult, effrayée un instant, domina bientôt le malaise affreux de cette situation par la force de son caractère. Au lieu de s'irriter secrètement des dures paroles de son grand-père, elle lui jeta les bras autour du cou, et lui dit, en caressant ses cheveux blancs, qu'elle était heureuse d'être surprise dans ce tête-à-tête, et que cela lui abrégeait de longs préambules. Puis, prenant Pierre par la main, elle l'amena auprès de son aïeul, et, se mettant à genoux: — Mon père, dit-elle d'une voix pénétrée mais ferme, vous m'avez dit mille fois que vous aviez assez de confiance en ma raison et en ma dignité pour me permettre de faire moi-même le choix d'un époux, Lorsqu'on m'a proposé divers mariages d'intérêt et d'ambition, vous avez approuvé mes refus, et vous m'avez dit que vous préféreriez me voir unie à un honnête ouvrier qu'à un de ces nobles insolents et bas qui calomniaient votre caractère politique et qui s'humiliaient devant votre argent. Enfin, vous avez dit aujourd'hui à ma cousine des choses que je me suis fait répéter plusieurs fois, afin d'être bien sûre que je ne vous déplairais pas en vous

parlant comme je vais le faire. Voici l'homme que je prendrai pour mari, si vous voulez bien bénir et ratifier mon choix.

Yseult fut forcée de s'interrompre. La surprise, l'indignation, le chagrin, et surtout peut-être la confusion de n'avoir rien à répondre, avaient fait une telle révolution chez le vieux comte qu'il sentit tout d'un coup la force l'abandonner et le sang lui bourdonner dans les oreilles. Il se laissa tomber sur un fauteuil, et devint alternativement écarlate et pâle comme la mort. Yseult, le voyant défaillir, fit un cri et embrassa ses genoux.—Malheureuse fille! dit le vieillard avec effort, vous tuez votre père! Et il perdit connaissance.

CHAPITRE XXXIV.

Le comte eut une congestion cérébrale, qu'on prit d'abord pour une sérieuse attaque d'apoplexie, et qui répandit l'alarme dans le château. Mais aux premières gouttes de sang qu'on lui tira, il se sentit soulagé, et tendit la main à sa petite-fille, qui, plus pâle et plus malade que lui, était agenouillée, demi-morte, auprès de son lit. Affaibli de corps et d'esprit, le vieillard ne songea point à revenir sur l'étrange déclaration qu'Yseult lui avait faite. Il s'endormit assez paisiblement vers le point du jour; et Yseult, brisée de fatigue, toujours à genoux près de lui, s'endormit la face appuyée contre le lit, et les genoux pliés sur un coussin.

Ce que souffrit Pierre Huguenin durant cette nuit-là dépassa tout ce qu'il avait jamais souffert dans sa vie. D'abord il avait aidé Yseult à transporter son père dans sa chambre et à appeler du secours; mais quand le médecin eut fait sortir tout le monde, excepté mademoiselle

de Villepreux et son frère ; quand il lui fallut quitter l'intérieur du château, où sa présence à cette heure avancée n'était plus explicable ni possible, il fut en proie à toutes les angoisses de l'inquiétude et de l'épouvante. Il songeait à ce que devait souffrir Yseult; il croyait que le comte allait mourir ; et il était livré à des remords affreux, comme s'il eût été coupable de quelque crime. Il erra jusqu'au jour dans le parc, revenant d'heure en heure interroger la Savinienne, qui était accourue auprès d'Yseult, et qui veillait dans la chambre voisine. De temps en temps elle descendait furtivement au jardin pour tranquilliser son ami. Lorsqu'il sut que le comte était tout à fait hors de danger, et que l'accident n'aurait pas de suites sérieuses, il s'enfonça de nouveau dans le parc, et alla rêver aux mêmes lieux où il avait tant rêvé déjà, et qui avaient été témoins des joies chastes de son amour. D'abord, tout entier à sa position, il ne songea qu'aux chances d'éternelle union ou de séparation absolue que lui faisaient pressentir, d'une part, la ferme volonté de la jeune fille, de l'autre la colère et le désespoir du vieux comte. Tout souvenir des obstacles qu'il devait rencontrer dans sa propre conscience s'était effacé dans la joie soudaine et ineffable de cet amour partagé. Il se disait qu'Yseult vaincrait tous ceux que sa famille pourrait lui susciter, et il s'abandonnait à elle avec une confiance religieuse. D'ailleurs son sang bouillonnait dans ses veines et obscurcissait toutes ses idées; son cœur battait si violemment au souvenir des paroles célestes qui vibraient encore dans ses oreilles, qu'il était forcé à chaque pas de s'arrêter et de s'asseoir pour ne pas étouffer. La nuit était sombre et pluvieuse. Il marchait dans le sable délayé et dans les froides herbes sans s'apercevoir de rien. Les grandes rafales de l'automne soulevaient autour de lui des tourbillons de feuilles sèches. Ce vent furieux et cette nature

agitée convenaient à la disposition orageuse et confuse de son âme.

Mais lorsque le jour parut, Pierre se retrouva identiquement à la même place où, quatre mois auparavant, à la même heure, il avait soulevé dans son esprit le problème de la richesse avec d'incroyables souffrances et d'affreuses incertitudes. Depuis ce jour mémorable dans sa vie à tant d'autres égards, Pierre avait tendu continuellement son esprit vers ce problème; et s'il avait eu de grands instincts, si d'immuables principes de vérité avaient traversé le chaos de sa pensée, s'il avait trouvé sa règle de conduite et fixé ses rapports avec la société présente, il n'en était pas moins certain que le problème général restait encore aussi terrible et aussi mystérieux pour lui que pour les hommes les plus forts de son époque. Pierre devait traverser bien des croyances diverses, bien des systèmes incomplets, juger bien des erreurs, partager bien des enivrements politiques et philosophiques avant de recevoir ces lueurs plus fécondes et plus certaines qui commencent à éclairer le vaste horizon du peuple.

Ramené, au milieu de sa joie et de son ivresse d'amour, au sentiment de ce devoir austère qu'il s'était imposé de chercher la vérité et la justice, il fut épouvanté de cette richesse, qui semblait s'offrir à lui et le convier aux jouissances des privilégiés. Quelle que fût l'opposition du comte aux projets de sa petite-fille, Pierre pouvait l'épouser. Le comte était vieux, Yseult forte et fidèle. Pierre n'avait donc qu'un mot à dire, un serment à accepter; et ces terres, et ce château, et ce beau parc qui lui avait donné la première idée de la nature vaincue et idéalisée par la main de l'homme, tout cela pouvait être à lui. Il pouvait fermer désormais son cœur à la souffrance de la pitié, s'endormir pour quarante ou cinquante ans dans la

vie du siècle, oublier le problème divin, profiter de la loi qui consacre et qui sanctifie presque le bonheur exclusif de certains hommes... Eh! pourquoi ne pouvait-il accepter ce bonheur sans abjurer ses principes? Ne pouvait-il donc suivre le flot de la société? être, comme Amaury, l'homme de son temps, l'heureux parvenu, l'artiste conquérant ou le riche improvisé, sans cesser d'être homme de bien, sans abandonner la recherche de l'idéal? Ne pouvait-il faire servir sa richesse à la découverte du problème, répandre ses bienfaits sur un certain nombre d'hommes, essayer diverses formes d'exploitation rurale avantageuses au cultivateur prolétaire, fonder des hôpitaux, des écoles? Ces nobles rêves traversèrent sa pensée. Yseult, à coup sûr, au lieu de l'entraver, le seconderait de toute sa volonté et de toute sa vertu. Sans doute, c'étaient là les grands arguments qu'elle avait en réserve pour vaincre son désintéressement et sa fierté.

Mais Pierre, en songeant aux devoirs qu'imposerait la richesse à un homme aussi religieux que lui, s'effraya de son ignorance. Il se demanda s'il avait autre chose que de bonnes intentions, et si son éducation l'avait mis à même de développer ses principes et de les appliquer. Il chercha ce qu'il ferait de bon, de sage, et de vraiment utile, le jour où il entrerait en possession de la fortune, et il ne trouva en lui qu'incertitude et perplexité. Sa nature, toute mystique, toute tournée à la contemplation méditative, excluait cette activité pratique, cette habileté spéciale, ce savoir-faire, cette arithmétique en un mot, qui seraient nécessaires, au degré le plus éminent, à l'homme généreux, pour pratiquer le bien dans une société livrée au mal. Il sonda son intelligence sans fausse humilité, mais sans vaine complaisance, et sans permettre à la soif du bonheur de lui faire illusion. Il sentit et reconnut qu'il n'était point cet homme-là; que le principe

l'absorberait toujours tout entier, et que les conséquences viendraient à lui échapper. Pierre avait vingt et un ans, et, sachant tout ce que l'homme le plus éclairé de son temps eût pu savoir dans l'ordre moral, il ne savait rien dans les choses de pure intelligence. Il se sentait dix ans de trop pour refaire son éducation, et il n'avait pas pour ces choses l'innéité qui supplée au défaut de culture. Il reporta sa pensée sur tous les éléments de corruption qui, dans la richesse, pouvaient déflorer son idéal, et fausser ses bonnes intentions, avant que la lumière lui fût venue. Il se dit que peut-être, à son âge, le comte de Villepreux, cet homme qui avait de si belles théories et de si misérables applications, avait été comme lui pénétré de l'amour de la justice. Il eut horreur de devenir riche, parce qu'il craignit d'aimer la richesse elle-même et de n'en savoir point user.

Je ne vous donne point ses conclusions pour le dernier mot de la sagesse, ami lecteur. Si la jeunesse de Pierre Huguenin, le Compagnon du Tour de France, a pu vous intéresser quelque peu, sa virilité, dont je compte vous entretenir dans un second roman, vous intéressera davantage, je l'espère; et vous verrez que plusieurs fois, dans la suite de ses années, il douta de ce qu'il avait fait, et s'interrogea en conscience. Mais, à l'âge où je vous le montre, son âme fervente ne pouvait admettre que le renoncement poétique et quasi-chrétien aux joies de la terre. Il avait vécu de cela; il y avait puisé sa vertu, sa poésie et son amour : il ne pouvait pas les abjurer en un instant. Il avait soif de faire une grande chose; elle se présentait, il n'hésita pas. Il fut plus romanesque que tous les romans qu'il avait lus. Il crut mériter l'amour d'Yseult en y renonçant, et justifier sa préférence en prouvant qu'il était au-dessus de tous ces biens qu'elle lui offrait. Il y eut donc aussi de l'orgueil dans son fait.

On en trouverait dans toutes les belles actions, si on les analysait ainsi.

Il attendit que le comte de Villepreux fût bien reposé, et se risqua à lui demander une entrevue. Elle lui fut d'abord refusée. Il insista, et l'obtint.

Le vieillard était pâle et sévère. — Pierre, dit-il d'une voix affaiblie, venez-vous insulter à la douleur et à la maladie? Vous que j'aimais comme mon fils, vous à qui j'ai ouvert mes bras, et pour qui j'aurais donné la moitié de mes biens comme à l'homme le plus digne et le plus utile, vous m'avez trompé, vous m'avez déchiré le cœur; vous avez séduit ma fille!

Pierre ne fut pas dupe de cette déclamation préparée d'avance, et sourit intérieurement de la peine qu'on voulait se donner pour enchaîner un homme qui venait se livrer de lui-même.

— Non, monsieur le comte, répondit-il d'un ton ferme, je n'ai pas un pareil crime à me reprocher; et si j'avais été assez lâche pour y songer, votre noble fille eût su s'en garantir. Je puis vous jurer par tout ce qu'il y a de plus sacré pour vous et pour moi sur la terre, par *elle*, que ma main a touché la sienne hier pour la première fois, et que jamais, avant cet instant, je n'avais eu la pensée qu'elle pût m'aimer.

Cette déclaration, qu'il était impossible de révoquer en doute quand on connaissait tant soit peu la sincérité et la moralité de Pierre Huguenin, ôta un poids affreux au vieux comte. Il connaissait trop sa petite-fille pour craindre que son roman ne ressemblât à celui de la marquise. Mais en apprenant que l'éclosion du projet d'Yseult était si récente, il eut l'espoir de l'y faire renoncer plus aisément.

— Pierre, dit-il, je vous crois; je douterais de moi-même plutôt que de vous. Mais aurez-vous autant de cou-

rage que de franchise? N'ayant rien fait, comme je le présume, pour égarer l'esprit de ma fille, ferez-vous tout votre possible pour la ramener à son devoir et à la soumission qu'elle me doit?

— Vous allez bien vite, monsieur le comte, répondit Pierre, et vous avez de ma force d'âme une bien haute opinion apparemment. Je vous en remercie humblement, mais je voudrais savoir pourquoi vous refuseriez la main de votre fille chérie à l'homme que vous estimez au point de lui demander d'emblée un effort de vertu que vous n'oseriez attendre d'aucun autre.

Cette question embarrassante fut la seule vengeance que Pierre voulut tirer de l'hypocrisie du vieux comte. Celui-ci ne pouvait y répondre qu'avec des arguments puérils, et il s'embarqua dans des considérations si mesquines et si vulgaires que Pierre en eut pitié. Il invoqua des engagements pris d'avance pour l'établissement d'Yseult. Pierre savait bien qu'il mentait, et qu'il n'aurait pas promis sa petite-fille sans qu'elle y eût consenti. Il parla du monde, de l'opinion, des préjugés; du malheur, de l'abandon, et du mépris qui seraient le partage de sa fille, si elle écoutait la voix de son cœur sans consulter ce monde absurde et injuste auquel il fallait, cependant, prêter foi et hommage, sous peine de n'avoir plus une pierre où reposer sa tête. Yseult était une enfant : elle se repentirait d'avoir cédé à une inspiration romanesque, le jour où il serait trop tard pour en revenir; et Pierre, à son tour, se repentirait amèrement; il serait livré à l'humiliation, au remords, à la douleur mortelle de voir souffrir un être qui se serait sacrifié pour lui.

— En voilà bien assez, monsieur le comte, dit Pierre, pour motiver votre crainte et votre refus. Tout cela ne serait rien, si je n'étais décidé d'avance à vous donner gain de cause; car j'ai une plus haute idée que vous de

la sagesse et de la fermeté de votre fille. Mais je venais ici pour vous dire ce à quoi vous ne vous attendez peut-être pas : c'est que je refuserais de devenir votre gendre lors même que vous y consentiriez. Rappelez-vous un assez long entretien que vous avez daigné avoir avec moi sur la propriété, monsieur le comte, et rappelez-vous que je n'ai pas reçu de vous la solution que j'en attendais. Comme je suis un homme simple et ignorant, et cependant un honnête homme, et comme vous n'avez pas voulu me dire si la richesse était un droit et la pauvreté un devoir, dans le doute je m'abstiens et reste pauvre. Voilà toute ma réponse.

Le comte ouvrit ses bras à l'artisan, et, affaibli par la peur, la maladie et la reconnaissance, le remercia en pleurant de ce qu'il voulait bien ne pas toucher à sa richesse et à sa vanité.

— Maintenant, lui dit Pierre froidement après avoir subi un torrent d'éloges qui n'enfla pas beaucoup son orgueil, je vous demande la permission de voir mademoiselle de Villepreux et de lui parler sans témoins.

— Allez, Pierre ! répondit le comte après un moment d'hésitation et de trouble. Vous ne pouvez pas mentir, c'est impossible. Ce que vous avez promis, vous le tiendrez. Ce que vous avez conçu, vous l'exécuterez.

Pierre resta enfermé deux heures avec Yseult. Ils débattirent pied à pied leur différente manière de comprendre et de pratiquer le beau idéal. Yseult était inébranlable dans son dessein de s'unir à celui qu'elle avait élu ; et Pierre, accablé de cette lutte contre lui-même, ne sut que lui répondre lorsqu'elle finit en lui disant :

— Pierre, je reconnais qu'il faut que nous nous quittions pour quelques mois, pour quelques années peut-être. La douleur et l'effroi que j'ai éprouvés hier en voyant mon père désavouer le choix immuable que j'ai

fait de vous, m'ont appris à quels remords je serais en proie si je causais par ma résistance la mort de l'homme que je chéris le plus au monde après vous; oui, Pierre, après vous : le plus vertueux des deux a la plus grande place dans mon cœur. Mais j'ai envers mon aïeul des devoirs de toute la vie, dont un jour de faiblesse et d'erreur de sa part ne saurait me dégager. Tant qu'il sera contraire à notre amour, je ne lui en parlerai plus; à Dieu ne plaise que j'empoisonne ses dernières années par une persécution à laquelle il céderait peut-être! Mais il est possible que de lui-même (et j'y compte, moi qui ne suis pas habituée à douter de lui), il revienne à la vérité que je lui ai toujours vu aimer et pratiquer. S'il persiste, je me soumettrai à toutes ses volontés, excepté à celle d'épouser un autre homme que vous. A cet égard, je ne me regarde plus comme libre. Ce que je vous ai dit, je l'ai juré à Dieu et à moi-même. Je ne me parjurerai pas. Ainsi, dans un an comme dans dix, le jour où je serai libre, si vous avez eu la patience de m'attendre, Pierre, vous me retrouverez dans les sentiments où vous me laissez aujourd'hui.

Trois jours après, le comte, son fils, sa fille et sa nièce roulaient en berline à quatre chevaux sur la route de Paris, et le Corinthien en diligence sur celle de Lyon pour gagner l'Italie. La Savinienne rangeait le cabinet d'Yseult, et versait de grosses larmes en silence. Le Berrichon chantait dans l'atelier; et Pierre Huguenin, pâle comme un linceul, amaigri, vieilli de dix années en un jour, travaillait d'un air calme, et répondait avec douceur aux caresses et aux questions inquiètes de son père.

FIN.

Digitized by Google

PROCOPE LE GRAND

« Ils troublent et confondent tous les droits
« humains, en disant qu'*il ne faut point obéir aux*
« *rois*, que *tous les biens doivent être communs*,
« et que *tous les hommes sont égaux*. »

(*Lettre du pape Martin V au roi de Pologne.*)

Nous avons promis à nos lecteurs, en terminant l'abrégé de l'histoire de Jean Ziska, un récit succinct de la vie de Procope, son élève dans l'art de la guerre, et son successeur dans le commandement de l'armée Taborite. On lit peu aujourd'hui l'histoire des sectes qui ont précédé la Réforme de Luther. Nous croyons pourtant cette étude fort curieuse, fort utile et intimement liée à la solution des problèmes qui agitent les peuples d'aujourd'hui. Nous nous promettons de l'approfondir et de la développer ailleurs. L'esquisse rapide que nous allons tracer ne doit être considérée que comme un fragment d'une œuvre plus complète.

Ziska, Procope, sont deux soldats glorieux d'une cause glorieuse. Il faudrait expliquer Ziska et Procope par les doctrines qu'ils ont soutenues de leur épée, et pour lesquelles ils moururent. Comprendrait-on nos guerres de la Révolution, si on n'avait aucune lumière sur les principes de cette Révolution? Ne faut-il pas Voltaire et Rousseau pour expliquer la Convention, Danton et Robespierre?

Les figures de Jean Huss, de Jérôme de Prague, de Wicklef, devraient donc précéder celles de Ziska et de Procope. Mais les réformateurs du quinzième siècle avaient eu leurs devanciers au treizième et au quatorzième. D'ailleurs toute cette cause se rattachait à l'Évangile, au Christ. Voilà donc en première ligne le Christ et l'Évangile; là est la lumière qui devrait éclairer le sujet tout entier. On le voit, nous sentons bien, du moins, l'immense difficulté d'une pareille tâche; et on nous pardonnera si, dans cette biographie comme dans la précédente, il s'agit plus des événements que de leur cause, plus d'histoire proprement dite que de théologie. Nous resserrons notre point de vue, pour pouvoir le remplir et pour être utile.

Avant de commencer, pourtant, nous prierons le lecteur de remarquer notre épigraphe; car, à défaut de mieux, elle explique, quant à présent, ce que nous avons tenté déjà de faire reconnaître et toucher au doigt dans l'histoire de Ziska. Voici, dans son entier, le fragment authentique où nous avons puisé cette épigraphe. C'est un passage d'une lettre écrite par le pape Martin V au roi de Pologne, en 1430, pour l'engager à se joindre à la croisade contre les hérétiques de Bohême. Ce prince lithuanien (Wladislas IV), très-récemment converti à la foi chrétienne, n'était probablement pas très-rompu aux subtilités théologiques. Aussi, le pape, jugeant à propos de lui parler clair et de ne pas équivoquer sur les mots, afin qu'il comprît l'importance de son alliance avec le saint-siége et l'Empire, s'exprimait en ces termes : « Ce n'est « pas seulement l'altération de la religion qui doit animer « contre *eux* un roi catholique : *la prudence le veut* « *aussi*. Par *les dogmes de ces gens-là*, toute police est « renversée; l'autorité des rois est foulée aux pieds; ils « troublent et confondent tous les droits humains, en « disant qu'il ne faut obéir à aucune puissance, *pas même*

« *aux rois*, que *tous les biens doivent être communs*, « et que TOUS LES HOMMES SONT ÉGAUX ! »

Voilà donc la dispute théologique qui a paru si embrouillée, si ridicule et si méprisable aux écoles philosophiques du siècle dernier, résumée, jugée et condamnée par le pape, en deux mots. Qu'on ne dise donc plus que les hommes du passé se sont émus et ont lutté pour de vaines subtilités. Jean Huss et Jérôme de Prague ne sont pas les victimes volontaires d'un fol orgueil de rhéteurs, comme les écrivains orthodoxes ont osé le dire : ils sont les martyrs de la Liberté, de la Fraternité et de l'Égalité.

Oui, nos pères, qui eux aussi avaient cette devise, portaient la sainte doctrine éternelle dans leur sein ; et la guerre des Hussites est, non-seulement dans ses détails, mais dans son essence, très-semblable à la Révolution française. Oui, comme nous l'avons déjà dit bien des fois, ce cri de révolte : LA COUPE AU PEUPLE ! était un grand et impérissable symbole. Oui, les saintes hérésies du moyen âge malgré tout le sang qu'elles ont fait couler, comme notre glorieuse Révolution malgré tout le sang qu'elle a versé, sont les hautes révélations de l'Esprit de Dieu, répandues sur tout un peuple. Il faut avoir le courage de le dire et de le proclamer. Ce sang fatalement sacrifié, ces excès, ces délires, ces vertiges, ces crimes d'une *nécessité* mal comprise, tout ce *mal* qui vient ternir la gloire de ces révolutions et en souiller les triomphes, ce mal n'est point dans leur principe : c'est un effet déplorable d'une cause à jamais sacrée.

Mais d'où vient-il ce mal dont on accuse sans distinction et ceux qui le provoquent et ceux qui le rendent? Il vient de la lutte obstinée, des hostilités, des provocations iniques des ennemis de la lumière et de la Vérité divine. Plus profondément, sans doute, il vient de l'épouvantable antagonisme des deux principes, le bien, et le mal. C'est

peut-être ainsi que l'entendaient, dans leur origine, ces religions qui admettaient une lutte formidable entre le bon et le mauvais Esprit. Moins diaboliques que le Christianisme perverti, elles annonçaient la conversion et la réhabilitation de l'Esprit du mal; elles le réconciliaient, à la fin des siècles, avec le Dieu bon; elles prophétisaient peut-être ainsi sans le savoir la réconciliation de l'Humanité universelle, le triomphe miséricordieux de l'Égalité, la conversion et la réhabilitation des individus aujourd'hui rois, princes, pontifes, riches et nobles, esclaves de Satan, avec les peuples émancipés. Et si nous ne croyons pas un peu nous-mêmes à ce miracle de l'éternelle sagesse, de quel côté se tourneront nos espérances? Retournerons-nous aux fureurs du Taborisme, à la Jacquerie, aux persécutions, à l'holocauste effroyable de toute une caste, à la guillotine, qu'au lendemain de la Révolution nous aurions dû briser pour ne la relever jamais, même pour les plus grands criminels? Non. Ces fureurs, quelque légitimes qu'elles aient pu sembler, dans les siècles d'ignorance et dans les jours de désespoir, n'ont point profité à nos pères. L'Église de Rome a longtemps expié les supplices des hérétiques. Les hérétiques, à leur tour, ont expié de farouches représailles. Et nous, qui avons frappé par le glaive, nous sommes gouvernés par le glaive!

Nous n'étions pas mûrs pour faire régner une vérité sans tache : on ne nous juge pas dignes d'être gouvernés par la vérité. On nous enferme dans des murailles, on nous entoure de canons et de forteresses. Nous n'avons donc pas vaincu! Et dire que tous les hommes sont égaux, que tous les biens doivent être communs à tous, en ce sens qu'ils doivent profiter à la COMMUNION universelle, et par cette COMMUNION, à chacun *individuellement*, est encore une hérésie condamnable et punissable, au nom du pape et du roi. La doctrine de l'Église, comme la doc-

trine du trône, est encore ce qu'elle était au temps de Martin V et de Sigismond; et il y a encore des croisades toutes prêtes à se former contre nous, quand nous voudrons donner la *coupe* à tout le monde. Hâtons donc le triomphe de la Vérité, et *faisons avancer la loi de Dieu* par les moyens conformes à la lumière de notre siècle et au respect de l'Humanité, telle qu'il nous est enfin accordé de la comprendre et de la connaître, après tant de siècles d'erreur et de misère. Admirons, dans le passé, la foi de nos pères les hérétiques, jointe à tant d'audace et de force; mais enseignons à nos fils, avec la foi, le courage et la force, la douceur et la mansuétude.

La mission pacifique du Christ a porté de plus beaux fruits et transformé le monde plus profondément que les missions sanguinaires entreprises depuis en son nom. Les grands guerriers, les nobles champions de l'hérésie ont laissé des œuvres incomplètes, parce qu'ils ont versé le sang. L'Église est tombée au dernier rang dans l'esprit des peuples, parce qu'elle a versé le sang. L'Eglise n'est plus représentée que par des processions et des cathédrales, comme la royauté n'est plus représentée que par des citadelles et par des soldats. Mais l'Évangile, la doctrine de l'Égalité et de la Fraternité, est toujours et plus que jamais vivant dans l'âme du peuple. Et voyez le crucifié, il est toujours debout au sommet de nos édifices, il est toujours le drapeau de l'Église!

Il est là sur son gibet, ce Galiléen, cet esclave, ce lépreux, ce paria, cette misère, cette pauvreté, cette faiblesse, cette protestation incarnées! Il est là-haut, non pas, comme ils le disent, dans les cieux inaccessibles, mais sur la terre, et comme planant au-dessus d'elle, au sommet des temples, et sur la coupole des hauts lieux réservés à la prière et à la méditation. Sa prophétie s'est accomplie : il est remonté dans le Ciel, parce qu'il est

rentré dans l'Idéal. Et de l'Idéal il redescendra pour se manifester sur la terre, pour apparaître dans le réel. Et voilà pourquoi, depuis dix-huit siècles, il plane adoré sur nos têtes.

Étrange vicissitude de ta longue royauté, ô Christ ! ô le plus petit, le plus pauvre, le plus humble, le plus méprisé et le plus méconnu des enfants du peuple ! La tyrannie des papes, la tyrannie des empereurs et des rois, celle de la noblesse, celle de l'hypocrisie, toutes les tyrannies ont conservé ton symbole, comme une protestation invincible des petits et des pauvres contre l'orgueil et la dureté des puissants et des riches. On traîne à l'échafaud un misérable que la brutalité de l'ignorance et le désespoir furieux de la misère ont poussé au crime; les lois religieuses et civiles le condamnent, la foule le contemple sans émotion, les gendarmes le lient, et le bourreau s'en empare. Un prêtre l'accompagne à l'échafaud, et lui présente un emblême. C'est une croix, c'est la figure d'un gibet ! La société tue ce misérable, qu'elle a abandonné au mal, et qu'elle ne sait ni ne veut convertir. Et si une voix puissante comme celle du Christ s'élevait dans la foule pour crier que cet homme est moins coupable que la société, et que, par conséquent, la société n'a pas le droit de l'immoler; si le peuple, ému de cette parole, se soulevait; s'il renversait l'échafaud, s'il repoussait la soldatesque, s'il courait vers la demeure du souverain pour lui demander la grâce des criminels et les moyens d'empêcher de nouveaux crimes, du pain et de l'instruction pour tous, au nom de l'Égalité, au nom de l'Évangile, au nom du Christ... la soldatesque reviendrait plus nombreuse et mieux armée, elle disperserait l'émeute, elle saisirait ceux qui ne voudraient pas fuir, elle les remettrait à des geôliers; et ils comparaîtraient devant des juges, et ils seraient accusés comme révolutionnaires, comme crimi-

nels de lèse-société. Et s'ils voulaient plaider leur cause, l'Évangile à la main, ils seraient condamnés à la prison, à l'exil, à la mort peut-être. Et là, sur l'échafaud, un prêtre viendrait encore leur montrer le gibet, l'instrument du supplice de cet homme divin qui crut à l'Égalité, et qui fut condamné et immolé pour n'avoir pas ménagé les puissances de son temps, pour n'avoir pas redouté Caïphe et Pilate. O société inique et absurde! où est donc ta force, puisque toi-même tu courbes le front et plies le genou devant l'image du représentant et du révélateur de cette Doctrine que tu condamnes! O Révélation de l'Égalité! quelle n'est donc pas ta puissance, puisque tu triomphes encore dans ton symbole, puisque tu protestes toujours contre le mensonge qui se pare de ton nom, puisque tu es toujours parmi nous sous la figure d'une croix rayonnante, pour proclamer au monde que ton règne, après deux mille ans, ne fait encore que de commencer!

Procope était, comme Ziska, un gentilhomme bohême de médiocre fortune. Élevé et adopté par un oncle qui le destinait à l'état ecclésiastique, il voyagea en France, en Italie, en Espagne, et jusque dans la Terre-Sainte. A son retour, rasé et ordonné prêtre malgré lui, il quitta bientôt la soutane pour l'épée, et s'élança sous les étendarts de Ziska. On l'a déjà vu se distinguer en Moravie contre les Autrichiens et Jean, *l'évêque de fer*. A la mort du *redoutable aveugle*, il fut élu chef des Taborites. Ziska, comme nous l'avons vu dans le précédent récit, mourut en 1424, désignant lui-même pour son successeur Procope, surnommé *Rase*, ou le *Rasé*, à cause de la circonstance que nous venons de mentionner. Quant au surnom de *Grand*, peut-être ne fut-il donné d'abord à Procope qu'à cause de sa taille et pour le distinguer d'un autre Procope sur-

nommé le *Petit*, un des chefs des Orphelins. Toutefois l'historien Jacques Lenfant, qui a étudié et résumé les chroniques relatives à cette époque, affirme positivement que ce furent ses exploits militaires qui lui firent donner le nom de *Grand*.

Procope commença sa nouvelle carrière par une course en Autriche et par la prise de plusieurs places, entre autres celle de Hraditz, qui était extrêmement forte, et où le combat fut acharné. La ville fut brûlée, et les habitants massacrés. Dans le même temps les Hussites firent une *course* dans la Misnie, avec quatre mille lances, c'est-à-dire seize à vingt mille hommes, et prirent une autre place forte avec la même fureur et les mêmes scènes de carnage. Harcelés de tous côtés, anathématisés par le concile de Sienne et menacés d'une nouvelle croisade, les Bohémiens obéissaient à la nécessité de poursuivre le terrible système de Ziska.

Martin V fit jouer tous les ressorts de la politique pour réunir tous les rois, tous les princes et tous les évêques de l'Allemagne et des pays slaves *du nom chrétien*, contre les Hussites, pour extirper *l'infâme hérésie*, et pour *exterminer* tous les hérétiques. Il autorisa les princes de l'Église à lever des impôts extraordinaires pour les frais de la guerre sainte. Il écrivit à Sigismond qu'il devait, en cette circonstance, justifier sa qualité d'empereur, c'est-à-dire *celle de défenseur de l'Eglise, que cette dignité lui impose*. Enfin, il exhorta tous les souverains à oublier leurs propres querelles, et à se réconcilier pour l'amour de Dieu et pour l'extinction de l'hérésie.

A ces menaces, les Bohémiens répondirent « qu'on les « attaquait contre tout droit divin et humain; qu'on les « diffamait sans preuve, et sans avoir voulu les entendre;

« qu'on ne pouvait, avec vérité, leur reprocher de croire à « autre chose qu'à la parole de Dieu, et aux symboles de « Nicée, de Constantinople, d'Éphèse, et de Chalcédoine; « qu'ils étaient résolus de défendre cette foi, au péril de « leurs biens et de leurs vies; qu'il n'y avait rien de « plus contraire à l'esprit du Christianisme que de vou- « loir les exterminer au gré du pape et de l'Empereur. « Enfin, que si on les attaquait encore, appuyés qu'ils se « croyaient du secours de Dieu, ils repousseraient la force « par la force, et que tout le monde, femmes et enfants, « ils feraient une résistance qui serait admirable à tout « l'univers. »

Les Bohémiens tinrent leur promesse, et cette résistance qu'ils annonçaient fut admirable en effet. Mais ils devaient être vaincus un jour par la ruse des souverains, par leur propre lassitude, et surtout par leurs divisions de croyances et d'intérêts.

On n'a pas oublié que plusieurs sectes s'agitaient dans le sein du Hussitisme. Les armées de Ziska n'étaient pas, comme celles de tous les souverains de cette époque, des troupes d'aventuriers mercenaires ayant pour unique but le pillage, et ne connaissant en campagne ni amis ni ennemis. Ces armées étaient de véritables sectes religieuses, qui considéraient la violence et la cruauté comme des devoirs sacrés, et le pillage comme l'unique moyen de pourvoir aux frais de la guerre nationale. S'il y avait du fanatisme et de la férocité dans cette doctrine militaire, il y avait du moins un sentiment élevé de la mission du guerrier chrétien. Dans ces époques de lutte ardente, les hommes ne peuvent être grands que par la révolte et par la guerre. Jeanne d'Arc elle-même, cette figure angélique qui eût pu se placer à côté de celle de Marie dans la divine épopée de Jésus, apparaît au moyen âge sous la cuirasse et sous le casque, comme l'archange Michel, et

c'est l'épée à la main qu'elle accomplit sa prédication sublime [1].

Mais si les sectes de Tabor étaient grandes et austères, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent toutes suffisamment éclairées pour demeurer d'accord. Elles étaient parties en apparence de Wicklef et de Jean Huss, mais quelques-unes de leurs doctrines remontaient jusqu'à Pierre Valdo et à Bérenger. Nous avons vu Ziska, en grand général et en politique habile, pactiser tantôt avec

1. Puisque le nom de Jeanne d'Arc se rencontre ici à propos des Hussites, je rappellerai un fait intéressant et fort peu connu. Il existe quelques lignes écrites par Jeanne, où elle se montre émue et fort courroucée de l'hérésie de Bohême. Je voulais citer ses paroles textuellement. Un de mes amis, qui s'est donné de la peine à ce sujet, m'écrit : « J'ai vraiment « du malheur pour cette introuvable lettre : on n'a jamais pu me la décou- « vrir à la *Bibliothèque*, quoique j'en eusse l'indication exacte. Je suis « réduit à rappeler mes souvenirs sur le sens des quelques lignes écrites « par Jeanne. Elle annonce aux Hussites qu'*après avoir chassé les Anglais « du royaume de France, elle ira les guerroyer, s'ils ne se réunissent à « la Sainte Mère Eglise.* La lettre est du 3 mars 1430 ; elle a été publiée « par le baron de Hormayr, dans l'*Annuaire Historique* de Munich (1834). « Je suis désolé de l'inutilité de mes recherches. Il est étrange qu'à la « Bibliothèque Nationale, qui devrait être un dépôt, non pas seulement « européen, mais universel, on ne puisse se procurer les publications « historiques de l'Allemagne. »

Ainsi Jeanne voulait *guerroyer* les Hussites, *s'ils ne se réunissaient à la Sainte Mère Église !* L'Église catholique avait brûlé Jean et Jérôme, et Jeanne l'inspirée tenait pour cette Église! Et bientôt cette même Église fit brûler Jeanne elle-même comme hérétique et comme sorcière!

Quelle conclusion le scepticisme prétendrait-il tirer de là? Jean et Jérôme, les *brûlés* de Constance, étaient divinement inspirés; Jeanne, la *brûlée* de Rouen, l'était aussi. Et il est beau que Jeanne, qui ne pouvait connaître les faits qui se passaient en Bohême, ait tenu pour la Sainte Mère Église, c'est-à-dire pour la *communion universelle du genre humain.* Elle ne se trompait pas dans son sentiment; elle se trompait seulement en ayant la bonne foi de prendre l'Église catholique, épiscopale ou papale, Pour ce qu'elle se donnait. Qui ne sent dans son cœur que si Jeanne eût vu le jour en Bohême, elle aurait été une de ces intrépides femmes du Tabor qui mouraient pour leur foi en Dieu et en l'Humanité?

les Calixtins, tantôt avec les Catholiques, poursuivre les *Picards* ou prétendus tels, et ensuite les tolérer ou se faire tolérer par eux. L'espèce de scission qui s'opéra dans son armée, au lendemain de sa mort, montre bien la différence des opinions qu'il avait réussi à tenir unies pour l'action, grâce au prestige de sa gloire et à l'ascendant de sa parole concise, énergique et vaillante. Mais on ne doit pas oublier qu'il se souciait plus de la guerre que de la foi, et qu'il se sentit, vers la fin, dépassé dans le mal apparent par l'ardeur sauvage de ses troupes, dans le bien réel par l'enthousiasme religieux qui les animait.

Il était mort, laissant la paix jurée, grâce à son habileté et aussi à sa clémence, entre toutes les branches du Hussitisme. Cette union ne pouvait durer. Les Orphelins, les Orébites, et les Taborites, en se constituant en trois corps et en se choisissant des chefs différents, avaient semblé prévoir qu'ils ne marcheraient pas d'accord, s'ils ne se séparaient dans le repos pour se retrouver sur la brèche et s'entr' aider à l'heure du péril. Procope le Grand sentit qu'il fallait permettre cette division, et que sa mission était de cimenter au moins une alliance durable entre toutes ces forces de la résistance nationale. Il y travailla toute sa vie ; mais, plus religieux et peut-être plus sincère que Ziska, il n'abjura jamais sa croyance personnelle, et resta franc *Picard* envers et contre tous. Ce fut sa gloire et la cause de sa perte.

Il eut bientôt à continuer l'œuvre de Ziska dans le maintien d'une alliance plus difficile encore. Je veux parler de l'espèce de paix qui, en présence de l'ennemi commun, soit le pape, soit l'Empereur, ou les princes soulevés par eux, réunissait les différentes sectes exaltées du Hussitisme au *juste-milieu* nobiliaire et bourgeois du temps. Les Orphelins ne tardèrent pas à rompre l'union avec *ceux de Prague*, c'est-à-dire avec les Calixtins.

Fidèles au principe de *faire avancer la loi de Dieu*, et obéissant à la nécessité de constituer et de formuler leurs doctrines, tous les Hussites étaient d'accord sur un point admirable, mais dangereux dans la circonstance : c'était d'employer en discussions sur les matières de foi, en assemblées de docteurs et en synodes généraux ou particuliers, tout le temps qui n'était pas employé à la défense du pays et aux travaux de la guerre. Pendant que le concile de Sienne mettait à prix le sang de la Bohême, on débattait en Bohême les plus hautes questions théologiques. Ce peuple qu'on traitait de barbare, de sanguinaire, d'impie et de débauché, offrait aux yeux du monde étonné le spectacle d'une Église nouvelle qui cherchait à réformer l'ancienne plus radicalement que les conciles œcuméniques, et qui, au milieu des ruines, et sous le feu de vingt puissances ennemies, s'efforçait de formuler et d'organiser les bases et la législation de la véritable religion évangélique. Le pape écrivait à l'Empereur qu'il ne concevait pas qu'il ne pût venir à bout d'une hérésie réfugiée dans un *petit coin du monde*. Ce petit coin était plus grand alors que le monde tout entier; et la vaste Réforme de Luther était là en germe, avec bien d'autres Réformes encore que l'Humanité accomplira sans aucun doute, et peut-être sans violence, dans un avenir plus ou moins prochain.

Il arriva donc que les docteurs *Orphelins*, maître Jean Przibram, et maître Pierre de Mladowitz, ami de Jean Huss, se trouvèrent en dissidence sur les matières de foi avec le savant Wickléfite Pierre Payne, dit l'*Anglais*, et maître Jean de Rockisane, celui qui avait conclu la paix entre les Pragois et Ziska, et qui devait jouer encore un grand et fâcheux rôle dans cette révolution. On verra ailleurs quel était le fond de la dispute, et combien, sous ses formes ardues et mystérieuses en apparence, elle

devait intéresser la religion et la politique de la nation. Les docteurs Orphelins furent mis en prison, puis élargis à la sollicitation de Rockisane; et la décision de l'assemblée fut que Payne et Przibram, chacun de leur côté, ne parleraient de l'Eucharistie que dans les termes de l'Ecriture et des Pères : conclusion fort vague, car la discussion roulait sur ces textes mêmes et sur l'interprétation qu'on devait leur donner. On essaya de calmer les esprits par une mesure de haute tolérance, en défendant aux deux docteurs de se traiter mutuellement d'hérétiques, non plus que Jean Wicklef, Jean Huss, et Jacobel. Mais si les Calixtins de Prague prenaient prudemment leur parti dans ces sortes de conflits dangereux, les Orphelins n'étaient pas d'humeur à transiger avec leurs doctrines ardentes et leur enthousiasme révolutionnaire. Leurs docteurs quittèrent Prague fort irrités, avec ceux des Pragois qui partageaient leurs sentiments, et ils allèrent trouver l'armée *Orpheline* dans son campement de chariots, ces villes ambulantes dont ils ne sortaient même pas pour se battre, ayant frappé d'interdit toutes les cités habitées par les autres hommes, on ne nous dit pas en vertu de quel préjugé fanatique ou de quelle protestation austère.

Aussitôt les Orphelins se mettent en campagne, ayant à leur tête Welichs et Procope le Petit, vaillant homme de guerre. Ils livrent de terribles assauts à la ville pragoise de Litomils *avec tant de furie, qu'on eût dit des démons sortis de l'enfer*. La ville est emportée, ravagée, et arrosée de sang après une vigoureuse résistance. Plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. Ensuite s'étant réunis à ceux des villes de Launi et de Zatec, ils allèrent se joindre à leurs frères les Taborites, qui étaient aux prises devant une ville autrichienne avec l'archiduc Albert. La ville fut prise et brûlée, mais le combat n'en

fut que plus acharné avec les Autrichiens. Les Taborites y perdirent leurs chariots, et cependant ils en sortirent vainqueurs, après quoi, étant rentrés en Bohême malgré le grand froid (décembre 1425) ils allèrent tous ensemble tenter un coup de main sur Prague. Mais les Pragois agirent avec Procope le Grand comme ils avaient fait avec Ziska ; ils lui confièrent le salut de la patrie ; et Procope, apaisant les fureurs de son armée, conclut une *paix éternelle* entre toutes les sectes ennemies. De là, il alla avec les siens prendre ses quartiers d'hiver à Klattau ; mais il n'y fut pas longtemps oisif. Dès le printemps, et tandis que les princes allemands rassemblaient leurs forces pour une attaque décisive, il alla aux frontières de la Misnie châtier deux généraux de l'électeur de Saxe, qui exerçaient d'horribles cruautés sur les Bohémiens dans ces parages. Il reprit plusieurs places, puis courut au secours des Pragois, qui venaient d'éprouver un échec considérable devant Aussig.

Enfin, au mois de juin 1426, arriva une armée allemande de cent mille hommes, commandée par plusieurs princes de l'Empire et burgravos considérables. Les Hussites, ayant à leur tête un Podiebrad [1], un seigneur de Waldstein et Procope le Grand, se retranchèrent, pour attendre

1. Boczko Podiebradski. Ce seigneur de Podiebrad était Hussite, et prit vaillamment parti contre l'armée allemande. Mais il eut bientôt après à se défendre contre les Taborites. Il avait fait des prisonniers sur eux, et ne voulait pas les rendre. Ils allèrent attaquer sa citadelle de Podiebrad, défendue par une forte garnison. Ils y perdirent huit cents hommes dès le premier assaut. On rapporte qu'il n'y avait pas de seigneur en Bohême qui fût pourvu d'une meilleure artillerie et de plus habiles bombardiers. Les Taborites se réfugièrent dans une ville voisine. Podiebrad, à son tour, alla les assiéger. Mais ayant attaqué la place avec trop de confiance, il y fut tué. Nous mentionnons ces faits, parce que c'est de cette maison que sortit le roi George, qui gouverna la Bohême trente ans plus tard. Il était neveu de ce Boczko de Podiebrad.

le combat, dans une enceinte de cinq cents chariots liés ensemble de doubles chaînes. Les Allemands passèrent tout un jour de chaleur excessive à briser ces chaînes avec des haches à deux tranchants dont on les avait munis à cet effet pour la première fois. Les Bohémiens, à couvert derrière leurs grands boucliers fichés en terre, les laissèrent s'épuiser à ce travail; et dès que la cavalerie se présenta, ils la renversèrent avec leurs machines de guerre. Leurs fantassins étaient en outre armés d'une lance crochue de nouvelle invention, avec laquelle ils désarçonnaient les cavaliers. Le combat fut acharné, et les Hussites y perdirent trois mille hommes, perte considérable vu leur petit nombre; mais cinquante mille Allemands périrent, dit-on, en Bohême, dans cette bataille et dans les diverses escarmouches qui harcelèrent leur fuite. La fleur de leur noblesse y demeura et fut ensevelie à Tœplitz sous des poiriers sauvages, qui, selon la tradition, ne portèrent jamais plus de fruit depuis ce temps-là. La même nuit qui vit cette déroute immense des Allemands, ceux des Taborites qui étaient restés occupés au siége d'Aussig emportèrent la place, la brûlèrent, et n'y laissèrent pas un être vivant.

Après la bataille, l'armée Hussite, qui semblait ne pas connaître le repos et se fortifier dans les fatigues et les combats, fit encore d'autres exploits, et enleva d'autres places aux Catholiques. En général, les assiégés se défendaient en désespérés, sachant bien que les Taborites ne faisaient pas quartier aux vaincus. Mais, par exception, la ville de Mise se rendit à dix hommes commandés par un chef Taborite appelé Przibik Klenowky, et surnommé *le héros invincible*. En réponse aux reproches de couardise de leurs voisins de Pilsen, *Ce chef*, dirent ceux de Mise, *avait une si longue épée, qu'elle pouvait atteindre d'une porte à l'autre.*

Pendant que les Taborites étaient occupés dans l'intérieur du pays, on ravageait leurs frontières. L'archiduc d'Autriche assiégeait une place de Moravie dans laquelle Procope avait mis garnison; mais en apprenant l'approche du *rasé*, il s'en retira précipitamment, et Procope lui prit d'autres forteresses. Une seule fut opiniâtrément défendue par une jeune fille dont le père venait de mourir en lui confiant la garde de sa forteresse, jusqu'à l'arrivée d'un secours qu'on attendait des Catholiques. Le secours n'arriva point, les Taborites le détruisirent en chemin; mais l'héroïne résista quinze jours encore aux menaces et aux promesses de Procope. Lorsqu'elle vit tous ses murs démantelés, elle accepta une capitulation honorable, et se retira avec une partie des siens, sous l'escorte d'un des capitaines assiégeants, abandonnant toutefois les vivres et les munitions de guerre.

Les Allemands étaient encore une fois vaincus; la discorde malheureusement reparut bientôt en Bohême.

On se rappelle Koribut, ce parent du roi de Pologne dont les Calixtins de Prague et les Catholiques de la Bohême avaient voulu faire un roi avant la mort de Ziska. Wladislas le leur avait envoyé dans un moment de dépit contre l'Empereur. Puis, s'étant réconcilié avec ce dernier, il l'avait rappelé. Mais Koribut, soit qu'il eût pris sincèrement parti pour cette nation héroïque, soit qu'il n'eût pas renoncé à l'espoir de régner, était rentré en Bohême avec quelques troupes; et après avoir communié sous les deux espèces *avec son monde*, il faisait la guerre aux Allemands comme chef bohémien. Il accompagna les deux Procope dans une expédition qu'ils firent en Autriche, et d'où, après avoir ravagé le pays jusqu'aux bords du Danube, après avoir promené le fer et la flamme dans l'Autriche, la Hongrie, la Lusace et la Silésie, les Taborites et les Orphelins rapportèrent

tant de butin que la Bohême se trouva un instant riche et l'armée pourvue de tout. Le bétail enlevé sur les terres ennemies était si considérable, qu'on achetait à cette époque en Bohême quinze bœufs pour deux écus.

Mais Koribut était tombé dans la disgrâce de ces Calixtins qui l'avaient appelé quelques années auparavant contre le gré des Taborites. On ne sait pas bien les causes véritables de cette inconstance, mais on peut présumer que Koribut, qui était un rude soldat fort aimé désormais des Taborites, avait plutôt abandonné que repris ses projets de royauté, et que les Calixtins lui en faisaient un crime et une honte. S'il en est ainsi, leur conduite à son égard fut hypocritement odieuse. Ils l'accusèrent d'avoir négocié sa réconciliation avec Martin V, et de vouloir trahir la Bohême pour s'en faire le souverain catholique et absolu. En conséquence, ils publièrent que ses mœurs brutales et ses intrigues criminelles avec Rome le rendaient incapable et indigne de gouverner; et l'ayant affublé par dérision d'un capuchon de moine, ils l'enfermèrent dans un couvent et ensuite dans la grande tour du château de Prague. Ce coup d'État souleva une grande indignation parmi les seigneurs catholiques qui voulaient qu'on respectât le sang royal, et qui regardaient peut-être la monarchie tempérée de Koribut comme un contre-poids bientôt nécessaire au despotisme du juste-milieu Calixtin. Cette guerre de religion était aussi une guerre de castes. L'opinion calixtine réunissait le plus grand nombre de *gentilshommes*, caste qui occupait entre les *seigneurs* et le peuple une place analogue à celle de la bourgeoisie dans nos dernières révolutions. Cette opinion eut ses savants et ses martyrs, ses doctrinaires et ses girondins; mais en général elle n'eut pas le plus beau rôle dans toute cette guerre; elle fit avorter tous les grands desseins de

Ziska; elle ne sut pas profiter de ses exploits. Brave et sanguinaire aussi quand elle défendait ses intérêts, elle devenait pusillanime, ingrate et rusée dès qu'elle les voyait menacés.

Ces rigueurs envers Koribut irritèrent aussi les Taborites et les Orphelins, qui l'avaient vu combattre hardiment avec eux contre les ennemis du pays et s'exposer, pour la cause bohémienne, à la disgrâce de son parent le roi de Pologne, aux anathèmes du pape et aux fureurs de l'Autriche. On vit alors une de ces monstrueuses alliances qui s'opèrent dans les grandes crises politiques entre deux minorités désespérées. L'extrême gauche et l'extrême droite de la nation, les Catholiques et les Taborites de Prague se liguèrent pour déliver Koribut et s'emparer de la métropole. Un coup de main fut tenté pendant la nuit, et jeta l'alarme dans la ville. La paix éternelle jurée par Procope n'avait pas duré plus que l'apparition des Allemands en Bohême. Mais Procope fut étranger à cette conspiration; et, d'ailleurs, les Calixtins avaient violé le pacte les premiers en violant le droit des gens dans la personne de Koribut, sans consulter la nation. Les bourgeois de Prague tendirent les chaînes des rues et repoussèrent l'attaque avec fureur; plusieurs seigneurs catholiques y périrent. Un d'entre eux, Hincko de Waldstein, le même qui commandait avec Procope dans la grande bataille contre les Allemands, fut assassiné et pendu au gibet par un scélérat qu'il avait récemment sauvé de la corde. Les Orphelins et les Taborites de Prague furent si horriblement massacrés, qu'il ne s'en sauva pas vingt. Le parti calixtin préludait, par ces actes de rigueur et de haine, à la grande hécatombe de jacobins et de montagnards qu'elle devait bientôt offrir à l'Allemagne pour rentrer en grâce auprès d'elle.

Le lendemain, tandis qu'on procédait à l'exécution des citoyens soupçonnés d'avoir pris part à la conspiration, on força Koribut à signer son abdication, et on le renvoya secrètement sous bonne escorte jusqu'aux frontières de la Pologne.

Cependant la conduite ultérieure de ce prince nous démontre la sincérité de ses intentions. Il appela auprès de lui les principaux d'entre les Orphelins et les Taborites, et alla trouver le roi de Pologne, non pour rentrer en grâce avec lui et le saint-siége, mais pour lui demander hardiment secours et protection pour les libertés de la Bohême. Wladislas, qui ne se souciait plus de s'attaquer à l'Empereur et au pape, affecta un grand zèle pour la religion, et traita Koribut et ses adhérents comme des impies et des insensés. Tout ce qu'ils obtinrent de lui, ce fut de nouvelles promesses de les recommander à la miséricorde de Dieu et du saint-siége, s'ils voulaient se convertir. Koribut ne fléchit point, et s'emporta même jusqu'à menacer en termes peu diplomatiques le roi, les évêques, les églises de Pologne et jusqu'à saint Stanislas, patron du royaume, de la fureur des Taborites. Après cette sortie non équivoque, il fut forcé de quitter la Pologne, où l'*interdit* et les menaces le poursuivaient de ville en ville, et il rentra en Bohême avec ses jacobins pour se joindre à l'armée taborite. Étrange destinée d'un prince qui était venu chercher le pouvoir au milieu de cette révolution, qui avait combattu le peuple pour s'emparer de la couronne, et qui maintenant se jetait dans les bras de ce même peuple, calomnié et persécuté par ses premiers partisans, pour avoir passé à la république.

La guerre civile recommença donc avec fureur entre les modérés et les enthousiastes. Taborites, Orébites et Orphelins reprirent plusieurs villes sur le juste-milieu,

ravagèrent tout le district de Pilsen, et marchèrent sur Prague pour l'assiéger de nouveau. Mais la publication d'une nouvelle *croisade de Martin V* et l'approche d'une nouvelle armée allemande engagèrent, comme de coutume, les Pragois à demander la paix. Ils le firent, cette fois, par l'intermédiaire du prêtre taborite Coranda. Comme de coutume, les Taborites laissèrent apaiser leur ressentiment, et, en sauvant encore une fois la patrie, ils augmentèrent ce trésor d'ingratitude qu'on amassait contre eux.

Au milieu de juin 1427, l'armée allemande vint mettre le siége devant Mise. Elle n'était composée cette fois que de quatre-vingt mille hommes. Pour vaincre une armée de dix-huit à vingt mille Bohémiens, c'était peu; mais le pape comptait sur l'énergie, l'habileté et le zèle du cardinal de Winchester son légat, qui avait levé lui-même les troupes en Angleterre, en Saxe, Franconie, Thuringe, Bavière, Carinthie, etc. L'électeur de Brandebourg commandait un des corps d'armée, et le cardinal en personne dirigeait le plus considérable. Sigismond ni aucun membre de sa famille ne se joignirent à cette seconde croisade; ils avaient agi de même à l'égard de la précédente. D'une part, l'Empereur n'était pas fort bien réconcilié avec le saint-siége; de l'autre, il ne voulait plus se compromettre en personne contre ses futurs sujets. En avançant en âge, l'Empereur, qui s'était imaginé d'abord ne rencontrer qu'une poignée de mutins et n'avoir qu'à montrer sa belle personne, son épaisse barbe blonde et ses longs cheveux bouclés, ceints de la couronne de Charlemagne, pour faire tomber à genoux les *porte-fléaux* et les *cordonniers* de la Bohême, avait fait bien des réflexions et profité de ses rudes désastres. Il comprenait enfin que l'intrigue et la désunion pouvaient seules corrompre ou paralyser ces fiers courages.

Les prêtres taborites, peu touchés de sa beauté, l'avaient surnommé le *Cheval roux* de l'Apocalypse, comme ils appelaient le pape simoniaque l'*Antechrist*. L'Antechrist, en homme médiocre, se flattait toujours de réduire l'hérésie par la force des armes, et d'inaugurer les bûchers de l'inquisition sous les tilleuls de la Bohême. Mais le *Cheval roux*, meilleur politique, disait, sans s'émouvoir au récit des exploits de son peuple révolté : « Les Bohémiens ne seront vaincus que par les Bohémiens. » Amère et froide sentence, triste parole prophétique! Il se tenait donc désormais à l'écart, et laissait faire; sachant bien que son jour viendrait, et qu'avec de la ruse il ferait oublier ce que ses commencements avaient eu d'impopulaire et d'odieux; même il affectait de blâmer les croisades du pape et les ravages des gens de guerre, qui lui gâtaient et lui ruinaient à plaisir sa pauvre, sa chère Bohême.

Dès que ceux de Prague eurent avis de l'arrivée des Allemands, ils envoyèrent en toute hâte demander secours à Procope le Grand et à toute sa bande de héros. Soit qu'en effet la marche des Taborites vers l'ennemi les contraignît de traverser Prague, soit que ces fières cohortes voulussent tirer une vengeance courtoise de leurs adversaires réconciliés, ils demandèrent le passage à travers la ville. On le leur accorda en tremblant, et en les conjurant de ne pas s'arrêter et de passer en bon ordre, sans commettre aucun acte de vengeance. Ils le promirent, et défilèrent lentement avec leurs chariots. Procope vint le dernier avec sa cavalerie et les chariots d'élite. On avait en lui une telle confiance, qu'on le retint et le logea dans la ville avec son monde durant quelques jours. Plusieurs seigneurs catholiques, des grands de Bohême et de Moravie, se joignirent même à lui pour combattre l'ennemi commun. Ils eussent été moins hardis

et moins patriotes s'il se fût agi, comme du temps de Ziska, d'aller à la rencontre de Sigismond. Mais cette armée de mercenaires, commandée par un légat, représentait à leurs yeux un ennemi moins redoutable, un maître moins légitime, le pape. L'Europe, la Germanie surtout, tendait à se séculariser, à s'affranchir du joug de Rome, ouvertement ou indirectement.

Ce récit est monotome à force de présenter durant quatorze ans les mêmes circonstances merveilleuses. C'est la sixième fois, et non la dernière, que la vieille société germanique vient battre de toutes ses forces ces murailles vivantes qui défendent *la coupe*, le mystérieux symbole des libertés de la Bohême; et cette fois encore ce *petit coin du monde*, si méprisé par le pape, sera la grande nation qui repoussera toutes les nations étrangères. Bien des siècles auparavant, les moines poëtes de l'ancienne chevalerie avaient rêvé les légendes du *saint Graal*, la coupe eucharistique que les preux devaient chercher au fond des déserts, à travers tous les dangers, et voir une fois dans leur vie pour conquérir la gloire dans l'éternité. Mais au temps de la guerre des Hussites, l'esprit chevaleresque n'était plus dans les castes féodales. Le saint Graal était bien en Bohême, les Taborites en étaient bien les Templistes jaloux, les austères défenseurs; mais les chevaliers de l'ancien monde ne savaient même plus vaincre les mécréants. Les Turcs menaçaient la Chrétienté, et la Chrétienté ne songeait qu'à lutter mollement contre une hérésie sortie de son sein. Il est vrai que la Chrétienté officielle, c'était la vieille société des castes, prête à se dissoudre, et que l'hérésie, la nouvelle Jérusalem, le nouveau saint Graal, c'était le Peuple, son esprit, son symbole, son avenir et ses destinées.

Cette sixième déroute des Allemands est plus fabu-

leuse que les précédentes. Les historiens l'ont comparée à celle de Crassus chez les Parthes, de Vexoris et de Darius chez les Scythes, et de Xerxès chez les Grecs. Les Bohémiens n'eurent qu'à se montrer inopinément sur la rive opposée de la rivière de Mise, où était établi le camp des Allemands occupés au siége de la ville. Une terreur panique s'empara de ceux-ci, et tout prit la fuite à leur seul aspect sans coup férir, entraînant les chefs indignés et furieux, l'électeur de Brandebourg, celui de Trèves, et le cardinal de Winchester lui-même, qui faisait de vains efforts pour ranimer leur courage. Un immense butin abandonné fut la proie du vainqueur. Il n'y eut si petit serviteur de la cause qui n'en tirât sa bonne part. « De l'aveu de plusieurs gentilhommes catholiques dont les familles sont à présent fort distinguées, dit l'historien dont nous suivons le récit [1], ce fut là le commencement de leur fortune. Les fuyards crurent s'être mis à couvert en gagnant la forêt de Tausch. Les vainqueurs les battirent en queue, et les paysans en assommèrent un bon nombre; les Bohémiens n'y perdirent que peu de gens. Quand on sut cette bonne nouvelle à Prague, on y chanta un *Te Deum* en grande solennité. Cependant l'armée victorieuse assiégea et prit après seize jours de siége Tausch, où s'était retiré le reste des fuyards. On y passa tout au fil de l'épée. » D'après ces récits, il ne serait rien échappé de cette armée de quatre-vingt mille hommes.

« Nous avons appris avec une sensible douleur la *fuite* « *honteuse des fidèles* qui étaient allés en Bohême, « écrivit le pape au légat consterné; mais il faut se raidir « avec plus de courage que jamais contre la disgrâce.

1. Jacques Lenfant. *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle.*

« Prenez des mesures pour lever cet opprobre de dessus « l'Église. »

Peu de temps après, le pape écrivait à ceux de Pilsen et de Carlstein (où la religion catholique prévalait) : « Nous « avons appris par les lettres de notre cher fils Jean, car- « dinal-prêtre de Saint-Cyriaque (c'est *l'évêque de fer*), « que vous avez fait trève avec les perfides et détestables « hérétiques, et qu'à Noël prochain il se trouvera des « gens de part et d'autre pour entrer en conférence sur « la foi et sur l'Écriture sainte à l'occasion de leurs er- « reurs. Nous ne doutons point que vous ne l'ayez fait de « bonne foi et à bonne intention; mais il faut se conduire « avec beaucoup de précaution à l'égard de ces serpents « rusés et imbus du venin de Satan. Ce qu'ils en font « n'est pas dans le dessein de se convertir, mais de vous « pervertir par leurs sophismes et fourberies. Ils ont la « peau de l'agneau, mais ils ont les dents du loup. « C'est pourquoi nous vous prions, sans pourtant vous « rien enjoindre, que *vous évitiez un pas si glissant,* « *de peur que vous ne tombiez.* Évitez une telle entre- « vue et des *disputes qui ne peuvent aboutir qu'à la* « *destruction de vos âmes.* La foi catholique est bien « assez appuyée et confirmée par le sang des martyrs; « elle a été d'ailleurs éclaircie par tant de conciles, par « tant de décrets des saints papes et d'écrits des saints « docteurs, qu'il *serait superflu d'en disputer davan-* « *tage.* Il est bien plus salutaire de s'en tenir à ce qu'ils « en ont décidé. Fuyez donc, encore une fois, cette con- « férence où *vous ne pouvez rien gagner et pouvez* « *beaucoup perdre.* »

Ainsi toute la foi, toute la force de l'Église catholique en était réduite à ce point, que le pape suppliait les fidèles de ne point disputer, pour n'être pas vaincus! Voilà l'extrémité où une poignée de plébéiens inspirés

avaient amené la religion officielle! Et ce n'est pas la crainte de leurs armes qui fait reculer le pape dans ce duel de l'esprit avec les Hussites; car il poursuit son plan d'extermination, et promet les secours de la force matérielle aux croyants, faute de pouvoir leur fournir les armes de l'intelligence, les forces vives de la doctrine! « Soyez assurés, leur dit-il en terminant sa lettre, que « nous vous assisterons d'une telle manière, que l'or- « gueil des méchants sera brisé, et que non-seulement « vous pourrez résister à leurs efforts, mais encore devenir « victorieux. »

Martin V en écrivit aussi à Jean de Fer, qui s'efforça d'empêcher la conférence, en faisant valoir ouvertement les mêmes raisons. Il publia un mandement dans son diocèse de Moravie pour ordonner de croire « le pur- « gatoire, la vénération des reliques, le culte des ima- « ges, les indulgences et les ordres; et pour défendre, « sous peine d'excommunication, de lire les livres de « Jean Huss, de Wicklef et de Jacobel, qui ont été tra- « duits en bohémien, de chanter les chansons défendues « comme étant *ineptes*, scandaleuses et séditieuses, « et surtout celles qui ont été faites contre le concile « de Constance, à la louange de Jean Huss et de « Jérôme de Prague. » L'archiduc, de son côté, menaça de peines sévères ceux de ses sujets qui chanteraient lesdites chansons dans les places, dans les tavernes, et jusque dans les maisons particulières. Nous regrettons bien de n'avoir pas quelques-unes de ces chansons ineptes, pour savoir à quoi nous en tenir sur le goût littéraire du cardinal et de l'archiduc.

La conférence eut lieu, malgré toutes les prières et les défenses de l'Église. Un historien catholique, qui déclare qu'elle n'aboutit qu'à une division plus profonde dans les esprits, semble confesser pourtant que plusieurs

Moraves s'y rendirent, et qu'ils y furent convertis au hussitisme, car il prend soin de dire que ce furent de pauvres gens, de ceux, par conséquent, qui se vendent au plus offrant. Il assure qu'aucun grand de Moravie ne daigna s'y rendre, d'où il s'ensuit apparemment que la foi catholique fut sauvée en cette occurrence. De quel poids pourrait être, en effet, la conversion des pauvres gens? Les députés de Pilsen ne furent sans doute pas bien féroces, car ils obtinrent une nouvelle trêve.

Procope, après avoir séjourné quelque temps à Prague, pour y pacifier toutes choses autant qu'il put, alla assiéger Kolin, avec ceux de Prague. Mais la défense fut si vigoureuse, qu'il fallut appeler les Taborites et les Orphelins. Ils finirent par s'en rendre maîtres, mais non sans beaucoup de pertes et de revers. Procope y fut blessé d'une balle de plomb.

Au commencement de l'an 1428, il y eut en Bohême une nouvelle conférence pour pacifier les démêlés de religion, et formuler les dogmes hussitiques. Tout cet enfantement d'une nouvelle Église était laborieux et ne devait aboutir qu'à une immense élaboration de matériaux pour l'avenir. Les Orphèlins, les Taborites et les Calixtins formaient à cette époque trois partis bien tranchés. On connaît et on apprécie les dissentiments des deux dernières sectes, mais on ne sait pas quelles idées séparaient les Taborites des Orphelins. La partie la plus importante de cette révolution est encore enveloppée de nuages, les historiens s'étant beaucoup plus occupés des effets que des causes. A la guerre, ils nous montrent constamment les Orphelins entreprenant les choses les plus téméraires, et sans doute avec moins de science et de tactique que les Taborites; car ils échouent souvent, éprouvent des pertes terribles, et sont même raillés par les Taborites, qui, les voyant

écrasés par leur faute au siége de Kolin, leur demandent s'ils ont eu une bonne Saint-Martin. Mais, en toute rencontre, ces mêmes Taborites volent à leur secours, et achèvent glorieusement ce qu'ils ont audacieusement commencé. Les Orphelins jouent là le rôle que les troupes régulières de Marie-Thérèse laissaient aux Pandoures de la Croatie, dans les guerres contre Frédéric le Grand. Ce sont eux qui tentent les coups les plus insensés, qui se jettent dans l'eau, dans le feu, dans la glace, et qui, par leur fanatique mépris de la vie, rendent possible ce que la raison eût repoussé. Il est vrai que, sans Procope et sa cohorte invincible, à la fois prudente et acharnée, ces enthousiastes eussent été martyrs plus souvent que vainqueurs. Expliquera-t-on leurs querelles en temps de paix par la différence de leurs tempéraments et de leur conduite en temps de guerre? Ce serait expliquer le fait par le fait, et il est évident pour nous que cette fureur aveugle qui les poussait à sacrifier leurs vies, sans égard pour les dangers formidables qu'ils attiraient sur le reste de l'armée, était le résultat de quelque croyance particulière, peut-être celle de la résurrection immédiate dans de nouveaux corps, qui avait été prêchée à couvert durant les dernières années de Ziska.

Quoi qu'il en soit, la conférence de Béraune[1] remua chaudement la question du dogme de la transsubstantiation, et celle du libre arbitre, de la justification et de la prédestination. On ne nous dit pas quelle part y eurent les uns ou les autres. On nous montre Procope soutenant, sans défaillance et sans variation, la croyance des Picards Taborites, qu'on pourrait appeler aussi croyances Bérengariennes. Comme, depuis le commencement de la

1. Ville royale de Bohème sur la Mise, dans le district de Podwester.

révolution, ces doctrines s'étaient puissamment élaborées dans les fortes intelligences des prêtres taborites, Coranda, Jacobel, Biscupec et autres, et qu'ils firent encore des progrès dans la suite, nous les expliquerons en leur lieu, et nous suivrons rapidement les événements de la guerre.

Les Orphelins attaquant toujours, et les Taborites accourant toujours pour les sauver, l'armée révolutionnaire fit des expéditions formidables en Silésie et en Moravie. Douze villes furent brûlées, et le pays ravagé. La terreur fut portée jusqu'à Breslau. Après Neissa, Bruna fut assiégée, et Procope y soutint un de ces terribles combats où l'engageait trop souvent la confiance fanatique des Orphelins. De là il retourna porter la désolation et l'épouvante jusqu'aux portes de Vienne. Mais, à son retour, il trouva une de ses meilleures places enlevée et rasée par la garnison allemande de Bechin. Il assiégea cette dernière place, et y éprouva une grande douleur. Jaroslas, son intime ami, l'unique frère de Ziska, fut tué à ses côtés. Enfin il enleva Bechin, et y mit garnison. Tabor, qui était située dans le voisinage, avait couru de grands dangers durant cette campagne. De leur côté, après un long siége et de grandes pertes, les Orphelins prirent Lichtenberg, et pénétrant dans le district de Glatz, y mirent tout à feu et à sang. Ils y soutinrent une bataille dans laquelle ils eussent succombé, sans l'arrivée du grand Procope, qui avait hérité de Ziska le don de porter toujours des coups décisifs. Mais, en somme, ces campagnes en Silésie et en Moravie furent presque aussi désastreuses qu'avantageuses aux Hussites. Ces races slaves, aux prises les unes contre les autres, ne pouvaient s'étreindre mollement. Ce n'étaient pas là les timides croisés de Martin V, ces mercenaires allemands, qui fuyaient à la seule vue du

bouclier hussitique. La famille slave eût conquis le monde à cette époque, si elle eût été unie par une même foi. Le temps de Hunniade et de Scanderbeg approchait. Quelle croisade contre les Turcs, si Procope et Ziska l'eussent commencée!

Sigismond profita de l'hiver, qui ramenait et concentrait en Bohême tous les partis, pour envoyer une ambassade et proposer la paix. Procope reçut une députation à Tabor, et se flatta de négocier une réconciliation honorable. Il obtint un sauf-conduit, et alla trouver l'empereur en Autriche. Mais Sigismond ne voulut point se départir de son autorité, et Procope n'était pas homme à transiger avec la foi et l'honneur de sa patrie. Il revint irrité de l'obstination et de la folie de l'Empereur.

Cependant les deux villes de Prague (la vieille Prague et la nouvelle) exerçant de mortelles inimitiés l'une contre l'autre, Procope jugea bientôt qu'il devait faire tous ses efforts pour procurer la paix. Il proposa de recevoir Sigismond, à condition que lui et tous ses Hongrois voulussent suivre l'Écriture sainte, communier sous les deux espèces, et accorder aux Bohémiens toutes les grâces qu'ils lui demanderaient. Procope n'était pas l'homme des concessions, et ses bonnes intentions ne pouvaient combler un abîme. On accusait les Orphelins et les Taborites de rejeter tous les accommodements, pour perpétuer une guerre de rapines qui ne profitait qu'à eux. Ces accusations étaient amères au noble cœur de Procope. Il envoya faire de nouvelles offres à l'Empereur, et ce dernier assembla une diète à Presbourg, où Procope se rendit à la tête de la députation des grands de Bohême et des seigneurs de Prague. Mais la timide politique des Calixtins voulait déborder la fière et loyale contenance du rasé. Pendant les conférences de la diète,

les États de Prague s'assemblèrent, et résolurent d'envoyer à l'Empereur des propositions qui sans doute n'eussent pas été du goût de Procope; car les Orphelins et une partie des Taborites s'opposèrent à cette résolution, et proclamèrent avec une sainte fureur qu'un peuple libre n'avait pas besoin d'un roi. Les hostilités entre les partis des deux villes de Prague recommenèrent. Les négociations furent rompues, et Procope, averti sans doute de l'espèce de trahison qui tendait à le compromettre, revint à Prague sans rien conclure avec l'Empereur. Il rétablit la paix dans la capitale, et se joignant aux Orphelins avec son armée, il résolut, pendant que les Orébites iraient fourrager les districts de Glatz, de faire irruption dans la Misnie. Il harangua ses soldats en les appelant, comme faisait Ziska, ses très-chers frères, et les ayant enflammés de l'ardeur qui le remplissait, il passa l'Elbe et alla s'emparer de la vieille ville de Dresde. Repoussés par une surprise nocturne, les Bohémiens allèrent le long de l'Elbe, brûlant en chemin les pressoirs, dégâtant les vignes et pillant les villages. Ils entrèrent dans Meissen, et emprisonnèrent l'évêque Jean Hoffmann, qui avait voté la mort de Jean Huss à Constance. Ils remplirent de terre les puits et les fosses métalliques de Scharffenberg, et bouchèrent les veines et canaux des mines. Après quoi ils continuèrent à remonter l'Elbe, pillant et brûlant tout, jusqu'à Torgau et à Magdebourg. De là, ils jetèrent un pont sur le fleuve, passèrent dans la Lusace et dans la marche de Brandebourg, réduisirent Gouben en cendres, assiégèrent Gorlitz, et Bautschen, qui se défendit vigoureusement et finit par se racheter pour une forte somme. Ils rentrèrent en Bohême à l'époque de Noël, avec de riches provisions; dès le commencement de 1430, ils s'apprêtèrent à de nouvelles excursions. Ils se parta-

gèrent en diverses bandes dont chacune prit un nom particulier, collecteurs, petits chapeaux, petits cousins, *troupes de loups*, petits hommes chaussés, etc. Un renfort de Hussites de Moravie vint les rejoindre après avoir enlevé la ville épiscopale de Jean de Fer et ravagé sa province. Ces bandes terribles réunies formaient une armée de vingt mille chevaux, et de trente mille hommes de pied, avec trois mille chariots attelés de six, de huit, et même de quatorze chevaux. Ils étaient commandés par Procope le Rasé, Guillaume de Kostka [1] et Jean Zmrzlik. Ils firent une nouvelle irruption sur la Misnie, et retournèrent jusqu'au delà de Dresde. A Grimme et à Colditz près de Leipsick, ils battirent l'électeur de Brandebourg et repoussèrent une armée de confédérés, commandée par plusieurs princes et prélats qui venaient au secours de leur voisin. Mais la division était parmi ces seigneurs; l'empire germanique était en pleine dissolution, et la race allemande ne pouvait lutter contre les Bohémiens.

L'ivresse fanatique des Hussites augmentait avec leurs victoires. Ils prirent Altenbourg, ville impériale de la Misnie, et y exercèrent d'effrayantes représailles des bûchers de Jean et de Jérôme. La ville entière, avec la noblesse et les moines, fut à son tour un vaste bûcher. Parmi les vaincus, il y avait un bouffon qui s'écria : « Nous avons cuit l'oie, mais les Bohémiens nous donnent la sauce. » Allusion au nom de Huss, qui signifie oie [2].

Dans le Voigtland, après avoir brûlé quatre villes, ils assiégèrent Plaven et la traitèrent comme Altenbourg. Enfin, après avoir ravagé la Saxe et le duché de Cobourg,

1. Qui fut député au concile de Bâle, et dont Ænéas Sylvius dit « qu'il « était moins célèbre par sa noblesse que par le pillage des églises. » Il fut accusé plus tard d'avoir abandonné et même assassiné Procope dans la bataille où celui-ci périt.

2. C'était un nom tiré de celui de son village natal, Hussinetz.

brûlé Culmbach, Bareith, forcé l'évêque de Bamberg à racheter sa ville pour neuf mille ducats d'or, arraché les mêmes actes de capitulation à l'électeur de Bandebourg, au duc de Bavière, au marquis d'Anspach, à l'évêque de Salzbourg, etc., ils exigèrent dix mille ducats d'or de Nuremberg pour l'épargner, et rentrèrent en Bohême au milieu de l'hiver. On compte « plus de cent places, tant « forts que villes, qui furent détruits dans cette expédi- « tion. »

1429 et 1430 virent mourir deux des héros de cette histoire : le premier fut Jacobel ou Jacques de Mise, l'ami de Jean Huss et le principal instigateur de la révolution de Bohême, homme éminent sous tous les rapports, et théologien redoutable à l'église romaine. Le second fut le cardinal évêque d'Olmutz, ce Jean de Prague ou Jean de Fer, prélat aux inclinations martiales, au courage de lion, mais dont la vaillante épée ne put servir la cause de Rome en proportion du mal que lui firent les écrits et les prédications de son compatriote Jacobel.

L'Empereur, épouvanté des progrès des Hussites, se rendit à Nuremberg, et y convoqua une diète qui dura huit mois. Presque tous les prélats et princes de l'Empire s'y rendirent, et il fut résolu une nouvelle expédition, que les historiens comptent pour la sixième, bien qu'elle soit effectivement la septième contre les Bohémiens. Le pape y envoya son légat pour prêcher en personne la croisade. La bulle de Martin contenait ces chefs principaux : « On accorde cent jours d'indulgences à ceux qui « assisteront aux prédications du légat. — Indulgence « plénière tant à ceux qui se croiseront et qui iront à la « sainte guerre, soit qu'ils y arrivent heureusement, soit « qu'ils meurent en chemin, qu'à ceux qui, n'étant pas « en état d'y aller eux-mêmes, y enverront à leurs « dépens ou aux dépens d'autrui. — On remet soixante

« jours de pénitence aux personnes de l'un et de l'autre « sexe qui, pendant l'expédition, feront des prières et « jeûneront pour son heureux succès. — On ordonne de « fournir des confesseurs aux croisés, soit séculiers, « soit réguliers, pour entendre leurs confessions et leur « donner l'absolution, quand même ils auraient usé de « violence contre des clercs ou des religieux, quand ils « auraient brûlé des églises ou commis d'autres sacri- « léges, et même dans les cas réservés au siége apos- « tolique. On défend aux confesseurs de prendre des « croisés au delà d'un demi-gros de Bohême, pour la « confession, et cela quand on l'offrira et sans l'exiger. « —On dispense de leurs vœux ceux qui en auraient fait « pour quelque pèlerinage, comme à Rome ou à Saint- « Jacques de Compostelle, à condition que l'argent qu'ils « auraient pu dépenser en ces voyages sera employé à la « croisade. »

Ce fut là le dernier acte de Martin. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 30 janvier 1431. On l'ensevelit dans un mausolée d'airain, avec ces paroles pour épitaphe : « Il fut la félicité de son temps, » ironie sanglante à la destinée de ces temps malheureux !

Dès le 6 mars, quatorze cardinaux élurent Eugène IV, en lui imposant des conditions de soumission qu'il ne tint pas mieux que son prédécesseur. Le cardinal Julien fut confirmé dans la charge de légat en Allemagne pour la réduction des Bohémiens, et envoya des lettres et mandements d'un langage si haineux et si fanatique, qu'on les croirait aussi bien émanés de Tabor ou du camp des Orphelins que de la chaire pontificale. Les *damnables* hérétiques y sont comparés à l'aspic, aux bêtes farouches, etc. ; et au milieu de l'énergie d'expression que comportait une époque si tragique, ces pièces ont une éloquence ampoulée qui est aussi un des traits caracté-

ristiques de l'école apostolique et romaine au quinzième siècle.

Pendant les préparatifs de la guerre, Sigismond s'avança jusqu'à Egra, et envoya deux seigneurs à Prague pour faire une nouvelle tentative d'accommodement. Il comptait sur la lassitude et la démoralisation du juste-milieu. Il savait que le Hussitisme s'était effacé autant que possible dans l'esprit des gentilshommes de Bohême, sorte de bourgeoisie noble attachée à ses intérêts plus qu'à ses doctrines. Cependant il connaissait mal l'espèce de résistance sourde et tenace dont est capable une bourgeoisie en train de s'affranchir. Les quatre articles des Calixtins étaient moins pour eux, comme nous l'avons dit souvent, des articles de foi, que des droits politiques, et il n'était pas si facile de les leur enlever qu'on se l'imaginait. Les Taborites, plus courageux et plus croyants, consentaient à reconnaître Sigismond, à la condition qu'il observerait lesdits articles, non-seulement quant à la forme, mais quant au fond, et qu'il les entendrait dans les sens politique et religieux. Ils s'obstinaient donc à le faire communier à leur façon, lui et toute sa grandesse hongroise et catholique. Quant aux Orphelins, inflexibles dans leur austère jacobinisme, ils ne voulaient aucune composition, et s'indignaient des illusions généreuses du candide Procope. Une députation à laquelle on adjoignit un prêtre taborite alla toutefois discuter avec l'Empereur pendant quinze jours; mais Sigismond avait besoin de nouvelles leçons pour s'amender et se convaincre de la nécessité des concessions. Il n'accordait rien, et pendant ce temps ses plénipotentiaires intriguaient à Prague pour semer la division et lui faire des créatures. Et pendant ce temps aussi, on prêchait la croisade, et on armait tout l'Empire contre la Bohême. Les Orphelins s'écrièrent que les lenteurs de la conférence étaient un piége de Sigismond

pour les endormir et pour fondre sur eux à l'improviste. La méfiance et la peur relevèrent le courage des Calixtins. Les députés furent rappelés, et quittèrent Sigismond avec cette protestation : « qu'on ne pouvait plus désormais « reprocher aux Bohémiens de ne vouloir pas terminer « par une paix loyale une guerre si désastreuse, puisqu'il « était notoire que c'était la faute des autres, et non la « leur. »

Lorsqu'ils firent leur rapport à Prague, les seigneurs, consternés, appelèrent le peuple aux armes, et proclamèrent le danger de la patrie pendant la procession de la Fête-Dieu. Le peuple entra en fureur, et le *Cheval roux* fut chargé de mille malédictions nouvelles. Le juste-milieu envoya avertir les *troupes de loups* les *petits cousins* et toutes les bandes les plus effroyables des Taborites, des Orébites et des Orphelins. Elles s'étaient dispersées, sans s'inquiéter du résultat de la diète, dans de nouvelles expéditions à l'extérieur et aux frontières. Tous revinrent, et « mirent sous leurs pieds « leurs inimitiés et leurs discordes, pour ne penser plus « qu'au salut de leur patrie. Les grands de Bohême et de « Moravie s'unirent étroitement dans la même vue, les villes « renouvelèrent leurs confédérations. Petits et grands, on « vit tout le monde s'armer avec une allégresse com- « mune. De sorte qu'en fort peu de temps il se trouva, « à la revue qui fut faite dans le cercle de Pilsen, « cinquante mille hommes d'infanterie et sept mille che- « vaux sous les armes, avec trois mille six cents chariots. « D'autre côté, on prit soin de garder les avenues. Les dis- « tricts de Zatec et de Launi, celui de Gratz et plusieurs « villes frontières avaient l'œil sur la Moravie et sur l'Au- « triche, pour fermer l'entrée à l'archiduc ou au capitaine « de Moravie. Pendant que ces choses se passaient en Bo- « hême, le cardinal Julien se donnait tous les mouvements

« imaginables pour animer le flegme des Allemands[1]. » C'était une entreprise difficile, comme le fait très-bien pressentir notre naïf historien, dont le vieux style est agréable quand il n'est pas trop obscur. L'Allemagne embrassait froidement la querelle de Sigismond, et les terribles *courses* des hérétiques au cœur de ses plus riches provinces l'avaient frappée d'épouvante. C'était, parmi les troupes des divers États, à qui n'entrerait pas la première en Bohême. L'archiduc devait faire une diversion par la Moravie, pour forcer l'ennemi à dégarnir ses autres frontières; mais Albert voulait que le cardinal vînt le joindre, et le cardinal n'y alla pas. Chacun voulait rester chez soi pour se défendre, trouvant que c'était bien assez d'embarras, comme dirait notre auteur, sans aller chercher le danger au foyer de l'enfer. D'ailleurs plusieurs princes de l'Empire étaient occupés à se faire la guerre, et laissaient le légat prêcher cette morale : « Au nom du Christ qui vous a enseigné la charité, ô mes frères! armez-vous et unissez-vous; car il y a du sang à verser en Bohême, et les hommes qui osent défendre leurs autels et leurs foyers attendent de votre mansuétude la mort et la damnation éternelles. »

Cette doctrine est pleinement développée dans toutes les lettres du savant et disert cardinal Julien. Il écrit aux Bohémiens au moment d'entrer en campagne, non pour leur promettre de n'y point entrer s'ils se réconcilient, mais pour les exhorter tendrement à se laisser convertir et persuader par une armée de cent trente mille hommes : — « Revenez donc à l'Église, votre mère, et ne l'affligez « pas plus longtemps. Elle gémit, elle fond en larmes, elle « jette des cris perçants. Revenez à nous, *chers cœurs*, « nous irons au-devant de vous; nous nous jetterons à vos

1. Jacques Lenfant.

« cous, nous vous donnerons des vêtements nouveaux, « nous tuerons le veau gras, nous inviterons *nos voisins* « *et nos amis* (les cent trente mille mercenaires) pour se « réjouir avec nous du retour de nos enfants. Au fond, « pourquoi feriez-vous difficulté de revenir à nous? Ne « sommes-nous pas nés d'une même mère? N'avons-nous « pas la même foi chrétienne, la même parole, les mêmes « sacrements? Ne recevons-nous pas la même Écriture « sainte? Qu'est-ce donc qui vous éloigne de nous?..... « Nous vous le protestons *la larme à l'œil*, ce n'est « qu'à notre grand regret et par la plus cruelle nécessité « que nous nous armons contre vous. Nous y sommes « portés par l'amour de *nos prochains*, persécutés, dé- « pouillés, massacrés inhumainement *par les Bohé-* « *miens*. » C'est à eux qu'il écrit ainsi à la seconde et à la troisième personne en même temps. *Massacrés par vous* eût été trop impoli, apparemment... « Si vous rejetez « nos offres et nos *invitations*, ne nous imputez pas les « malheurs de la guerre, et ne vous en prenez qu'au *refus* « *des gens qui veulent être plus sages qu'il ne faut.* « Croyez-vous que ces gens-là en sachent plus que l'an- « cienne Église et celle d'aujourd'hui? Qu'est-ce que « peuvent vous apprendre des gens de guerre, des pay- « sans, des bourgeois grossiers? Des gens sans lettres « sont-ils plus habiles que tant de docteurs, que tant « d'académies où avaient fleuri les saintes lettres? Écou- « tez saint Augustin qui vous dit *qu'il n'aurait pas cru* « *à l'Évangile sans le témoignage de l'Église*, etc., etc. »

Autant la lettre du cardinal, dit Jacques Lenfant, est pathétique, insinuante et artificieuse (il aurait pu ajouter aristocratique), autant la réponse des Bohémiens est libre, ferme et même assez dure, mais nette et précise. La voici :

« Il est impossible, révérend père en Christ (c'est le

« titre qu'on donnait à un simple prêtre), qu'une per-
« sonne d'un aussi grand esprit et d'une aussi grande
« autorité ignore que le Fils unique de Dieu, Notre-Sei-
« gneur Jésus-Christ, pendant sa vie sur la terre, non-
« seulement a donné aux hommes divers préceptes très-
« salutaires, mais qu'il les a pratiqués lui-même; entre
« lesquels ces quatre sont les principaux : 1° *que le vé-*
« *nérable sacrement du corps et du sang de Jésus-*
« *Christ doit être administré sous les deux espèces;*
« 2° *que la parole de Dieu doit se prêcher librement*
« *et selon la vérité;* 3° *qu'il faut punir les péchés pu-*
« *blics, commis sous prétexte de religion;* 4° *qu'il faut*
« *ôter l'administration de la république aux ecclé-*
« *siastiques*[1]. Ces quatre articles se prouvent clairement
« par les Évangiles, par les Apôtres, et par tous les saints
« Pères... Ils ont été reçus dans l'Église chrétienne, et
« gardés fidèlement pendant quelques siècles, comme
« cela paraît par les commentateurs et docteurs vraiment
« catholiques. Mais ils ont été violés et supprimés par
« nous ne savons quels petits prêtres, qui, dégénérant de
« la piété de leurs prédécesseurs, se sont éloignés de la
« règle de l'ancienne Église, s'ingérant dans les affaires
« du siècle, engagés dans les embarras et les épines des
« richesses mondaines, et, ce qui est plus déplorable et
« plus cuisant encore, croupissant dans la mollesse et
« dans l'oisiveté, au grand et irréparable dommage des
« âmes fidèles.

« C'est pour cela que, tout indignes que nous som-
« mes, mais appuyés des secours de Dieu, nous avons
« toujours travaillé, depuis plusieurs années, à les re-

1. Les quatre articles sont énoncés ici plus clairement qu'ailleurs et résument fort bien les libertés que réclamait la Bohême; liberté du culte, liberté de conscience, liberté politique, liberté civile.

« mettre sur pied, à les rétablir, à les éclaircir et à les « faire observer et respecter, selon leur poids et leur « mérite. Combien n'avons-nous point souffert d'inimi- « tiés, d'injures, fait de dépenses, enduré de fatigues, « encouru de périls pour les soutenir, sans même épar- « gner nos vies? Nous avons même demandé plusieurs « fois avec instance d'être admis et écoutés publique- « ment, dans un concile libre, paisible et sûr; mais tout « cela inutilement jusqu'ici. Qui peut s'empêcher d'ad- « mirer la diligence et l'exactitude de vos pères, tant « vantés, de vos prélats, et de l'Église romaine, à « remédier aux maux de la chrétienté? Au lieu d'em- « pêcher que les vérités salutaires, annoncées et reçues « avec tant d'éclat dans le monde, ne fussent enseve- « lies dans l'oubli, vous avez été les premiers à les « négliger, surtout l'article de l'Eucharistie, où, depuis « tant d'années, par le plus grand des sacriléges, vous « AVEZ RETRANCHÉ LE CALICE AU PEUPLE, A QUI JÉSUS- « CHRIST L'A DONNÉ. Comment avez-vous souffert cet « abus? comment ne l'avez-vous pas vengé, pendant « que vous étiez si soigneux de recevoir vos dîmes et « vos impôts? Mais, sans parler ici de l'intérêt qu'a « toute l'Église à ce rétablissement, pourquoi nous « l'avez-vous refusé si opiniâtrément, à nous qui l'avons « demandé avec tant d'instance, et à qui même vous « l'auriez dû accorder, quand nous ne l'aurions pas « demandé, pour prévenir tant d'effusion de sang? Nous « ne saurions nous empêcher de croire qu'il y a là- « dessous quelque dessein caché.

« Considérez la chose de près. Ne valait-il pas mieux « rétablir une institution si utile, si nécessaire à l'Église, « que d'assembler, au péril de leurs vies, de leurs États « et de leurs âmes, et avec des frais immenses, tant de « rois, de princes et de peuples de diverses nations et de

« diverses langues? Et pourquoi? Pour amener le royaume « de Bohême à la religion romaine et à ses usages, rites « et constitutions ecclésiastiques. Mais vous avez beau « faire, ce royaume persistera dans la foi, et se reposera, « comme il fait, dans le sein de la Sainte Mère Église « orthodoxe, dont Jésus-Christ est le chef. Mais vous-« mêmes, tous tant que vous êtes, vous rendriez un « grand service à l'Église catholique, si vous vouliez « embrasser ces vérités salutaires. Car, ni vous, mon « très-cher père, ni vos adjudants, ne pourrez, selon le « droit et la raison, être juges de cette cause. Cette « sainte et éternelle loi dont Dieu lui-même est l'auteur, « et que Notre-Seigneur Jésus-Christ a confirmée par sa « vie et par sa mort, est très-juste par elle-même; et « il n'y a rien de plus indigne que de prétendre l'assu-« jettir au jugement arbitraire des hommes, sujets à la « mort et au péché, puisque saint Paul a dit : *Anathème « même à un ange du ciel qui annoncerait un autre « Évangile que celui que Jésus-Christ a enseigné.* Le « cœur de l'homme abandonne souvent la vérité immuable « pour suivre la direction d'une raison qui peut s'égarer, « et qui s'égare en effet souvent. Nous n'avons donc « garde de commettre le jugement de notre cause à des « gens qui, ayant renoncé à la piété, regardent cette « vérité comme une erreur manifeste, en traitant d'héré-« tiques damnables ceux qui s'y attachent, et qui, outre « cela, sont nos ennemis déclarés. Pour nous, nous « sommes dans ce sentiment, que, dans un concile, il « ne doit y avoir d'autre autorité que celle de l'Écriture « sainte, qui est une règle très-certaine et le juge équi-« table que Dieu a laissé au monde, qui n'est point « trompé et ne trompe point; y joignant le témoignage « des saints docteurs, quand ils sont conformes à cette « règle divine; et quand l'Église l'aura reçue sur ce

« pied-là, nous serons tous réunis ensemble. Alors, « toute l'Église militante, purgée de son mauvais levain, « reprendra sa première splendeur; la foi germera, la « paix fleurira, l'amour et la concorde régneront.

« Mais c'est ce qui n'arrivera pas par votre nouvelle « méthode, inconnue comme nous croyons aux Apôtres, « de venir contre nous avec tant de milliers de soldats à « qui les épées, les flèches et toutes sortes d'instru- « ments de guerre tiennent lieu de l'Écriture et du rai- « sonnement. Sont-ce là des armes dont un père se sert « pour gagner ses enfants, comme vous nous appelez? « Mais puisque vous avez choisi ces armes, nous en « avons aussi de même trempe, et nous sommes prêts « à en venir à un combat décisif. Si vous étiez entrés « chez nous comme saint Pierre entra chez Corneille, « vous y auriez sans doute fait de grands fruits, et « vous auriez réjoui les Pères de l'Église chrétienne; et « au lieu d'un veau ils auraient tué un bœuf gras, et in- « vité leurs voisins à se réjouir avec eux. Toutes ces « choses bien pesées, on voit assez ce qui nous sépare « les uns des autres, quoique nous ayons le même bap- « tême. C'est que nous autres non-seulement nous « professons de bouche la religion, mais nous la prati- « quons et l'exerçons en effet. Ainsi, nous vous prions « de nous écouter fraternellement, *parce que la fin du « monde approche,* de vous joindre avec nous et de « marcher avec ardeur sur les traces de Jésus-Christ et « de ses disciples C'est par ce moyen que le peuple de « Christ reposera paisiblement dans les tabernacles de « l'espérance et obtiendra le salut éternel.

« A Prague, au mois de juillet 1431. »

En même temps parut un Manifeste adressé, de la part des États de Bohême et de Moravie, à tous les rois,

princes, comtes, marquis, etc., orthodoxes, où les quatre articles de foi religieuse et politique sont expliqués avec d'amples développements, et où, après avoir rappelé qu'on a toujours refusé de les entendre et de les discuter avec eux, les Bohémiens concluent ainsi :

« *Jugez vous-mêmes si, après un refus si obstiné,* « *nous devons reconnaître de tels juges, principalement les ecclésiastiques, qui, comme des écailles, se* « *tiennent serrés auprès de l'Empereur de peur que la* « *vérité ne pénètre.* Cette obstination ne leur vient que « de leur orgueil et de leur arrogance. Oubliant l'humi- « lité de leur profession, ils ne pensent, ils n'agissent « que dans la vue d'envahir tous les empires et tous les « biens de la chrétienté. Pour y réussir, ils tournent à « tous vents, et font de la foi chrétienne une boule qui « roule du côté que l'on veut. Au lieu d'imiter Jésus- « Christ et les Apôtres, ils nagent dans les délices et dans « les voluptés de la chair. Comme des pourceaux, ils « foulent les choses saintes aux pieds; ils deviennent « les temples du Diable. Comme les sergents de l'Ante- « Christ, ils traitent d'hérésie les vérités chrétiennes, et « *il ne tient pas à eux que Jésus-Christ lui-même ne* « *soit hérétique.* Quoique non plus qu'aux Juifs il ne « leur soit permis de faire mourir personne, ils assas- « sinent par les traits empoisonnés de leurs langues; ils « le font à la lettre par cette croisade sanguinaire, et ils « vous ont engagé contre nous, ô rois et princes! comme « si vous étiez leurs vassaux ou plutôt leurs satellites et « leurs bourreaux. C'est pour vous y amorcer qu'ils vous « promettent la rémission de vos péchés qu'ils n'ont pas « pour eux-mêmes, beaucoup moins peuvent-ils donner « le salut éternel dont ils vous bercent dans leurs « diplômes mêlés de fiel et de miel. »

Ce manifeste se termine par cette fière déclaration :

« Si donc séduits par les artifices de vos petits prêtres, « vous faites irruption chez nous, les armes à la main, « appuyés sur le secours de celui dont nous défendons la « cause, nous repousserons la force par la force, et nous « nous vengerons des injures qui ne sont pas tant faites « à nous qu'à Dieu. Pour vous, la chair est votre bras; « mais le nôtre, c'est le Dieu des armées qui combat pour « nous. A lui soient gloire et louanges dans tous les « siècles! »

Enfin la septième armée pénétra en Bohême, sous les ordres du cardinal Julien et de l'électeur de Brandebourg, qui avait reçu en grande solennité, à Nuremberg, l'*étendard bénit* des mains de ce prélat. Frédéric le Belliqueux, électeur de Saxe, ainsi que plusieurs autres princes et évêques, venaient après eux, avec des renforts considérables. C'était la plus *grosse armée* qu'on eût encore envoyée contre les Hussites; mais on grossissait en vain le nombre des hommes, le courage allait diminuant toujours. La Bohême était regardée superstitieusement comme le tombeau de l'Allemagne, et, au son du tambour des Taborites, on croyait voir apparaître le spectre exterminateur de Ziska. On entra donc timidement sur cette terre glorieuse, en détachant force espions en avant, et on s'enfonça en tremblant dans ces montagnes du Bœhmerwald où l'on s'attendait à mille embuscades. Procope, irrité de vaincre ces grandes armées sans les combattre, désirait les attirer à l'intérieur et les voir se réunir sous sa main terrible. Il s'avisa à cet effet d'un stratagème. Ce fut de tromper les espions, en leur faisant croire que la division s'était mise parmi les Hussites, que Prague abandonnait les Taborites, et que les Taborites, à leur tour, se séparaient des Orphelins. A cet effet, il fit faire aux divers corps de l'armée bohémienne diverses marches et contre-marches, qui semblaient

annoncer l'incertitude et la désertion. En peu de jours les Impériaux furent persuadés qu'ils pouvaient hasarder leurs forces à découvert, et qu'ils n'avaient à combattre que de paysans et des ouvriers mal armés et mal dirigés. Sur ces fausses nouvelles, l'armée hâta sa marche, *chantant le triomphe avant la victoire.* Après avoir traversé la forêt de Bohême, les Allemands allèrent assiéger Taschau sur la Mise. On les laissa s'y agglomérer et s'y installer; puis, tout à coup, Procope fondit sur eux avec ses Taborites et les Orphelins. Ce fut le signal de la déroute la plus complète. Les Allemands épouvantés se répandirent au hasard dans le pays, ravageant tout sur leur passage, et se vengeant de leur honte par mille cruautés. Enfin, s'étant ralliés vers Taus (Tusta), dans le district de Pilsen, ils allèrent camper à Riesenberg, château situé sur une haute montagne. Procope se dirigeait sur eux à grandes journées; mais dès qu'ils en eurent avis et des qu'ils apprirent le bon accord qui régnait parmi les Bohémiens pour les expulser, ils furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent vers la forêt, sans qu'il fût possible à leurs chefs de les rallier. C'est en vain que le cardinal leur adressa une harangue en beau style; c'est en vain qu'il s'écria : « *O Allemagne!* « *ô Allemagne!* que diraient les Arioviste, les Tuiscon « et les Arminius, s'ils voyaient fuir ainsi leurs descen- « dants au seul nom de l'ennemi? O honte! ô infamie! « nous fuyons la Bohême, mais la Bohême nous poursui- « vra et nous exterminera dans les lieux de nos retraites. « Où seront les murailles qui pourront nous mettre à « couvert? *Non, non, ce ne sont pas les murailles qui* « *défendent les hommes*, c'est la bravoure et l'hon- « neur![1] » La voix éloquente du prélat se perdit dans

1. C'est le rhéteur Æneas Sylvius (*Hist. Bohem.*, c. 48) qui prête ce

les profondeurs du Bœhmerwald, et lui-même, entraîné par les fuyards, perdit sur les chemins la bulle du pape, son chapeau et son habit de cardinal, sa croix et sa clochette. Ces insignes furent ramassés et portés à Taus, où ils restèrent longtemps dans les archives de la ville.

L'épouvante fut si grande, *qu'ayant oublié par où ils étaient venus*, et assourdis par le bruit de cent cinquante gros canons qu'ils avaient abandonnés, et que les Bohémiens s'amusaient à faire partir pour augmenter leur terreur, ils s'enfoncèrent pêle-mêle dans les chemins tortueux de la montagne, courant à toute bride; les chariots se croisant, se heurtant, les cavaliers s'abattant de tous côtés. C'était une confusion, des cris, un désordre dont rien ne peut donner l'idée, un *spectacle lamentable* à voir. Onze mille hommes périrent, pour ainsi dire, en courant. Sept cents tombèrent aux mains de l'ennemi. Toutes les munitions de guerre et de bouche, deux cent quarante chariots remplis les uns de vin, les autres d'or et d'argent, furent abandonnés. L'armée en déroute arriva à Ratisbonne dans un état déplorable, et y apporta le désespoir. Cette ville s'était épuisée pour les frais de la croisade, et il fallait qu'elle s'imposât à la hâte de nouveaux sacrifices pour se fortifier, car on attendait l'ennemi et sa vengeance. Mais le cardinal l'avait dit : « Ce ne sont « pas les murailles qui défendent les hommes. »

« Qui l'aurait cru, s'écrie à cette occasion l'historien « Cochlée, qu'une armée de quarante mille chevaux eût « pu prendre la fuite si soudainement? Le Turc, lui-« même, ce tyran si puissant par un si grand nombre de « royaumes et de provinces, n'oserait pas combattre une « telle armée. » Sans doute personne n'eût voulu le prévoir, cet ascendant irrésistible de la bonne cause sur la

discours au cardinal. Il prétend que cette harangue ne fit nulle impression sur le soldat épouvanté.

mauvaise; et bien que l'histoire soit pleine de pareilles leçons, les hommes sans croyance et sans enthousiasme s'en étonneront toujours. Mais la vie de l'Humanité est semée de miracles : malheur aux puissants qui ne les comprennent pas !

De son côté l'archiduc Albert profitait de cette diversion pour réduire son duché de Moravie et pour en *extirper l'hérésie*[1]. Il y prit plusieurs villes qu'il livra au pillage de ses soldats, et y brûla cinq cents villages. Mais il ne les convertit pas, et fut forcé de fuir devant Procope le Petit et ses Orphelins, qui, ayant ravagé le territoire catholique, allèrent brûler les faubourgs d'Olmutz et dévaster l'Autriche jusqu'aux rives du Danube.

Procope le Grand fit une nouvelle course en Silésie; puis, s'étant réuni à Procope le Petit, il pénétra au cœur de la Hongrie. Mais certaines dissensions, qu'on ne nous explique pas, ayant forcé les Orphelins et les Taborites de se séparer, Procope le Rasé entra en Moravie; et Procope le Petit, bien qu'il se défendît *comme un lion*, tomba dans une embuscade, et y éprouva de grandes pertes. Les Orphelins avaient hérité de l'intrépidité de Ziska, mais non de sa ruse et de sa prudence. Ils furent mis en déroute par les montagnards valaques, au milieu des glaces de l'hiver, et rentrèrent en Bohême, horriblement maltraités.

1. Outre les progrès du Hussitisme, une nouvelle secte venait de paraître en Moravie sous le nom de *médiocres*. « Ils soutenaient qu'il ne « fallait donner aux seigneurs que le revenu de leurs terres, que les sujets « ne devaient point porter d'autres charges, et qu'on n'avait aucun droit « de les y contraindre. Ils s'étaient réunis jusqu'à quatre mille, renforcés « par les paysans, qui se plaignaient des charges, des corvées et des con- « tributions que leurs maîtres exigeaient d'eux. » Ils commencèrent une Jacquerie sur les terres des gentilshommes. L'archiduc les dispersa, et en extermina plusieurs. « Les autres se retirèrent dans les bois ou dans cer- « taines villes qui leur étaient favorables. »

Le cardinal Julien, de retour à Nuremberg, fit à l'Empereur de grandes plaintes de la lâcheté des princes allemands. Le concile de Bâle venait de se rassembler. Il fut résolu d'y appeler ces terribles hérétiques, contre lesquels les armes ne pouvaient rien, et de tâcher de les gagner par composition. Il avait fallu bien des leçons pour ramener ainsi les choses à leur point de départ, et le supplice de Jean et de Jérôme était suffisammment vengé. En conséquence, l'Empereur écrivit aux Bohémiens une *lettre fort gracieuse*, mais un peu tardive. « *Nous avons appris*, disait-il, qu'il s'est répandu des « bruits en Bohême; qu'étant à Egra, nous avions com- « mandé à notre armée d'entrer incessamment dans ce « royaume, et d'y mettre tout à feu et à sang, sans dis- « tinction d'âge ni de sexe. Mais il faut que vous sachiez « qu'une telle pensée ne nous est jamais venue dans l'es- « prit, *non pas même en dormant*... Nous souhaitons « que vous n'ajoutiez pas foi à ces faux bruits. Nous vous « exhortons et vous conseillons de revenir à l'Eglise « romaine, et de comparaître au concile. Là, vous trou- « verez le révérend père en Dieu, le seigneur cardinal- « légat du pape, avec notre lieutenant, le très-illustre et « sérénissime marquis de Brandebourg, que nous avons « chargé de protéger tous ceux qui viendront de Bohême « pour expliquer leur foi, de les aider, de les soutenir, « de confirmer tout ce dont on sera convenu, et de vous « faire connaître combien votre roi et seigneur hérédi- « taire est disposé à vous gratifier en toutes choses et « avancer vos intérêts » (octobre 1431).

Immédiatement les Bohémiens répondirent en ces termes : « Nous, les seigneurs, les chevaliers, les villes et « les États séculiers et ecclésiastiques de Bohême, faisons « savoir à Votre auguste Majesté que, par nos députés « envoyés à Egra et par les propres lettres de Votre

« Majesté, nous avons appris et compris que, mal in-
« struite par des ecclésiastiques contre lesquels nous nous
« défendons avec vigueur et constance, Votre Majesté est
« portée à empêcher la divine vérité que nous proposons
« d'être annoncée à qui que ce soit, et qu'elle n'a point
« d'autre vue que de nous en détacher pour nous unir
« à l'Eglise romaine. C'est ce qui fit retirer nos députés,
« et ce qui nous a empêchés d'entendre à aucune négo-
« ciation ; car les lois divines et humaines nous défendent
« d'accepter ce parti. Que Votre auguste Majesté ne soit
« donc pas surprise que nous refusions de déférer ni à
« Votre auguste Majesté elle-même, ni à l'Eglise de Rome ;
« puisque, vous opposant à la volonté de Dieu, vous ne
« voulez pas nous procurer une audience légitime, selon
« le désir que nous avons de rendre raison de notre foi.
« Ce n'est pas de notre propre mouvement que nous nous
« trouvons réduits à cette *honnête désobéissance*. C'est
« par ordre de saint Pierre lui-même, qui nous apprend
« à obéir plus à Dieu qu'aux hommes. C'est pourquoi
« nous notifions à tous et à chacun que, puisqu'à la sol-
« licitation des ecclésiastiques qui préfèrent leur volonté
« à celle de Dieu, on veut nous contraindre à une obéis-
« sance illégitime, nous sommes résolus de nous défendre,
« appuyés sur le secours de Dieu » (octobre 1431).

En même temps que l'Empereur, le cardinal Julien écrivait de son côté : « Il vous sera permis de dire libre-
« ment vos sentiments sur la religion, de consulter et de
« proposer *des expédients*... Nous avons appris que vous
« vous êtes souvent plaints de ne point obtenir d'audience.
« Ce sujet de plainte cessera désormais. On vous enten-
« dra, à l'avenir, publiquement et autant de temps que
« vous le souhaiterez. C'est pourquoi nous vous prions et
« supplions de tout notre cœur de ne point différer à
« entrer par cette belle et grande porte qui vous est ou-

« verte, et de venir en toute confiance au concile. De « peur que vous ne soyez retenus par quelque méfiance, « nous sommes prêts à vous donner un sauf-conduit plein « et suffisant pour venir, pour demeurer, pour vous en « retourner ; et nous vous accorderons, au nom de l'Eglise « universelle, tout ce qui pourra contribuer à la liberté « et à la sûreté de vos députés. Nous vous prions, au « reste, de les bien choisir, et d'envoyer des gens pieux, « doux, consciencieux, humbles de cœur, pacifiques, « désintéressés, chérissant la gloire de Jésus-Christ, et « non la leur. »

Il y a loin de cet humble et pacifique appel au bref que, trois ans auparavant, le pape adressait aux habitants de Pilsen, pour les détourner de discuter avec ces serpents rusés, à la peau d'agneau et aux dents de loup. L'Eglise, consternée de ses désastres, s'efforce enfin de revêtir elle-même cette peau d'agneau ; et, au risque *de la perdition des âmes*, elle consent à la discussion tant repoussée et tant redoutée. Les Bohémiens s'émurent peu de tant de courtoisie. L'expérience les avait rendus méfiants, et leurs députés répondirent fièrement à Sigismond, dans une conférence convoquée par lui à Presbourg, « que toute petite qu'était la province de Bohême, elle était assez puissante pour rendre le double à ses ennemis. »

Sigismond, au moment d'aller en Italie pour son couronnement, leur écrivit encore « qu'aucune nation ne lui « était plus chère que la leur, que par ses soins ils se- « raient favorablement reçus au concile, *pourvu qu'ils « ne prétendissent pas être plus sages que l'Eglise « romaine; enfin qu'il ne prétendait pas les gouver- « ner autrement que les autres rois chrétiens.* » Nonobstant ces airs de douceur, remarque l'historien J. Lenfant, il y avait toujours dans les lettres de Sigismond

quelques traits ambigus qui donnaient de la défiance aux Bohémiens, tels que la soumission au concile, et l'offre ou plutôt la menace de les gouverner *comme les autres*, c'est-à-dire de les mettre sous le joug de l'Église romaine. C'est ce qui les obligea à demander une conférence à Egra, « pour mieux savoir sur quel pied ils seraient entendus à Bâle. »

Dans cette conférence, ils demandèrent entre autres « choses *que le concile fût de telle nature que toutes sortes de gens et de peuple y pussent venir;* et que le pape n'eût pas la suprême autorité sur le concile, mais qu'il fût tenu de s'y soumettre. » Toutes leurs réclamations furent à peu de choses près les mêmes que firent les protestants au concile de Trente en 1551. Le sauf-conduit accorda tout, déclarant que le concile prenait sous sa protection non-seulement tous les ecclésiastiques et seigneurs, mais *encore tous ceux du peuple* de Bohême et de Moravie, *de quelque condition qu'ils fussent.* Les sûretés garanties pour leur indépendance et sécurité attestent minutieusement, et honteusement pour l'Église, les méfiances qu'elle avait à surmonter, en expiation de son crime envers Jean Huss et Jérôme, immolés en violation de la foi jurée. On délibéra à Prague sur la valeur de ces garanties. Les Taborites, Orébites et Orphelins, le peuple, en un mot, se refusait aux accommodements proposés; les Calixtins et la noblesse voulaient tenter tous les moyens de conciliation, *sauf la vérité*, c'est-à-dire sauf le sacrifice des articles de foi.

Durant ces démarches et ces discussions, les Taborites et les Orphelins, jugeant avec raison que plus ils se rendraient redoutables, meilleures seraient les conditions de la paix, recommencèrent leurs courses dans l'intérieur du pays contre les Catholiques qui n'avaient pas voulu traiter avec eux, dans le Voigtland, dans la Misnie,

dans la Silésie, le duché de Breslau, dans la marche de Brandebourg jusqu'à Custrin, puis à Francfort sur l'Oder, dans la Basse-Lusace, à Kœnigsberg, dans la Nouvelle-Marche, à Bernaw, à Angermunde, où ils se fortifièrent et demeurèrent quelque temps, ce qui fit donner à cette ville le nom d'*Angermunde l'Hérétique;* puis en Moravie, aux rives du Danube, etc. Dans toutes ces campagnes, quoique les Orphelins fussent souvent repoussés avec perte, l'armée bohémienne remporta de grands avantages, maintint l'épouvante chez ses voisins, fit des prodiges d'audace, de valeur et de cruauté, et revint, comme à l'ordinaire, chargée de butin. Nous ne manquons pas de détails sur ces divers événements; mais ils ne peuvent avoir, pour ceux qui lisent aujourd'hui l'histoire, qu'un intérêt de localité, et nous n'en citerons qu'un trait relatif à Procope. « Fumant de colère de la perte de Sternberg qui lui appartenait, il pardonna cependant à celui qui avait livré cette place à l'ennemi, et dont il voulait d'abord faire un exemple : mais ce fut à la condition qu'il le suivrait, et qu'il effacerait par quelque belle action la note d'infamie qu'il avait encourue dans cette occasion. » Il y a quelque chose d'antique et de chevaleresque dans cette justice de Procope le Grand.

Dans cette même année (1432), les Bohémiens envoyèrent une ambassade au roi de Pologne dont les Calixtins eussent préféré la protection, et la royauté au besoin, à celles de l'empereur Sigismond. Outre leur sympathie pour un prince *de leur langue,* c'est-à-dire de la famille slave, ils sentaient bien que ce prince, récemment converti à la foi chrétienne, serait moins chatouilleux qu'un prince du Saint-Empire sur les articles de la foi. Ils donnèrent donc pour prétexte à leur ambassade la réconciliation de Koribut, et l'offre de secourir la Pologne contre la Prusse, les Lithuaniens révoltés, les Chevaliers

teutoniques, les Valaques et les Tartares qui la menaçaient de tous côtés. Le Polonais écouta favorablement leurs députés, et défendit à ses prélats de prononcer contre eux l'interdit, cette insultante prohibition du service divin dans les lieux souillés par leur présence, qui jusqu'alors les avait accompagnés et irrités dans tous leurs voyages à l'étranger. Wladislas regardait le secours d'une armée taborite comme une grande chance de salut, et il motiva sa tolérance envers l'hérésie sur le sauf-conduit du concile qui révoquait l'*interdit* et les admettait à réconciliation. Mais il y avait à Cracovie un évêque nommé Sbinko, homme d'une orthodoxie farouche et d'un caractère héroïque, qui résista au roi, brava ses menaces, lui tint les discours les plus hardis, et fulmina l'interdit avec toute l'audace de la primitive Église. Ce débat eut de longues et remarquables conséquences. Le roi penchait à coup sûr vers le hussitisme; car cette doctrine faisait de grands progrès dans le monde, et Wladislas souffrait qu'un prêtre bohémien prêchât les idées de Wicklef en sa présence.

Une chaude querelle s'engagea entre l'université de Cracovie et le roi de Pologne; et, l'avis de Sbinko ayant triomphé, le monarque slave irrité résolut de faire assassiner Sbinko. Bien que ce fait nous écarte un peu de la scène principale, comme il ressort de notre sujet, et qu'il montre une belle figure historique dans l'Église romaine, à cette époque où elles y sont fort rares, nous ne l'omettrons pas. « Il y eut des gens qui persuadèrent le roi de faire mourir l'évêque de Cracovie. Les bourreaux étaient déjà tout prêts pour l'exécution la nuit, lorsque le palatin de Cracovie en avertit le prélat. « Je « vous suis fort obligé de l'avis charitable que vous me « donnez, répondit celui-ci, mais je ne veux point fuir, « ni rien changer dans ma conduite. Je me tiendrai

« tranquille dans le lit où j'ai accoutumé de coucher, sans « avoir personne qui me garde. J'entrerai dans l'église à « minuit pour célébrer les louanges de Dieu, avec un « prêtre et un homme de chambre, et je ne détour- « nerai pas ma tête de la main du bourreau. Je souhaite « seulement que cette victime soit agréable à Dieu. » Cependant l'exécution se fit point, quoique Sbinko ne prît aucune précaution. Ce Sbinko était guerrier aussi, comme l'évêque de fer. Il avait marché plusieurs fois contre Koribut, lorsqu'il se permettait des excursions sur la frontière de Pologne, et en toute occasion il s'opposa à la réconciliation de ce prince, qui eût probablement entraîné Wladislas dans les intérêts de la Bohême hussite.

Si l'Eglise romaine n'eût été composée que de membres aussi sincères et d'un caractère aussi noblement trempé, les vengeances de l'hérésie n'eussent peut-être pas ensanglanté les provinces slaves et germaniques. Mais il s'en fallait de beaucoup que le concile eût dans son sein de pareils éléments de grandeur. L'Église romaine entrait en pleine dissolution, une corruption effroyable régnait parmi ses membres : la débauche, la simonie, la cupidité, le mensonge, l'intrigue, y trônaient effrontément. Le pape sentait sa puissance prête à lui échapper; et, dans ce grand conflit du pontife cherchant à poursuivre, sans grandeur et sans idéal, l'œuvre de Grégoire VII, et de l'Église essayant de faire alliance avec les puissances du siècle pour secouer la domination du pape, il était également impossible que la papauté recouvrât sa splendeur, et que l'Église reconquît noblement ses antiques libertés républicaines. Il y avait donc une lutte acharnée entre les conciles, pour se constituer, et le pape, pour dissoudre les conciles. Les Hussites se trouvaient d'accord avec les évêques sur un seul point, celui de soumettre les décisions du pape à celles du

concile. La vie de Martin V avait été employée à corrompre et à désunir ces assemblées; Eugène IV continuait ce travail, mais avec moins d'habileté, et déjà il avait prononcé la dissolution du concile de Bâle, sous le prétexte que la moitié de la population de cette ville était hérétique, et que les doctrines de Wicklef et de Huss y trouveraient trop d'appui. Mais ce pontife rencontrait, dans son légat Julien, une résistance énergique, et, dans l'empereur Sigismond, un ennemi mal réconcilié, qui venait lui demander la couronne, le glaive à la main. « Quand vous devriez, écrivait Julien au saint-père, perdre « la vie à l'occasion de ce concile, il vaudrait mieux mou- « rir que de souffrir sur vous une tache ineffaçable, et de « donner lieu à des scandales dont vous rendrez compte « à Dieu. » Eugène IV voyait sa puissance ébranlée, et se flattait de la rétablir par l'intrigue, en gagnant du temps. D'un côté, il demandait au concile délai sur délai avant de répondre à la sommation d'y comparaître ou de s'y faire représenter; de l'autre, il retardait le couronnement de Sigismond, et suscitait contre lui les princes italiens, ses auxiliaires, pour l'empêcher d'entrer en Italie. L'Empereur, attaqué près de Milan par les Florentins et les Vénitiens réunis, fut plus heureux contre eux que contre les Bohémiens. Il les battit *dos et ventre*, dit notre auteur. Les Vénitiens tentèrent de l'empoisonner; mais, étant sorti vainqueur de tous ces périls, il traversa l'Italie avec ses Allemands et ses Hongrois, que les Italiens traitaient de *barbares*, et alla attendre à Sienne le bon plaisir du pape, qui céda enfin au bout de six mois, et le couronna *Auguste*, c'est-à-dire empereur, selon l'institution de Grégoire V. Jusque-là Sigismond n'était que *César*, ou roi des Romains. Néanmoins les Allemands et les Slaves lui donnaient le titre d'empereur par anticipation.

Durant toute l'année 1432, le concile ne put s'occuper des Hussites, absorbé qu'on était par la difficulté de se constituer *œcuméniquement* sans le concours du pape. Le pape excommuniait et demandait grâce tour à tour, sous forme de pardon. Le concile formulait et ajournait tour à tour la déchéance du pape. Ce ne fut qu'en novembre 1433 que, grâce à l'intervention de l'empereur et à un nouveau délai de quatre-vingt-dix jours obtenu par lui pour le pape, on put s'entendre provisoirement, en attendant une nouvelle rupture. Mais, pour ne pas anticiper sur les événements, nous rétrograderons vers le commencement de 1433, époque à laquelle les députés de la Bohême arrivèrent au concile, et y jouèrent un rôle.

Ils arrivèrent à Bâle au nombre de trois cents, ayant à leur tête Procope le Grand, Jean de Rockisane, Pierre Payne, dit l'Anglais, Nicolas Biscupec, prêtre des Taborites, Ulric, prêtre des Orphelins, Kostska, guerrier célèbre par ses courses déprédatrices, etc. « Leur arrivée parut un phénomène si nouveau, que tout le peuple, dit Ænéas Sylvius, présent au spectacle, se répandit dans la ville et hors de la ville pour les voir entrer. Il se trouvait même parmi la foule plusieurs membres du concile, attirés par la réputation d'une nation si belliqueuse. Hommes, femmes, enfants, gens de tout âge et de toute condition, étaient dans les places publiques, ou aux portes et aux fenêtres, et même sur les toits pour les attendre. Les uns montraient l'un au doigt, les autres un autre. On était surpris de voir des habits étrangers et jusqu'alors inconnus, des visages terribles, et des yeux pleins de fureur. En un mot, on trouvait que la renommée n'avait point exagéré leur caractère[1]. Sur-

1. C'était un proverbe en Allemagne que dans un seul soldat bohémien y avait cent démons. (BALBIN.)

tout on avait les yeux sur Procope : « C'est celui-là, disait-on, qui, tant de fois, a mis en fuite les armées des fidèles, qui a renversé tant de villes, qui a massacré tant de milliers d'hommes; aussi redoutable à ses propres gens qu'à ses ennemis, capitaine invincible, hardi, intrépide et infatigable. »

Ne croirait-on pas, d'après ce récit du pape Pie II, voir l'Eglise retranchée, comme le vieux Priam, derrière les murailles troyennes du concile, faire le dénombrement des Grecs, et s'arrêter, avec une complaisante terreur, sur Procope, comme sur l'indomptable Achille? Ce devait être en effet un spectacle effrayant et bizarre que celui de ces représentants du peuple, ces guerriers implacables et ces prêtres austères, sans ornements et sans luxe, escortés d'hommes farouches, de sans-culottes terribles, traversant la foule brillante et corrompue des princes et des prélats épouvantés.

Dès la première audience, le cardinal Julien leur fit un discours emphatique et caressant, pour leur faire entendre, à l'aide de toutes les métaphores à la mode dans l'éloquence religieuse officielle de ce temps-là, qu'ils n'avaient qu'à se justifier, à se faire absoudre, et à rentrer aveuglément dans le sein de la sainte mère Eglise, l'*arche sainte*, le *jardin fermé*, la *fontaine cachetée*, dont *l'eau guérit à jamais de la soif*... de la connaissance, apparemment, etc., etc.; enfin, que, pourvu qu'ils reconnussent l'infaillibité du concile, ils pouvaient compter sur leur pardon.

Ce n'était point là ce que les Bohémiens étaient venus chercher. Ils répondirent qu'ils ne méprisaient pas les conciles, mais qu'ils se fondaient avant tout sur les saintes Lettres, les Pères de l'Eglise, et l'Evangile, « qu'ils demandaient une audience publique à laquelle les Laïques assistassent. » Rockisane parla avec élo-

quence, habileté et fermeté. L'audience publique leur fut accordée.

Ils y proposèrent leurs quatre articles, à la grande surprise du concile, qui s'attendait à leur voir soutenir, outre les doctrines Calixtines, les doctrines plus hardies des Taborites et des Orphelins. Mais, au fond, les quatre articles bien entendus et bien interprétés contenaient la formule de toutes les libertés civiles, politiques et religieuses que réclamaient toutes les sectes hussites. Le légat eût voulu forcer les députés à se compromettre davantage, et il anima, par des questions insidieuses, Procope, qui invoqua avec impatience l'autorité des Prophètes et de Jésus-Christ contre les modernes institutions de l'Eglise, comme *des inventions du Diable et des œuvres de ténèbres*. Le candide Procope ne savait point à quels sceptiques il avait affaire, et son impétuosité fut accueillie d'un immense éclat de rire. Cette insultante hilarité resta comme un outrage ineffaçable sur le cœur des Taborites. Le légat sentit la faute du concile, et s'efforça de répondre, d'un ton conciliant que l'Eglise, assistée du Saint-Esprit, pouvait aller au delà de la lettre des Prophètes et de l'Evangile.

Les conférences suivantes furent employées à la défense des quatre articles; et chacun de ces articles fut défendu trois jours ou au moins deux jours durant, par un des docteurs élûs à cet effet. Le Calixtin Rockisane démontra la nécessité de la communion sous les deux espèces; le Taborite Nicolas, la répression des péchés publics selon la raison et la loi de Dieu; l'Orphelin Ulric, la libre prédication; le Wickléfite Payne, la négation du droit de possession des biens séculiers et temporels par les ecclésiastiques. Le concile nomma quatre docteurs pour leur répondre. Jean de Raguse, général des dominicains, parla pendant huit jours sur la motion

de Rockisane; et comme il appliquait souvent aux Bohémiens les mots d'hérétiques et d'hérésie, Procope, perdant patience, s'en plaignit hautement. « Cet homme, qui est notre compatriote, dit-il, nous injurie en nous traitant d'hérétiques! — C'est parce que je suis votre compatriote de langue et de nation, répondit le dominicain, que j'ai d'autant plus de passion de vous ramener. » Les Bohémiens irrités voulurent sortir du concile. On eut beaucoup de peine à les apaiser. Gille Chartier employa quatre jours à répondre à la seconde proposition; Kalteisen de Constance parla trois jours contre la troisième, et Polemar trois autres jours contre la quatrième.

Les Bohémiens paraissaient fort ennuyés de l'éloquence prolixe, fleurie et creuse de leurs adversaires. Ils les réfutèrent avec obstination. « On trouve bien les discours « des docteurs catholiques dans les actes du concile de « Bâle, mais *je ne sais par quelle raison* on n'y a point « inséré ceux des docteurs de Bohême. » Notre historien est bien bon de s'en étonner. On sait de reste, que ce fut la conduite constante de l'Église, en pareilles occasions, d'anéantir les écrits de ses adversaires, ce qui ne prouverait point qu'elle comptât sur l'infaillibilité de ses propres réfutations. Aussi ce sera un grand et difficile travail que de reconstruire, sur des lambeaux épars et sauvés à grand' peine, les importantes doctrines d'émancipation sociale que, jusqu'au dix-huitième siècle, on a essayé de flétrir du nom désormais glorieux d'hérésies.

Le pouvoir laïque, représenté par le duc de Bavière, protecteur du concile, était plus pressé d'arriver à la paix avec les Bohémiens qu'à la victoire des dogmes catholiques. Il représenta au concile que ces longues discussions ne servaient qu'à aigrir les esprits de part et d'autre; et le concile, partageant ses vues politiques, fit aux Bohémiens l'étrange proposition de s'unir par avance

par quelque traité, dans l'espérance que l'*union faciliterait la discussion*. Mais les Bohémiens étaient venus chercher l'union religieuse avant l'union politique, et ils répondirent, en bons croyants et en bons logiciens, que l'une ne pouvait être que l'effet de l'autre. Axiome si simple et si vrai, qu'on s'étonne de voir encore aujourd'hui tant de gens demander des bouleversements politiques avant de songer à établir des doctrines religieuses et sociales. Le légat, forcé d'admettre ce principe irréfutable, retomba dans ses métaphores accoutumées, nommant le concile *le creuset du Saint-Esprit, où la rouille doit être séparée de l'or et de l'argent;* et, croyant trouver un moyen d'enlacer adroitement les Hussites, en les forçant à se condamner ou à s'absoudre eux-mêmes, il les accusa de s'être montrés Wickléfites dans leurs discours, et les somma de renier ou d'adopter Jean Huss, Jérôme et Wicklef dans certains articles sur l'Eucharistie et les autres sacrements. Il leur fit donc une série de questions délicates qu'on leur donnerait par écrit, afin qu'ils pussent répondre chacun, à chaque article, ces seuls mots, *nous croyons*, ou *nous ne croyons pas cela*. Les Bohémiens sentirent le piége; ils voulaient s'expliquer sur toutes ces propositions prétendues hérétiques, et les discuter en les développant, en les appuyant des textes sacrés et de l'autorité de la primitive Eglise. Les accepter par *oui* ou par *non*, c'était se soumettre à une condamnation formulée *à priori* et odieusement consacrée d'avance par les décrets du concile de Constance contre Wicklef, Jean et Jérôme. Ils répondirent que leur mandat ne les autorisait pas à discuter autre chose que leurs quatre articles; et ils quittèrent Bâle au mois d'avril 1433, sans avoir rien conclu, mais sans avoir cédé un pouce de terrain.

Le concile courut, en quelque sorte, après eux. Trois

évêques, accompagnés de huit ou dix docteurs, des députés de plusieurs prélats et communautés, diverses ambassades des princes de l'Empire, du duc de Savoie, des électeurs et des villes libres, enfin une immense et imposante députation de diplomates choisis se rendit à Prague, en apparence pour y continuer la discussion et y offrir des accommodements; mais, dans le fait, pour les diviser, les corrompre, détacher d'eux les seigneurs catholiques qui avaient fait en politique cause commune avec eux, séduire et flatter les ambitieux, en un mot triompher par l'intrigue, à défaut de mieux. Ceci n'est point une conjecture. Leurs ordres secrets portaient ces instructions. Les plus beaux discours furent échangés à Prague, et Rockisane ne céda pas la palme de l'éloquence aux beaux esprits du concile. Un chanoine de Magdebourg fit au nom de l'Eglise une allocution ampoulée à la vanité des Pragois. « Je te revois, s'écria-t-il, ô Prague, métropole de Bohême, ville magnifique, respectable à tous les rois et à tous les princes, pendant le temps de ta paix et de ton union au Seigneur! O cité de Dieu, souviens-toi de ton ancienne dignité! Nous sommes touchés d'une tendre compassion à la vue de ton état présent! Qu'est devenue cette ville si célèbre et qui avait à peine son égale? Tu as été comptée parmi les plus florissantes, et tu sais, et tu vois ce que tu es à présent, etc. »

La grande vérité que le style c'est l'homme est devenue proverbiale. Dans l'éloquence de tous les diplomates ecclésiastiques romains de cette époque, on voit percer l'enflure, la ruse et la vanité. Chez Rockisane, dont nous regrettons de ne pouvoir donner un échantillon de style, vu la nécessité de nous borner dans nos citations, on verrait aisément percer l'ambition et la personnalité. Mais chez Procope on ne trouve que force, droiture, religion et simplicité. « Cependant, répondit-il, il est arrivé

« un grand bien de cette guerre! Plusieurs adversaires « de nos salutaires vérités, s'étant joints à nous pour la « défense de la patrie, en sont venus à les reconnaître « et à les embrasser. Les victoires que nous avons « remportées y ont affermi le peuple, qui aurait été con- « traint de les abandonner par la violence de vos armes. « Enfin, c'est cette guerre qui a obligé le concile de « donner audience aux Bohémiens et de faire connaître « nos saintes vérités à l'univers! Ne vous attendez donc « point à voir la fin de ces troubles que la vérité ne soit « reçue d'un commun consentement. »

Nous abrégerons, malgré l'intérêt que nous présentent ces longues négociations. La ruse et l'intrigue l'emportaient. Les compliments et les promesses qui ramenèrent aisément les Catholiques rebelles, ébranlèrent peu à peu les Calixtins. Le juste-milieu était las de la guerre, et se retranchait principalement derrière le premier article (la communion sous les deux espèces), comme sous le bouclier de son point d'honneur. Les trois autres articles, qui tendaient à débarrasser *temporellement* la Bohême laïque du joug ecclésiastique, subirent des modifications apparentes de part et d'autre. Mais, dans le fait, l'adroite et artificieuse rédaction du concile de Bâle ruina le fond de ces importantes protestations, et, feignant de céder sur l'article de la communion, donna une conclusion vague et d'une exécution éventuelle. On permettait la *libre prédication, à condition* que les prédicateurs seraient approuvés par le pape. On prononçait que les ecclésiastiques *doivent* administrer fidèlement les biens de l'Église et selon l'institution des saints Pères; mais, en déclarant que ces biens ne pouvaient être usurpés sans sacrilége par les laïques, on faisait assez pressentir pour l'avenir une mesure analogue à ce que serait chez nous aujourd'hui la restitution des biens nationaux.

Enfin, sur l'article de la communion, tout en prononçant que l'Église a tout pouvoir sur une pareille question, et que les récentes institutions sont articles de foi comme les anciennes, « on accorde pour un temps aux Bohé-« miens la permission de communier sous les deux es-« pèces, par autorité de l'Église, pourvu qu'ils se réu-« nissent à elle, » et qu'ils croient sans examen au dogme de la présence réelle, tel qu'il est enseigné par l'Église catholique, apostolique et romaine.

Les Calixtins, influencés par Rockisane, qui songeait à ses propres affaires, comme le prouve la suite de sa vie, envoyèrent, non plus trois cents, mais seulement trois députés à Bâle, pour notifier l'acceptation de cet arrangement hypocrite. Le concile, *ravi de joie*, dressa ce fameux traité de paix connu dans l'histoire sous le nom de *Compactata*. La Bohême signait son arrêt par la main du juste-milieu. L'Église et l'Empire allaient triompher sinon des libertés bourgeoises[1], du du moins des grandes luttes et des inspirations infinies du peuple. Mais Procope était encore debout au milieu de ses fiers Taborites; Procope protestait contre ce lâche traité, et il fallait que Procope tombât, pour que Rome et l'Empereur pussent entrer à Prague sur le cadavre du prolétariat. Pendant le séjour de Procope à Bâle, il avait donné le commandement des Taborites à Pardus de Horka, lui recommandant de tenir ses troupes en haleine, afin d'intimider sans relâche le concile et le parti catholique. Horka avait encore une fois ravagé la Hongrie, et pris nombre de villes et de forteresses jusqu'aux fron-

1. Il semble qu'il y ait ici contradiction. Mais si nous tracions la suite de cette histoire après la restauration de Sigismond, on verrait que les Calixtins ouvrirent bientôt les yeux sur la faute qu'ils avaient faite, et qu'ils luttèrent longtemps avec succès pour la réparer. Le règne du Calixtin George Podiebrad est un triomphe assez grand de la bourgeoisie.

tières de la Pologne, avec tant de rapidité que les Hongrois n'avaient pas même songé à se défendre. De leur côté, les Orphelins, chargés de cimenter l'alliance avec le roi de Pologne avaient été l'aider à réduire les Chevaliers Teutoniques. Ils penétrèrent en vainqueurs jusqu'à Dantzick, dont ils détruisirent le port et où ils remplirent des flacons d'eau de la mer pour porter ce signe de lointaine victoire à leurs compatriotes. Après une bataille gagnée sur le grand maître des Chevaliers, ils firent prisonniers des mercenaires de Bohême, qu'il s'était attachés. Ils les traitèrent comme renégats et les jetèrent dans les flammes. Enfin, ayant forcé l'Ordre à capituler avec le roi de Pologne, ils reçurent de ce dernier de grands honneurs et de riches présents, et vinrent joindre Procope qui brûlait de rompre le honteux traité de Bâle.

Les deux Procope assiégèrent donc Pilsen, qui, malgré la victoire des Hussites dans tout ce district, était restée catholique et fidèle à l'Empereur. Ce siége fut long et opiniâtre. De fâcheuses diversions le firent interrompre. Un gros de Taborites s'était jeté sur la Bavière, et, surpris dans une embuscade, y avait été complétement écrasé. Les mêmes plaintes qui s'étaient élevées contre Ziska, vers la fin de sa laborieuse carrière, vinrent troubler le cœur magnanime de Procope. Dans ces moments de lutte désespérée, la foi au succès, surexcitée par l'impatience, se dévore et se détruit elle-même. Les Taborites se trouvaient, comme au temps des dernières conquêtes du redoutable aveugle, dans une situation effroyable. Ils voyaient les Calixtins et les Catholiques se liguer de nouveau ensemble et les abandonner. Le salut de la cause ne reposerait bientôt plus que sur eux, et ils éprouvaient cette profonde et douloureuse terreur qui s'empare du plus ardent fanatisme

lui-même, quand l'heure de la guerre civile recommence à sonner. Jusqu'alors les catholiques, fidèles au parti de Sigismond, avaient été considérés par eux comme des ennemis naturels, comme des étrangers. Mais ces Catholiques réconciliés, mais ces Calixtins qui avaient presque toujours marché avec eux contre l'étranger, et qui avaient défendu comme eux la révolution autant que le sol national, ils s'étaient habitués à les regarder, malgré leurs fréquentes ruptures, comme des frères de race et de religion. Au moment de leur livrer un duel à mort; leurs consciences étaient bouleversées; et, au moindre échec, transportés de rage, ils étaient prêts à accuser leurs chefs. Procope fut soupçonné par eux, comme autrefois Ziska, de céder à des ressentiments personnels. Plusieurs opinions se partageaient les esprits. On disait que lorsque les chefs taborites étaient rassemblés à une même table, ils se jetaient les vases et les gobelets à la tête. Procope éprouva un instant d'insurmontables dégoûts, et quitta l'armée. Les Taborites coururent après lui, et le ramenèreut vaincu par leurs instances et leurs larmes. Les Pragois eux-mêmes, soit qu'ils ne se trouvassent pas prêts à se passer de lui, soit qu'ils voulussent le forcer à séparer sa cause de la leur, l'engagèrent à retourner au camp.

Le siége de Pilsen fut donc repris avec ardeur; mais le concile fit passer de l'argent aux habitants, et les Calixtins (honteuse trahison) réussirent à y introduire des vivres. Dans une sortie, les assiégés prirent sur les Orphelins un chameau qu'ils avaient pris en Prusse sur les Chevaliers Teutoniques, et qu'ils promenaient avec amour-propre à travers la Bohême. Cette perte les affligea puérilement, et ils jurèrent de périr devant la ville, plutôt que de ne pas reconquérir leur étrange trophée. Cepen-

dant Pilsen le conserva; et, par la suite, Sigismond lui donna le chameau pour armes, au lieu du limaçon qu'elle portait auparavant.

Sur ces entrefaites, les députés de Bohême et ceux du concile arrivèrent à Prague, où l'on assembla sur-le-champ les États pour la signature du concordat. Les Taborites, les Orphelins et les Orébites, qui formaient un parti dans cette capitale, s'y opposèrent avec indignation, accusèrent ouvertement Rockisane d'avoir vendu la patrie pour satisfaire ses desseins ambitieux, et déclarèrent le traité infâme, impie et frauduleux. Les députés du concile profitèrent de cette désunion pour animer la noblesse bohémienne contre les Taborites; et alors fut résolu cet holocauste, abominable à Dieu, de tout le parti républicain, de toute la force, de toute la gloire, de toute la foi, de toute la vie de cette révolution, qui comptait, grâce à lui, quatorze années de triomphe sur le monde! On vit reparaître alors les grands traîtres qui avaient traversé les dernières années de Ziska : les Rosenberg, les Maison-Neuve, et un certain Riesenberg, qui jurèrent la perte des Taborites. Ils se jetèrent sur la nouvelle ville, où commandaient les Orphelins et les Taborites, et les taillèrent en pièces. Quinze à vingt mille hommes de ce parti périrent dans cette horrible journée [1]. Procope le Petit, qui y était venu combattre le concordat, échappa à grand' peine à ce désastre, et alla rejoindre Procope le Grand devant Pilsen. Cette nouvelle releva le courage des assiégés, qui insultaient Procope du haut de leurs murailles, et lui conseillaient ironiquement d'aller *secourir les siens au lieu d'attaquer les autres.* C'était le jour de Saint-Stanislas, une grande fête pour toute la Bohême, et qui sembla néfaste aux Taborites. Ils levèrent le siége préci-

1. 6 mai 1434.

pitamment, et marchèrent sur Prague, dont ils ravagèrent les environs; puis ils coururent à Cuttenberg, d'où Procope écrivit à ses confédérés, aux villes de son parti, à tous les corps épars d'Orphelins et d'Orébites, de venir à lui, pour mourir avec lui ou recouvrer Prague sur le parti des traîtres. Les seigneurs, de leur côté, écrivirent aux villes de leur parti que le moment était venu d'écraser le parti des exaltés et des furieux; et les deux armées se trouvèrent en présence à quatre milles de Prague. Procope n'avait pas résolu de compromettre toutes ses forces dans un combat si soudain. Il eût voulu aller droit à Prague, certain qu'il n'aurait qu'à se montrer pour s'en faire ouvrir les portes. Les seigneurs le savaient bien, et étaient résolus de ne point l'y laisser arriver. Ils fondirent sur ses retranchements à l'improviste, et les enfoncèrent. C'était la première fois que les Taborites voyaient la cavalerie se faire passage au travers de leurs redoutables chariots. Ils reculèrent émus et comme frappés de la révélation de leur destinée. Procope, à la tête de sa phalange d'élite, se jeta au milieu des ennemis et leur disputa la victoire, *moins vaincu que las de vaincre*, dit Ænéas Sylvius. Mais enveloppé par la cavalerie, il tomba frappé mortellement, sans qu'on ait su d'où partait le coup. On en accusa un chef de sa propre armée, gagné par l'argent ou les promesses de l'autre parti; ce traître lui-même s'en vanta à tort ou à raison par la suite. La corruption triomphait donc jusque sur les champs de bataille. Czapeck, chef taborite qui s'était distingué en Prusse, fit aussi défection. O patriciens, chefs d'armée ou hommes d'Etat, c'est par vous que se font, dans l'histoire, ces hideuses transactions par lesquelles votre cause périt, en même temps que votre fortune s'élève ou se préserve. Procope le Petit tomba aussi percé de coups en se défendant vaillamment. Les traîtres prirent la fuite, et ne

furent point poursuivis. Les fidèles périrent. « Telle fut « la fin de ces redoutables chefs et des Taborites jus- « qu'alors invincibles. Ainsi arriva ce que Sigismond « avait prédit : *que les Bohémiens ne pouvaient être « vaincus que par les Bohémiens.* » Après la victoire, le seigneur de *Maison-Neuve* choisit les meilleurs et les plus aguerris parmi les prisonniers, les fidèles compagnons de Ziska et de Procope, et les ayant fait entrer dans une grange, où il leur promettait de les gracier et de les enrôler pour la guerre contre Sigismond, il mit le feu à ce bâtiment et les fit tous brûler. Les troupes catholiques de Pilsen, qui avaient pris part à la bataille, égorgèrent leurs prisonniers, au nombre de mille. Ceux de Prague épargnèrent, dit-on, les leurs, pensant, comme Frédéric le Grand des Jésuites, qu'il était fort utile d'en garder pour la graine. Par la suite, ils eurent à se repentir de n'en avoir pas gardé davantage.

Ænéas Sylvius, en racontant ces événements, fait ainsi le portrait des victimes : « C'étaient des hommes noirs, « endurcis au vent et au soleil, et nourris à la fumée des « camps. Ils avaient l'aspect terrible et affreux, les yeux « d'aigle, les cheveux hérissés, une longue barbe, des « corps d'une hauteur prodigieuse, des membres tout « velus, et la peau si dure qu'on eût dit qu'elle aurait « résisté au fer comme une cuirasse. » Ne dirait-on pas d'une race de sauvages importée en Bohême du fond de l'Océanie? ou bien ces hommes intrépides, couchés dans le sang et dans la poussière, faisaient-ils encore peur au secrétaire intrigant de Sigismond, à l'écrivain hypocrite, athée et fanatique en même temps, à ce lâche des lâches qui fut pape sous le nom de Pie II ? Mais si l'habitude de la guerre et le farouche exercice de ses droits les plus implacables avaient le don de transformer ainsi en bêtes immondes ces effrayants soldats de la liberté, n'est-il pas

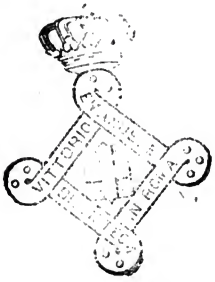
à craindre que l'évêque de fer, l'énergique Sbinko, le cardinal de Winchester et le légat Julien lui-même, avec bien d'autres prélats et saints pères du concile, n'eussent aussi l'œil d'aigle, la peau noire, velue et dure comme l'acier ?

Il y avait encore quelques Taborites retranchés à Lomnety et sur le Tabor. Ils firent une tentative pour se réunir avec leurs armes et leurs chariots ; ils voulaient lutter encore, ils juraient de venger la mort de Procope. Mais Ulric Rosenberg les intercepta, et livra un combat à ceux de Tabor, où, malgré leur petit nombre, ils *se défendirent comme des lions*, depuis midi jusqu'à minuit. Ils n'étaient que trois cents, comme aux Thermopyles ! Enfin ils furent égorgés dans les ténèbres ! *on entendit leurs cris d'un grand mille de Bohême*. Ils protestaient, en succombant, contre la tyrannie qui s'apprêtait à les venger. Les échos de la Bohême répétèrent ce cri terrible de vallée en vallée. C'était le dernier cri de la liberté.

L'histoire de Tabor n'est pourtant pas finie. Il restait quelques prêtres et des fidèles dispersés et désespérés. Sigismond allait revenir, la main sur son cœur, la cocarde calixtine au chapeau, et la *Marseillaise* bohémienne sur les lèvres, en attendant qu'il relevât les forteresses de Prague et qu'il mît le concordat dans sa poche. Mais les docteurs de la foi taborite conservaient dans leurs âmes comme un dépôt sacré la grande doctrine de l'égalité, formulée sous le symbole de la coupe. Cette doctrine, élaborée par eux, continue une lutte religieuse et philosophique, tout aussi importante dans l'histoire de la révolution hussite que les combats et les victoires de Ziska et de Procope. Nous reverrons à Tabor même ces vieux et augustes débris de la foi aux prises avec l'éloquence fallacieuse d'un pape. Nous regrettons que l'espace nous manque ici pour transcrire ces précieux do-

cuments et d'autres, qui jettent un grand jour sur les doctrines de l'Église et de l'hérésie. Nous y reviendrons dans un travail plus étendu et plus complet. Nous n'avons fait ici qu'extraire à la hâte, pour la commodité des lectrices, un livre difficile à lire, et un peu pâle de sentiments et d'opinions, en ne craignant pas d'y suppléer parfois, selon notre inspiration et notre conscience.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



Map 2007562

446.423

Digitized by Google

Digitized by Google

LEGITOMIA
ROMA